BnF Gallica

Topographie de la Troade ancienne et moderne / par P. Barker Webb,.... Suivi de plusieurs appendices : "Lettre de M. [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Webb, Philip Barker (1793-1854). Auteur du texte. Topographie de la Troade ancienne et moderne / par P. Barker Webb,.... Suivi de plusieurs appendices : "Lettre de M. Webb au directeur de la Bibliothèque italienne".... extrait de "A Dissertation on the topography of the plain of Troy" de Charles Mac Laren : "A dissertation on the topography of the Plain of Troy / Lettre de M. Albert Parolini à M. Brocchi sur son voyage en Grèce et en Asie Mineure... ; préface et observations du traducteur allemand" [Heinrich Hase]. 1844.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

O^2_a
74

O

(C.)

TOPOGRAPHIE

DE

LA TROADE

ANCIENNE ET MODERNE.

IMP. D'A. SIROU, SUCCESSEUR D'A. PIHAN DE LA FOREST,
Rue des Noyers, 37.

TOPOGRAPHIE

DE

LA TROADE

ANCIENNE ET MODERNE,

PAR

P. BARKER WEBB,

Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes.

Ilion et Tenedos, Simoisque et Xanthus et Ide.
Nomina sunt....

Ovid., *Heroid.* XIII, 53.



PARIS,

GIDE, ÉDITEUR, RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.

1844

PRÉFACE.

Pendant l'hiver que je passai à Milan, à mon retour de la Troade, je m'occupai de la présente Dissertation pour satisfaire au désir du célèbre Acerbi, alors directeur de la *Biblioteca italiana*. Quoique ce traité ait été favorablement accueilli en Italie, traduit et commenté aussitôt en Allemagne, je le crois absolument inconnu en France et en Angleterre, car jamais je ne l'ai vu cité, soit en bien, soit en mal, par les auteurs de ces deux pays, où le système erroné de Le Chevalier a été généralement admis et enseigné par les professeurs même du haut de leur chaire.

Dans une note empruntée à mon bienveillant traducteur allemand, je présente la liste des ouvrages de ses savants compatriotes, qu'il m'accuse à juste titre d'avoir négligés.

Depuis la publication de ce livre, un ouvrage

sur le même sujet a paru en France et deux en Angleterre. M. Charles Mac Laren publia à Édimbourg, la même année que moi, un ouvrage remarquable sur la Troade. Ses idées sur cette question sont si complètes et si claires, qu'on doit seulement regretter qu'avec un esprit aussi juste et une intelligence aussi compréhensive, il n'ait pas visité la Troade. Comme moi, M. Mac Laren semble avoir été frappé de l'inconséquence du système qui place Troie sur la colline de Ballidagh, auprès du village de Bounar-Baschi; et ses arguments se rapprochent à tel point des miens, que, si la chose n'eût été impossible, on eût dit que l'un copiait l'autre. Nous différons toutefois sur des points fort importants; et quoique la présente édition renferme des extraits étendus de son ouvrage, j'en recommande l'entière lecture à tous ceux que cette question intéresse.

En 1839, M. Henri Acland publia, à Oxford, un Mémoire plein d'intérêt sur la Troade, accompagné d'un panorama d'une grande exactitude, dont nous avons reproduit la partie la plus importante.

En 1840, M. Mauduyt fit paraître un ouvrage remarquable sur la Troade, avec des cartes et des dessins excellents. Cet auteur non-seulement adopte, mais croit confirmer le système de Le Chevalier par ses propres découvertes, et surtout par l'existence de débris et de fondations sur le Ballidagh. Nous avons également vu ces fondations, ainsi que M. Gell, et, selon nous, elles ne peuvent avoir appartenu au Pergame d'Homère.

Les dessins de cet ouvrage ont été exécutés d'après des esquisses dues au pinceau d'un naturaliste distingué et d'un savant, M. Fox Strangways, qui a visité la Troade peu de temps après nous : nous espérons qu'il ne trouvera pas mauvais que nous en ayons fait un tel usage.

CHAPITRE PREMIER.

Question à résoudre.—Opinions et systèmes des voyageurs précédents.—La saine critique commence avec Pococke, Wood et Chandler.—Enthousiasme du Romain Pietro della Valle. — Wheler. — Le-Chevalier et sa nouvelle théorie, qui manque de bases solides. — Jacob Bryant. — Réponse de Morrit. — Sir W. Gell. —Le docteur Clarke.—Son erreur par rapport au Simoïs; il reconnaît l'emplacement d'Ilion ; valeur de son témoignage. — Voyage de Hobhouse ; son scepticisme. — Arguments contraires.—OEuvres de Walpole. — Journal du docteur Hunt. — Observations de Walpole ; en quoi les nôtres en diffèrent. — Revue des faits. — Erreurs des voyageurs et leurs causes.—Notre plan.

La question relative à la position précise de Troie et à l'ancienne géographie de son territoire a, pendant tout un demi-siècle, occupé l'attention des savants et exercé la subtilité de la critique moderne. Après tant d'ouvrages publiés par d'illustres voyageurs, qui ont traversé des parages si inhospitaliers, uniquement pour visiter le site *ubi Troja fuit;* après tant de des-

sins, de cartes et de plans livrés à la publicité, on semble avancer un paradoxe, en disant que la question n'en reste pas moins indécise; et cependant rien n'est plus vrai. L'esprit de parti n'a pas manqué de s'en emparer ainsi qu'il fait de tant d'autres choses humaines. La majeure partie des voyageurs s'est transportée sur les lieux, l'esprit préoccupé de quelque système en faveur, ou qu'eux-mêmes s'étaient fait d'avance, et d'ailleurs bien décidés à combattre toute opinion qu'ils ne partageraient pas. C'est ainsi que le camp des Grecs fut converti de nos jours en un moderne champ de bataille où les Hellénistes de différentes nations se combattent avec les armes qui se trouvent à leur portée, et que *fors atque ira ministrant*. Toute la topographie du pays fut bouleversée au gré de diverses passions; les marais et les ruisseaux furent appelés des fleuves; les fleuves furent, à dessein, tantôt omis, tantôt changés de position.

Ayant formé, au printemps de 1819, le projet de visiter quelques parties de l'empire ottoman, et d'examiner attentivement ce qui rentrait dans la sphère de mes investigations, j'eus la bonne fortune d'avoir pour compagnon M. A. Parolini de Bassano, qui s'était livré avec succès à la culture des sciences naturelles, et s'était fait déjà connaître à sa patrie comme compagnon de

voyage du célèbre Brocchi, et possesseur d'une collection unique de roches d'Italie, fruit de leur laborieuse curiosité.

Vers la mi-septembre nous eûmes à peu près terminé nos travaux sur le Bosphore et nous nous acheminâmes vers la Troade,

Γλαυκὸν ἀναπτύσσοντες ὕδωρ Ἀθαμαντίδος Ἕλλης [1],

où nous eûmes l'avantage d'être joints par deux jeunes Anglais fort instruits [2]. Avant de présenter nos propres idées sur la topographie de ce pays, je crois devoir établir avec précision l'état où se trouvait la controverse agitée depuis tant d'années par rapport au territoire troyen, et rendre compte des ouvrages des principaux adversaires dans cette nouvelle guerre de Troie. La facilité de publier des cartes topographiques, et de faire ressortir au moyen de gravures et de dessins les détails les plus minutieux est une invention moderne, et qui n'a été mise en pratique que depuis la moitié du dernier siècle. Les voyageurs précédents s'étaient bornés à des descriptions plus diffuses qu'exactes, plus ampoulées que critiques, et sans donner de preuves, sans faire de rapprochements, ils n'avaient pu qu'exalter l'imagination de leurs lec-

[1] Sillonnant l'onde azurée de l'Hellespont. Tryphiod. II, Excid. Tr.

[2] MM. Edmonstone et Curteis.

teurs en prêtant à tous les objets des couleurs exagérées [1]. La saine critique ne date que de Pococke et de Wood, le même qui avait su découvrir Balbec et Palmyre; et bien que ce dernier ne soit pas lui-même parvenu à éclaircir beaucoup un sujet si controversé, il eut au moins le mérite de le présenter au public sous un jour plus favorable et de fixer l'attention des savants. Le docteur Chandler, qui succéda à ces deux investigateurs, fut envoyé en Asie aux frais de la société des *Dilettanti* de Londres. Il fit bien quelque progrès; mais par malheur le pays qu'il visitait se trouvait, à cette époque, en proie à des dissensions intestines qui l'empêchèrent de pénétrer plus avant, et les savants se virent ainsi privés du fruit de ses découvertes ultérieures, comme nous le dirons plus tard.

Tous les voyageurs précédents, séduits par l'aspect magnifique des ruines de la Troie d'Alexandre (Alexandria-Troas) ont voulu y voir la Troie chantée par Homère, et ils adoptèrent cette opinion au mépris de toutes les traditions, tant grecques que romaines, qui portaient que depuis les temps les plus reculés, les ruines même de Troie avaient disparu : *etiam periere ruinæ*. « Qui ignore, disait Lycurgue le rhéteur, qu'Ilion une fois détruite est restée déserte pour tou-

[1] Voyez lady Mary Wortley Montague, lettre 44.

jours [1]. » Mais Bellonius, qui visita les ruines de Troie, n'en parle pas moins de leur magnificence, qu'il porte aux nues [2]. C'est ce que fait aussi Pietro della Valle, le premier des Romains modernes qui ait fait ce pélerinage « pour voir, dit-il, les ruines de Troie *et gentis incunabula nostræ*. » Son titre de Romain doit lui valoir le pardon de son erreur, en faveur de tout ce qu'il y a de passionné dans son enthousiasme. « Subito sbarcato, ajoute-t-il, in quel terreno, abbracciandolo quasi con affetto per memoria degli antichi nostri padri, colsi alla riva del mare una di quelle brecce che la riserbo ancora per memoria. » Ces deux auteurs ont donné une description très-détaillée des ruines d'Alexandria-Troas, et si on les compare avec leur état présent, on ne peut trop déplorer le ravage que deux siècles y ont produit. Comme Italien, Pietro della Valle intéresse davantage le lecteur, parce qu'alors son enthousiasme est plus raisonnable. « V. S. non potrebbe credere, dit-il, con quanta tenerezza io andava camminando per quei luoghi ricordandomi passo a passo di tutte le istorie antiche [3].

[1] Lycurgus, in Strabonis Geogr. p. 601, edit. Casauboni Paris.

[2] Petri Bellonii observat. traduct. Clusii, lib. I, c. 5 et 6.

[3] Voyez Pietro della Valle, lettre 1.

Hic Dolopum manus, hic sævus tendebat Achilles;
Classibus hic locus ; hic acies certare solebant[1]. »

Ce voyageur italien a le mérite d'avoir été le premier à remarquer que le *Mendereh* était le Scamandre, ce qui aurait dû le mettre sur la bonne voie et l'empêcher de prendre Alexandrie pour l'ancienne Troie, bévue qui ne peut s'expliquer que par l'effet éblouissant des ruines d'Alexandrie, assez imposantes alors pour qu'il ait pu se plaire à les considérer comme les restes de l'antique Ilion.

Wheler reconnut la méprise de Pietro della Valle ; mais au moment même où sa critique s'exerçait sur les descriptions de celui-ci, il tomba avec Sandys dans une autre erreur, en supposant et en soutenant que les ruines d'Alexandrie étaient celles d'*Ilium immune*, c'est-à-dire d'*Ilium novum*. « Nous ne saurions dire,
« ni M. Spon ni moi, que ce soit le port de
« Troie, ni que les antiquités qui y restent soient
« de plus vieille date que du temps des Ro-
« mains, quoique Belon et Pietro della Valle
« l'assurent avec beaucoup de confiance, fai-
« sant un si grand plaisir de leurs imaginations
« sur ce sujet, qu'ils ont fait de chaque grand
« arbre un Hector, ou un Achille, ou un Énée,

[1] Virgile, *Enéide*, liv. II.

« et de tous les buissons et épines qui leur pi-
« quaient les jambes, leurs armées, en s'écriant :
« *Hic Dolopum manus*, etc. Mais je croirais
« plutôt que ce serait l'Ilion moderne, dont
« Strabon parlait. Notre M. Sandys a fait cette
« remarque et en a parlé fort au long, ayant
« suivi Strabon. »

Depuis les recherches de ces premiers voyageurs, la controverse tomba en de meilleures mains, jusqu'à ce qu'enfin M. Le-Chevalier partit pour son pélerinage romantique à la recherche de l'antique Ilion,

Ὤχετ' ἐποψόμενος ΚΑΚΟΪΛΙΟΝ οὐκ ὀνομαστὴν

Il accompagna, en 1785, à Constantinople, l'ambassadeur de Venise Zuliani; et comme on avait, chemin faisant, touché à la Troade, il y forma son nouveau système, qu'il mûrit depuis à Constantinople. Là, étant entré au service du comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France, il commença sa mission par convertir tous ses collègues d'ambassade, et finalement dans un second voyage fait à la Troade, il réussit à incliner le comte lui-même en sa faveur.

Wood ne fut pas le premier à observer [1], car Strabon l'avait remarqué avant lui [2], que l

[1] Voyez l'*Essai sur le génie original d'Homère*.
[2] Strab. Geogr. pag. 345, édit. Paris. pag. 531 et 581.

poésie d'Homère ne s'accorde pas toujours mathématiquement avec les localités d'Ilion. « C'est cette accusation intentée contre le chantre de l'Iliade qui a provoqué et dirigé mes recherches, » dit Le-Chevalier[1].

Nous ne devons donc pas nous étonner s'il se vit spontanément et comme par suite d'une inspiration divine au fait des objets ignorés de toute l'antiquité, tels que la Ville, le Pergame, la porte de Scée, les doubles fontaines et son *arentem Xanthi cognomine rivum*. L'endroit où se trouvent rassemblés tous ces objets est, selon lui, le village de Bounar-Bachi, que les chrétiens de Giaour-Kevi et les juifs des Dardanelles indiquent à présent aux voyageurs comme le véritable emplacement de l'ancienne Troie.

Au premier aspect, ce nouveau système paraissait plausible : aussi ne manqua-t-il de faire d'abord assez d'impression parmi les savants, pour que beaucoup d'entre eux l'adoptassent sans examen[2].

[1] Le-Chevalier, *Voyage à la Troade*. Voyez la préface.

[2] Le savant et judicieux Heyne observe que sa foi allait déclinant. — Ex subtiliore disputatione, non tantum fructus ad poetam expectem nunc quantum ab initio expectaveram et quantum ex generaliore locorum notatione a Le-Chevalier et comite Gouffier exposita me percepisse ingenuè fateor. (Heyne, *Excurs. in Homer.*)

Si pourtant il ne s'appuie que sur l'interprétation d'un seul passage d'Homère, laquelle encore paraît contredite par le texte, que les Grecs eux-mêmes interprétaient différemment, n'était-il par pour nous d'une nécessité indispensable de bien réfléchir avant d'établir sur cette seule base un système inconnu aux anciens géographes, et opposé à leurs principes, qui avaient pour point d'appui les traditions locales dont l'autorité n'a jamais été mise en doute de leur temps. Nous nous étendrons sur ce sujet en son lieu.

Mais cette question n'appela l'attention universelle que lorsque Bryant eut publié une dissertation sur la guerre de Troie, pour prouver qu'une semblable expédition n'avait jamais été entreprise et qu'il n'exista jamais une ville de ce nom en Phrygie.

Morrit, dans sa réponse à Bryant, adopte le système de Le-Chevalier, ayant lui-même visité la Troade; et les arguments qu'il fait valoir en faveur de cette nouvelle théorie, sont beaucoup plus ingénieux. Le docte scepticisme de Bryant se réfutant de lui-même, il n'y avait point à s'en occuper; mais ce n'en était pas moins pour les rêveries de Le-Chevalier un puissant auxiliaire[1].

[1] Voyez les ouvrages de Daltzell et de Lenz en faveur de cette théorie.

Aussi, jusqu'à ces derniers temps, cette prétendue découverte prévalut si bien, qu'elle fut adoptée par sir William Gell, et suivie aveuglément par la troupe de voyageurs qui visitaient la Troade, au point que douter des droits de Bounar-Bachi ou chercher Troie dans une direction contraire, c'était, sur les lieux mêmes, une sorte d'hérésie. Quoique pour notre part, nous ne déférions pas à l'opinion qui a dicté l'ouvrage de sir W. Gell, nous mériterions d'être accusé d'injustice si nous ne rendions un tribut d'éloges à la beauté et à l'exactitude des gravures qui en font partie. Il est à regretter pour l'avantage de la question principale, qu'ayant épousé les idées erronées de Le-Chevalier, le pinceau gracieux de sir W. Gell se soit exercé presque exclusivement à esquisser les hauteurs basaltiques du Balli-Dagh, dont toute la renommée tient à cette théorie si mal fondée.

En 1807 le Dr Clarke visita la Troade, et bien que ce voyageur élégant et distingué n'ait fait qu'une course un peu trop rapide au travers de la plaine, il s'aperçut immédiatement combien peu le système de Le-Chevalier s'adaptait aux données de Strabon, de Ptolémée, de Pline et d'Homère lui-même. Il vit aussitôt que le Mendereh ne pouvait être que le Scamandre, et lui restitua tous les honneurs de son ancien nom,

considérant la fontaine de Kirk-Ghios (qui veut dire 40 yeux), et les petits ruisseaux qui lui doivent leur origine, comme un simple tribut au noble fleuve où ils viennent verser leurs eaux. Homère en main, mais sans consulter l'autorité de Strabon, il alla chercher au nord-ouest le fleuve identique à l'ancien Simoïs. Et malheureusement le nom turc *Gheumbrek*, ou comme d'autres l'écrivent *Theumbrek*, détourna son attention de ce fleuve, et la reporta sur un courant d'eau qui sortait d'un marais nommé par les Turcs Califatli-Osmack (marais de Califatli), dont il fit, hélas! le Simoïs. Ce marais contient si peu d'eau, que dans la plaine, à l'endroit où il commence, il disparaît sous un tapis de gazon. Dans l'été, il est presque entièrement à sec. Non-seulement nous en avons fait le tour, mais nous l'avons traversé dans toutes ses directions pour nous assurer qu'il n'était alimenté par aucune communication avec les déclivités du mont Ida, et nous nous sommes convaincus que c'est tout simplement un égoût, une décharge pour les eaux des petites collines environnantes, tandis que le Simoïs aussi bien que le Scamandré, est toujours représenté comme un furieux torrent, fils du Jupiter qui tonne sur le mont Ida.

Après qu'il eut prouvé (et nous avons été à même de le constater) *que Palæo Califatli*

est le véritable emplacement d'Ilion, pouvait-il ne pas voir ce que Strabon dit positivement (pag. 597), qu'Ilion [1] était située sur une langue de terre entre le Simoïs et le Scamandre, tandis que *Palæo Califatli* n'est pas placé entre *Califatli-Osmack* et le Mendereh, et qu'on ne voit aucune langue de terre entre eux? *Califatli-Osmack* n'est donc pas le Simoïs? Nous n'en avons pas moins de grandes obligations à cet intrépide voyageur, qui a d'ailleurs répandu tant d'agrément sur ses ouvrages par des peintures pleines de vie et d'animation, des hommes et de leurs coutumes dans les différents pays qu'il a parcourus.

Hobhouse visita après lui la plaine de Troie au printemps de 1810 avec le célèbre lord Byron, qui se fit alors remarquer en traversant l'Hellespont à la nage accompagné d'Ekenside, lieutenant de vaisseau, pour prouver que Léandre avait bien pu risquer ce trajet pour l'amour de Héro [2]. Les observations d'Hobhouse sont

[1] Pour ne pas appliquer une épithète à la ville de la nouvelle Ilion, élevée seulement après la guerre de Troie, nous la distinguerons toujours par le nom d'*Ilion*, et nous conserverons à la ville d'Homère son antique nom de Troie, distinction que d'autres auteurs ont également admise. Nous appellerons Alexandrie *Alexandria-Troas*. —Voyez Hobhouse.

[2] Voyez les voyages de Hobhouse, pag. 808. L'obstacle

plus circonstanciées et plus exactes que toutes celles qui les ont précédées. Peut- être serait-on en droit de lui reprocher de nous entraîner de temps en temps dans un dédale de citations et de systèmes contraires, de faits opposés, et d'innombrables doutes, mais il a le mérite d'avoir rassemblé pour ses successeurs un supplément d'observations utiles, quoiqu'il ait eu le tort de leur en laisser déduire les conséquences. Il eut le premier l'idée que le *Gheumbrek* pouvait bien être le Simoïs, et que la petite rivière du village d'*Atchi-Kévi* était peut-être le Thymbrius.

Peu satisfait encore d'avoir établi deux faits aussi importants, il demande dans sa 42^e^ lettre si le *Kasdagh* est bien le Gargarus d'Homère, et il penche en dernier lieu en faveur du système qui place la Troie du poëte au nord, à peu de distance d'*Alexandria-Troas*.

Si nous comprenons toute la chaîne des monts troyens sous le nom générique d'Ida, comme le fit Homère sans contredit, nous ne pouvons appliquer à aucun autre endroit qu'à Kasdagh les vers suivants :

ne tient pas autant à la distance qu'à la force rapide du courant ; ils restèrent une heure et dix-huit minutes dans l'eau. D'autres Anglais l'ont tenté depuis ; durant l'été que nous passâmes à Constantinople, un de mes compagnons d'études à Oxford, M. Hyatt, le fit avec succès.

Γάργαρον ἄκρον

Ἴδης ὑψηλῆς [1]

Ἀκροτάτη κορυφή πολυπίδακος Ἴδης [2].

Nous pourrions douter plus raisonnablement que le Mont-Blanc fût la sommité des Alpes, car enfin, le Mont Ida ne présente aucune cime qui approchât de la hauteur de Kasdagh. Il n'y a pas d'autre montagne d'où Jupiter pût embrasser avec ses yeux étincelants ὅσσε φαεινὼ, la Thrace et la Mysie, car il n'eût pu saisir ainsi d'aucune autre cime l'ensemble de ces deux provinces. Quant à la seconde question où il fait abstraction de toutes les traditions et de toute identité de noms, il suffit de voir que les vallées qui entourent Alexandria-Troas, ne correspondent nullement avec la plaine du poëte , ni les ruisseaux avec les fleuves dont il parle. Ces vallées n'auraient pu non plus contenir le nombre requis de combattants.

La teneur de ces vers :

αὐτὸς δὲ πάλιν τρέπεν ὄσσε φαεινὼ
Νόσφιν ἐφ' ἱπποπόλων Θρηκῶν ἐφορώμενος ἄϊαν
Μυσῶν τ' ἀγχιμάχων [3].

[1] La cime du Gargare, sommet le plus élevé de l'Ida. (Iliad. liv. XIV, v. 292.)

[2] La plus haute cime de l'Ida, riche en fontaines (Iliad. liv. XIV, v. 158.)

[3] Il détourne ses regards étincelants et considère le

nous fait supposer que Jupiter a jeté ses yeux de côté pour embrasser à la fois la Thrace, et non-seulement la Chersonèse, mais même la Mysie européenne (située, d'après Strabon, près de Byzance), tandis qu'il dut tourner, sinon le dos, au moins une partie de son corps à Troie et à ceux qui combattaient dans la plaine.

Il nous reste à parler de l'ouvrage laborieux et fondamental de M. Walpole [1] dont le premier volume contient les observations faites sur la Troade par M. Hunt, compagnon du professeur Carlyle [2] que le ministre Pitt avait envoyé pour

pays des Thraces, habiles à dompter les coursiers, des vaillants Mysiens, des illustres Hippémolgues... etc... Iliad. liv. XIII, v. 3.

[1] Memoirs on European and Asiatic Turkey and other countries of the east, edited from manuscript journals by Robert Walpole M. A. Seconde édit. *London*, 1808, in-4.

[2] M. Carlyle, savant orientaliste et professeur de langue arabe à l'université de Cambridge, a rédigé un catalogue de tous les ouvrages que contiennent les deux bibliothèques du sérail et celle de Sainte-Sophie, car il est le premier Européen qui y ait été admis, grâces à l'influence de lord Elgin, si puissante dans ce temps-là à l'occasion de la restitution de l'Egypte. Il n'y trouva aucun auteur grec ou romain, ni des ouvrages originaux traduits en aucune langue orientale. Il fouilla pareillement dans les bibliothèques des moines du Mont Athos sans tomber sur quelque chose de bien important, et mourut peu de temps

examiner les bibliothèques et particulièrement celles du sérail (où ils furent admis). Il avait été dit et on le tenait pour vrai, que les restes de la littérature grecque et romaine y étaient conservés, soit en original, soit traduits en langues de l'Orient.

La narration du docteur Hunt est simple, fidèle, et ne se perd pas dans des théories imaginaires; nous lui devons entre autres inscriptions celle d'un Apollon à *Atchi-Keui*. Il a le premier décrit les ruines d'Assos, aujourd'hui Bayram; car les dessins et le texte du comte de Choiseul-Gouffier sont aussi faibles qu'inexacts. Le savant éditeur, M. Walpole, y a finalement ajouté un exposé court mais très-clair du système de Démétrius sur la Troade. Il est accompagné de la meilleure des cartes qu'on ait faites jusqu'à présent du territoire de Troie, dessinée par M. Leslie Foster : elle embrasse seulement la portion du pays comprise entre *Bounar-Bachi* et la mer; et comme elle rentre dans le système que *Bounar-Bachi* est le véritable emplacement de Troie, quelques objets situés du côté opposé

après son retour en Angleterre, victime de son zèle et de ses fatigues. Sa belle collection de manuscrits orientaux fut achetée par la compagnie des Indes. Il avait rassemblé beaucoup de matériaux originaux en arabe sur la guerre des Croisades, et nous devons regretter qu'ils restent inédits jusqu'à ce jour.

de la plaine y ont été négligés ou omis. La carte annexée à notre mémoire contient plus du double du territoire décrit par M. Leslie Forster, mais, dans la partie qu'il a dessinée, nous avons eu rarement à nous écarter de son plan. Nous nous sommes bornés à introduire le cours du *Gheumbrek* et du *Kamara sou*, et nous avons placé le courant du *Califatli* auprès du grand marais d'où il tire sa source, selon nous, avec quelques autres changements de moindre importance, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en comparant les deux cartes l'une avec l'autre.

Les expressions qui terminent l'ouvrage du savant éditeur ont servi d'encouragement à notre zèle. « Malgré l'ardeur et la curiosité des voyageurs qui ont précédemment visité Troie, dit-il, on a encore beaucoup à faire, etc., etc.» Cette remarque plaidera en notre faveur si nous relevons une ou deux erreurs topographiques qu'un examen plus approfondi des lieux nous a mis à même de découvrir dans sa narration, d'autant plus que nos corrections serviront à corroborer la justesse de ses propres aperçus. (Voyez pag. 607.) Il dit que le *Kamara sou* est le fleuve qui coule dans la vallée de *Gheumbrek*[1].

[1] La même confusion est à remarquer dans les observations du docteur Clarke par rapport à ces deux fleuves. En hiver, le Gheumbrek se présente le plus souvent comme

Mais en jetant un coup d'œil sur notre carte on verra que ce sont deux fleuves absolument distincts. Il ajoute dans le deuxième paragraphe que le *Schimar* du professeur Carlyle (le *Kamara sou* du docteur Hunt) est le même que le *Califatli-Osmak*, ce qui n'est vrai d'aucune façon.

Il suit de la revue de tous ces auteurs, que nos données topographiques sur le territoire troyen ont été jusqu'à présent inexactes : le seul fleuve dont on ait constaté la position, est le *Mendereh sou*; les autres ont été confondus ensemble, comme nous venons de le voir, ou pris pour des fleuves qui n'ont jamais existé. On doit en accuser l'impatience des voyageurs, la légèreté avec laquelle ils se sont emparés de toutes les théories, et plus encore la déférence qu'ils ont accordée à celle de Le-Chevalier, ce qui

un torrent impétueux qui entraîne tout dans son cours rapide. Aucune des cartes, ni aucun des ouvrages publiés sur Troie jusqu'à ce jour, n'ont marqué l'endroit où se termine son cours. Selon quelques uns, il se joint au *Mendereh* près de son embouchure, d'autres le décrivent comme formant un marais à *Tchiblak*, circonstance peu importante. Le docteur Hunt confond pareillement le *Gheumbrek* et le *Kamara*. Voyez Walpole, pag. 101 et aussi pag. 102 et 105, pour confirmer toujours de plus en plus la confusion des confusions par rapport à ces deux fleuves. Ce sont cependant les derniers voyageurs et des autorités très-respectées.

eut pour effet de borner leur attention à un seul angle de la plaine.

Ajoutez à cela les incommodités que les voyageurs éprouvent sur ces rives, obligés qu'ils sont d'aller passer la nuit à bord des bâtiments qui se trouvent à l'ancre, soit à Ténédos, soit aux Dardanelles, ce qui ne leur permet pas de pénétrer dans l'intérieur du pays plus avant que 12 ou 14 milles. Certes, voilà qui explique la pauvreté de beaucoup de relations publiées jusqu'à ce jour. Quelques-uns ont visité la plaine dans la saison des pluies, d'autres durant la sécheresse de l'été, ce qui a dû amener très-naturellement des détails tronqués ou contradictoires. Nous avons cru qu'il était essentiellement important de chercher dans l'intérieur des montagnes l'origine des fleuves, et de suivre le courant de chaque filet d'eau qui arrose la plaine. Lorsque la nuit nous surprenait dans nos excursions, nous cherchions à nous mettre tant bien que mal à couvert sous l'abri le moins incommode que nous pussions découvrir; et dans plusieurs endroits, particulièrement à *Saliclar Keui*, vis-à-vis des sources du *Gheumbrek*, on nous assura qu'aucun Franc n'y avait été vu avant nous. C'est ce dont nous faisait foi l'importune curiosité de ces montagnards, d'ailleurs hospitaliers [1].

[1] La température si douce de ce pays semble avoir tem-

Nous ne trouvâmes dans la Troade proprement dite (c'est-à-dire dans le pays situé entre le promontoire de Rhoeteum et celui de Sigée, et resserré par la chaîne du mont Ida), nous n'y trouvâmes, dis-je, que trois fleuves dont nous parlerons quand leur tour sera venu.

péré la bigoterie exclusive de la foi musulmane. Quoique chrétiens, c'est-à-dire *giaours*, nous avons toujours reçu un accueil hospitalier au milieu des montagnes, et sans entendre les termes injurieux de porcs et de chiens mécréants qu'on prodigue ailleurs. Mais malgré cette courtoisie apparente, de quelque classe que soit un musulman, il laissera toujours voir qu'il se croit supérieur à un chrétien. Ce mépris a quelque chose de noble et d'imposant.

Gente con occhi tardi e gravi
Di grand' autorità ne' lor sambianti.

(Dante, *Inferno*, 5.)

CHAPITRE II.

Autorité invoquée par différents voyageurs.—Homère.—Caractère de son autorité. — Les anciens ne l'ont pas admise sans restriction.—Passages contradictoires surtout en fait de topographie. — Des vers isolés ne sont pas de nature à faire autorité.—Examen du système de Le-Chevalier; sa prétendue Troie; ses assertions hasardées sur les fontaines de *Bounar-Bachi*; son soi-disant Scamandre.—Interprétation du passage d'Homère au sujet de ces fontaines. — Autre autorité que celle d'Homère. — Evidence des traditions étrangères à Homère.

Quelques auteurs se sont plu à considérer Homère comme leur seule autorité, tandis que d'autres se sont efforcés de faire coïncider ses descriptions avec les notions circonstanciées fournies par les auteurs grecs, particulièrement par Strabon. Voyons d'abord quel est leur poids respectif et commençons par Homère. Il est vraiment singulier que personne, jusqu'alors, n'ait songé à confronter Homère, je ne dirai pas avec les géographes ou historiens, ni avec l'aspect

actuel de la Phrygie, mais au moins avec lui-même; que personne n'ait examiné si, dans ses descriptions, le poëte ne se contredit jamais, ou si Horace n'a pas eu trop raison de dire : *Quandoque bonus dormitat Homerus*. C'est ce qu'a fait enfin, et d'une manière satisfaisante, le laborieux traité de Spon. Le résultat de ce travail doit nous surprendre d'autant moins qu'on ne peut attendre d'un poëte l'exactitude d'un géomètre. Ce coloris naturel qui nous séduit appartient à son art; et le même air de vraisemblance s'attache à toutes ses descriptions, soit qu'il nous transporte dans les grottes inaccessibles de l'Océan, soit qu'il nous promène dans les palais aériens de l'Olympe, dans la plaine de Troie, ou à travers les dangereux écueils de l'île d'Ithaque.

Il est permis à un poëte de feindre ce qui n'arriva jamais, *πάρεστι μὲν γὰρ τῳ ποιητῇ καὶ πλάττειν τὰ μὴ ὄντα*, et quant à la croyance que l'on doit accorder à la poésie d'Homère en fait de topographie, on peut raisonnablement supposer qu'il a, en les agrandissant, embelli tous les objets, comme il est naturel à un poëte, *τῃ Ὁμήρου ποιήσει εἴ τι χρὴ καὶ ἐντᾶυθα πιστεύειν, ἣν ἔικος ἐπί τὸ μεῖζον μὲν ποιητὴν κοσμῆσαι*. Telle est l'opinion de Thucydide, et aussi celle de Strabon, qui va,

[1] Strab. pag. 345.
[2] Thucyd. liv. I.

lui, jusqu'à l'accuser d'inexactitude. Plus loin encore, il l'accuse de se tromper quand il dit que quelques Phrygiens vinrent d'assez loin à Troie, τηλ' ἐξ Ασκανίης, et nous devons considérer le τηλε comme une parole superflue ou intempestive, comme quand il parle de la *vénérable* mère d'Irus, ou de la *large* main de la belle Pénélope.

Et bien plus, quand il vient à parler, lui, Strabon, de la Troade, dans son XIII[e] livre, une des principales difficultés qu'il doit, dit-il, y éprouver viendra de la diversité des opinions et de l'obscurité des auteurs qui ont traité ce sujet, et principalement d'Homère : *οἱ συγγραφεῖς οὐχὶ τὰ αὐτὰ γράφοντες περὶ τῶν αὐτῶν, ὧν εν τοις πρώτοις ἐστὶν Ὅμηρος*, ce qui nous prouve que les anciens n'admettaient l'autorité d'Homère, ni comme unique, ni comme incontestable. Il a rencontré parmi les modernes des accusateurs encore plus graves. Wolf démontre dans ses Prolégomènes, que ce même Pilémène, tué par Ménélas au V[e] livre de l'Iliade, v. 579, reparaît dans le livre XIII[e], v. 658 [1] accompagnant le cadavre de son fils. Cette contradiction n'est pas la seule, et l'infatigable Spohn en a dénoncé bien d'autres. Par exemple, Diomède (Iliade, liv. VIII, v. 194) est

[1] *Il.* liv. II, v. 863.

[2] Strab. pag. 581.

[3] Voyez de plus *Iliad.* liv. 2, v. 851.

dit avoir été revêtu d'une armure fabriquée par Vulcain, tandis que dans le liv. VI, v. 236 de cette même Iliade, il échange toutes ses armes, comme de peu de valeur, contre la cuirasse d'or de Glauccus, *χρύσεα χαλκείων ἑκατόμβοι' ἐννεαβοίων* [1].

Quant à la géographie, dont nous avons à nous occuper plus particulièrement, nous y trouvons encore plus de confusion. Par exemple, on y représente généralement Troie comme située sur une hauteur : *Ιλίου 'αιπεινῆς* (Iliade, liv. IX, v. 419, 686 et autres). Néanmoins, nous lisons dans le livre XX, v. 216, qu'elle est située dans la plaine.

Κτίσσε δέ Δαρδανίην, ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
Εν πεδίῳ πεπόλισο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
Ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ὤκεον πολυπίδακος Ἴδης [2].

Comment ferons-nous pour trouver la posi-

[1] Il lui donne des armes d'or du prix d'une hécatombe pour des armes d'airain qui ne valaient que neuf taureaux.

[2] Le puissant Jupiter engendra Dardanus qui fonda Dardanie : alors ne s'élevaient point dans la plaine les tours sacrées d'Ilion, cette ville que devaient peupler des hommes parlant distinctement, mais qui habitaient encore au pied de l'Ida, source d'abondantes fontaines.

Les scholiastes se sont fait un devoir religieux de déguiser les contradictions réelles ou apparentes que l'on trouve dans les rhapsodies dont se compose le poëme que nous nommons l'Iliade. Ne nous étonnons pas cependant d'y

tion de l'ἐρίνεος, c'est-à-dire de la colline du Figuier sauvage? Dans le liv. VI, v. 433 et dans le liv. XXII, v. 146, et dans d'autres passages encore, elle est placée auprès des murs de la ville. Dans le livre XI, v. 166, au milieu de la plaine[1], et les Troyens après l'avoir dépassée dans leur fuite, mettent encore du temps à gagner la porte de Scée et le Hêtre [2].

Nous laissons à des critiques plus fervents le d'y rencontrer de telles divergences, et n'allons pas les mettre sur le compte de l'auteur. Quand il s'agit du père de la poésie, on est en quelque sorte sur un terrain sacré. Nous ne prétendons nullement accuser Homère; ce que nous affirmons, c'est que ces auteurs commettent une grande erreur qui s'imaginent que sur la foi de quelques passages qu'ils ont interprétés à leur gré, ils peuvent contredire impunément l'autorité réunie de l'histoire et de la tradition. Le passage présent décide merveilleusement la position de Troie, telle que la présente Strabon, et ne contredit l'ensemble de l'Iliade qu'en tant qu'il fait voir que le poëte en parlant de la haute Troie le dit poétiquement et comparativement, et qu'il n'est pas nécessaire de la chercher loin du rivage, dans les pentes (ὑπορείαις) des montagnes, ni de grimper sur les rocs escarpés qui se rencontrent sur leurs flancs.

[1] Les Troyens poursuivis couraient au milieu de la plaine (μέσσον καππέδιον) voisine de la colline du Figuier sauvage (παρ' ἐρίνεον).

[2] Ἀλλ' ὅτε δὴ Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἵκοντο.

Lorsqu'ils arrivèrent vers les portes de Scée auprès du Hêtre.

soin de chercher ce hêtre, et nous allons examiner en premier lieu où était le tombeau d'Ilus. Si nous en croyons le livre XXIV, v. 349, il se trouvait près de l'embouchure du Scamandre, entre Troie et l'Hellespont, dans le liv. XI, v. 371, lorsque Pâris blesse Diomède, toute l'armée grecque se trouve placée entre le fleuve et le tombeau. Ainsi nous serions fondés à en conclure qu'il était dans la partie troyenne du Scamandre, mais nous n'en sommes pas mieux éclairés sur la distance où il pouvait être des murs de la ville seulement, dans le liv. VIII de l'Iliade, quand les Troyens ont franchi le Scamandre pour assaillir le camp, Hector rassemble un conseil (liv. VIII, v. 490), ποταμῷ ἐπὶ δινήεντι, sur le bord du *fleuve*; mais le lieu où ce conseil se réunit (liv. X, v. 415), est dit être le tombeau d'Ilus, d'où il nous faut conclure tout différemment, c'est-à-dire que ce tombeau était entre le camp des Grecs et le fleuve. Au milieu de tant d'autorités divergentes où nous-mêmes le placerons-nous donc? Pour ne pas lasser la patience de nos lecteurs, nous nous référerons, pour les autres exemples de ce genre, à l'ouvrage de Spohn, qui nous semble avoir suffisamment prouvé qu'un ou deux passages d'Homère ne sont pas une autorité suffisante pour fonder un nouveau système topographique de la Troade. A prendre la chose d'une manière générale, il

n'en faudrait pas davantage pour ruiner les prétentions de *Bounar-Bachi;* mais nous voulons examiner plus minutieusement sur quelles bases spéciales elle s'appuie, et en premier lieu quelle était à cet égard l'opinion des anciens. Strabon prend pour point de départ les données de Démétrius, qui, né à Scepsis, ville de la Troade, avait consacré un temps si considérable à l'étude des antiquités de son pays, qu'il n'écrivit pas moins de trente livres sans autre texte que les soixante vers où Homère passe en revue les Troyens et leurs alliés. Il avait exploré toute la plaine, et (ce sont ses propres paroles) il n'y avait pu découvrir le moindre vestige de l'antique cité, οὐδὲν δὲ ἴχνος σώζεται της ἀρχαίας πόλεως.

Néanmoins Le-Chevalier découvre Troie, les ruines de ses palais, etc., etc., et nous verrons dans quel dédale d'absurdités il nous conduit. Il trouve les sources de *Bounar-Bachi*, et sans le moindre scrupule il en met sur sa carte une chaude, et une froide, pour les faire mieux correspondre avec la description d'Homère, quand véritablement elles sont toutes d'égale température. Le docteur Clarke a trouvé au mois de mars qu'elles marquaient 62 degrés de Fahrenheit. Hobhouse les vit à 64 au mois

[1] Strab. pag. 195.

d'avril, et nous à 63 au mois de septembre [1]. Il n'existait pas de différence ni de variation dans les diverses sources.

Le ruisseau, large au plus de 15 pieds, qui coule humblement parmi des joncs en s'échappant de ces fontaines, est donné pour le Scamandre [2], le grand [3], le terrible [4], le profond [5], le tourbillonnant [6], le divin Scamandre [7].

μέγας ποταμὸς βαθυδίνης
Ὁν Ξάνθον καλέουσι θεοὶ, ἄνδρες δὲ Σκάμανδρον [8].

Et pour achever le tableau, ce ruisseau verse à petit bruit, ou pour mieux dire versait ses eaux dans le *Mendereh*, noble fleuve, un des

[1] A peu près 15 degrés de Réaumur.

[2] Il est vrai que ce fleuve, le Scamandre, est également vanté pour la limpidité de son cours (καλὰ ῥέεθρα) etc., etc., mais il ne s'ensuit pas qu'il soit le ruisseau de *Bounar-Bachi*, car cela ne s'accorderait guères avec les épithètes que l'on va voir; tandis qu'un fleuve qui est grand, terrible, etc., etc., peut très-bien avoir un cours limpide (καλὰ ῥέεθρα), des ondes argentées (ἀργυροδίνης), et couler entre des bords fleuris; mais un ruisseau ne saurait jamais être appelé un *grand fleuve profond, tourbillonnant*.

[3] *Iliad*. liv. XX, v. 73.

[4] *Iliad*. liv. XXI, v. 25.

[5] *Iliad*. liv. XXI, v. 8.

[6] *Iliad*. liv. VIII, v. 390; *idem*, liv. XIV, v. 434.

[7] *Iliad*. liv. XXI, v. 380.

[8] Le fleuve impétueux que les Dieux appellent Xanthe et les hommes Scamandre. *Iliad*. liv. XX, v. 74.

plus considérables de l'Asie. Homère, à vrai dire, ne parle que très-peu du Simoïs, la guerre était ἐύῤῥοον ἀμφὶ Σκάμανδρον [1], la plaine λειμὼν Σκαμάνδριος [2], πεδίον Σκαμάνδριον [3].

Néanmoins, ce fleuve, qui donne son nom à la plaine, est le plus petit des deux ; ce n'est pas même un fleuve, ce n'est qu'un ruisseau. Selon Le-Chevalier, tous les deux ont pris le nom de *Scamandre* après leur jonction. Cependant serait-il probable que le plus petit eût imposé son nom au plus grand? A coup sûr il ne l'est pas qu'un fleuve tel que le Mendereh tienne le sien d'un simple ruisseau [4]. Quoique le Sca-

[1] Auprès des ondes limpides du Scamandre. *Iliad.* liv. VII, v. 329.

[2] Le champ du Scamandre. *Iliad.* liv. II, v. 467.

[3] La plaine de Scamandre. *Ibid.* v. 465.

[4] Hassan Basciâ el Gazi détourna l'eau de *Kirk-Ghios* (quarante yeux) voisine de son tchiflik (villa), à Erkessi-Keui où il rouvrit un ancien canal qui fait aller un moulin, et se jette dans la mer. Cependant, une petite quantité de ses eaux rejoint son ancien lit durant la saison pluvieuse et va s'unir au *Mendereh*.

« Mais le Scamandre en son cours rapide t'entraînera dans le vaste sein des mers. (*Il.* liv. XXI, v. 125.)

Y eût-il jamais exemple d'un ruisseau qui, réuni à un fleuve près de son embouchure, changeât le nom de celui-ci, et effaçât sa dénomination primitive de manière à substituer, en quelque sorte, l'accessoire au principal? Une telle découverte fut sans doute réservée au seul

mandre, à raison de son importance, ait donné son nom à cette plaine qui fut le théâtre de tant de batailles, le Simoïs l'entourait aussi de l'autre côté. La guerre se fit

Ἀλλήλων ἰθυνομένων χαλκήρεα δοῦρα
Μεσσηγὺς Σιμόεντος ἠδὲ Ξάνθοιο ροάων [1],

et cette plaine était large, ἐυρὺ πεδίον. Malgré cela, Le-Chevalier nous réduit à cette étroite langue de terre qui se trouve entre le ruisseau de *Bounar-Bachi* et le *Mendereh*, où dix mille hommes ne sauraient manœuvrer, et à plus forte raison cent mille; tandis que nous sommes obligés de laisser en dehors de la question la belle et ondoyante plaine de la rive opposée. Si Troie eût été située où l'est à présent *Bounar-Bachi*, les deux armées auraient eu à franchir en un jour de bataille une distance de près de 15 lieues, ce qui est absolument impossible. Mais dispensons-nous d'énumérer toutes les absurdités où a fait tomber l'aveugle ambition d'établir une nouvelle théorie.

Quant à ce qui regarde les fontaines, nous

Le-Chevalier; car aucun des auteurs, soit anciens, soit modernes, ne l'a même supposée possible.

[1] Dirigeant les uns contre les autres des javelots armés de fer, entre les rivages du Xanthe et du Simoïs. (*Iliade*, liv. VI, v. 4.)

avons déjà démontré que celles de *Bounar-Bachi* sont toutes de la même température, quoique Homère prétende que deux fontaines du Scamandre jaillissaient près de la porte de Scée.

Κρούνω δ' ἴκανον καλλιρόω ἐνθαγε δοιὰι
Πηγὰι ἀναίσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος
Ἣ μὲν γάρ κ. τ. λ. [1]

L'une d'elles, brûlante comme le feu, l'autre froide comme la grêle et la neige. Strabon dit que probablement un tremblement de terre aura fait disparaître la fontaine thermale [2], mais il ajoute que la véritable source du Scamandre existe dans les montagnes, qu'il y en a une seule, et pas deux. Celle dont parle Homère a été appelée *sa source*, parce qu'elle est voisine du fleuve, οὐτὼ γὰρ λέγονται πλείους πηγαὶ τοὺ αυτοὺ ποταμοὺ.

Le docteur Clarke cite ποταμῶν τὲ πηγαὶ dans cette acception (Eschyle Prom. v. 89), et le scholiaste vénitien explique les vers d'Homère

[1] *Iliade*, liv. XXII, v. 147 et suivants. « Ils arrivent vers les sources limpides d'où jaillissent deux fontaines du Scamandre au cours sinueux; l'une roule une onde chaude :

[2] C'est qu'apparemment la fontaine froide existait du temps de Strabon, et nous ferons voir par la suite quelle était sa position.

dans le même sens [1]. On peut supposer que ces fontaines n'existaient pas du temps de Démétrius, car on sait combien ces phénomènes de la nature sont sujets au changement. Mais si elles existaient réellement de son temps, comme il est probable, pour peu qu'elles eussent eu le moindre fondement à se présenter comme les fontaines du Scamandre, il n'eût pas manqué de constater leur droit, et certes il ne les eût guères passé sous silence. Si elles sont les sources du Scamandre, *Bounar-Bachi* a donc été Troie, et les Grecs et les Troyens se sont rencontrés dans l'étroite langue de terre qui se trouve resserrée entre le ruisseau et le fleuve, et cette longue série d'absurdités que nous avons énumérées en est la conséquence naturelle. Allons plutôt à la recherche de quelque autre autorité qui, comparée au texte du poëte, nous aidera à sortir de ce chaos.

On avait conservé dans l'intérieur de la Phrygie, comme en dehors de ses limites, les traditions de la guerre de Troie et des lieux qui en furent le théâtre. Des traditions sans base, qu'aucune évidence, extérieure ou intérieure ne vient appuyer, qui sont en contradiction avec les documents écrits d'une antiquité reculée,

[1] Sans l'article ἅτ ceci est certainement un sens plus naturel.

n'ont certainement pas une grande valeur; mais nous allons voir que toutes celles qui se rapportent à la Troade ont un caractère qui suffit pour leur donner croyance. Eu égard à leur origine, on en trouverait difficilement de plus satisfaisantes.

Les Eoliens, dit Strabon, furent les premiers qui fondèrent une colonie dans ce pays, et Oreste, fils d'Agamemnon, avec son fils Pentile, s'établirent dans cette même plaine de Troie, théâtre des exploits glorieux de leurs pères, soixante ans seulement après la fin de la guerre. A cette époque, le souvenir des localités devait exister chez tous dans sa première fraîcheur, et tous avaient des motifs bien fondés pour en perpétuer la durée. Cleuès, fils de Dorus, et Malaus, issus tous les deux, comme l'affirme Strabon, de la race d'Agamemnon, les suivirent à peu près vers le même temps (p. 582). Quelle raison aurions-nous d'imaginer que ces colons ou leurs descendants aient changé ou confondu les noms des fleuves et des montagnes? Homère lui-même mit à profit leurs traditions, et l'Iliade ne permet pas d'en douter. Tous les épisodes de cette épopée célèbrent les exploits des princes de la race de Pelops, et Achille lui-même, qui est l'âme du poëme, descendait de cette famille. Le poëte semble avoir réuni en un seul corps les traditions de cette colonie, non-seulement celles

qui regardaient les événements survenus depuis son établissement en Asie, mais encore ce qui s'était passé avant qu'elle eût quitté l'Europe. La nature de ses descriptions topographiques, tout comme le récit détaillé des incidents de la guerre, accusent un auteur plus rapproché de l'époque des événements que de celle à laquelle on croit généralement qu'il a vécu. D'autres poëtes chantèrent avant lui la guerre de Troie. Ulysse lui-même est représenté par Homère écoutant l'ἀοιδὸς à la cour d'Alcinoüs. Le poëte emprunta le sujet de son epopée aux chants guerriers des héros eux-mêmes, et aux rhapsodies parvenues jusqu'à lui de la bouche de ceux qui le précédèrent dans la même carrière. Il a pu y avoir encore beaucoup de ces poésies dont il ne fit aucun usage. Hérodote raconte comme sa propre opinion qu'Homère avait entendu dire qu'Hélène et Pâris étaient venus en Egypte, mais qu'il n'y fait allusion qu'en tant que cela rentre dans son plan; et il ne met pas cette tradition en doute, quoique le poëte ne l'ait pas raconté. Strabon dit au sujet de Cassandre : ταυτὰ οὐχ ὁμηρικὰ, *Homère n'avait jamais entendu parler de celà*. Mais il n'en conclut rien contre la vérité du fait en lui-même. D'autres auteurs ont greffé leurs ouvrages sur quelques-unes de ces traditions, et nous devons déplorer comme très-grave la perte des poëmes appelés

cycliques [1]. Arétinus de Milet écrivit l'Æthiopide en l'honneur de Memnon ; Lachéas de Lesbos fut l'auteur de la petite Iliade ; Stasinus de Chypre écrivit les vers dits cypriques. Nous entendons parler de ces Homérides avant Solon et Pisistrate. Thucydide [2] les cite en parlant de la guerre de Troie, et il ne cite pas Homère. Ovide fait de même [3]. Ajoutons qu'indépendamment du témoignage d'Homère, le temps nous a conservé intacts de précieux objets de l'art le plus antique, tels que des vases peints, des bas-reliefs, des joyaux taillés qui représentent les événements de l'expédition de Troie, et qui expliquent ce fait historique [4]. En vérité, il serait

[1] Si cyclici saltem superessent!!

(Heyne *Excurs. in Hom.*)

[2] Thucyd. liv. I, cap. 2.

[3] Ovid. *Metamorph.* 12, 148. Voyez encore Pind. Nemes. Ode 2.

[4] Indépendamment de l'éolicisme de son poëme, plusieurs témoignages concourent à prouver que si Homère n'était pas lui-même Grec-Troyen, il était resté longtemps sur les lieux et en avait étudié la position. Etienne de Byzance nomme *une ville de la Troade appelée Cenchrée où Homère demeura pour recueillir des données sur les faits arrivés durant la guerre de Troie.* Mais nous ignorons à quelle source il a puisé ce renseignement, quoique très-probablement il l'ait emprunté, suivant sa contume, à des auteurs plus anciens. Un meilleur témoignage encore est celui de l'Iliade elle-même, surtout lorsqu'on la compare

souverainement ridicule de supposer que les seules fictions d'un poëte eussent pu créer le nom d'un pays et donner occasion de fabriquer à neuf tant de cités.

Le docteur Clarke a judicieusement observé que ces traditions, au temps où écrivait Strabon, même en supposant qu'elles n'eussent pas été transmises par d'autres rhapsodes, que ces traditions, dis-je, ne sauraient être de plus ancienne date que celles que nous gardons nous-mêmes de la descente des Anglo-Saxons en Bretagne, ou plutôt de la conquête des Normands[1]. Enfin les noms des lieux, tels que *Ténédos*, l'*Hellespont*, *Lectum*, *Thymbra*, *Dardanus*, etc., sont arrivés jusqu'au temps de Strabon par le moyen de ces traditions, et puisqu'il n'y a pas la moindre raison de douter de l'exactitude de tous ces noms, pourquoi devrions-nous accorder moins d'autorité à ces mêmes traditions sous d'autres rapports? Il est donc

aux ouvrages des poëtes moins anciens qui ont traité le même sujet. Ni Darès Phrygius, ni Quintus Calaber ne se sont mis en peine des localités. Tryphiodore nous donne quelques descriptions des inégalités de la plaine, et de son aspect entrecoupé par les fleuves.

Σχιζομένη ποταμοῖς, καὶ οὐ πεδίοισιν ὁμοίη.

Colutus, dans son poëme *de raptu Helenæ*, ne nous fournit sur ce point aucune espèce de secours.

[1] Cennel est le premier qui ait fait cette observation.

clair que ces traditions sur la plaine de Troie ont la même origine éolienne d'où le poëte a tiré les faits par lui décrits. Homère s'appuie sur elles et nous avons déjà vu que les anciens ne les ont jamais mises en doute.

CHAPITRE III.

Observations générales. — La Troade. — L'Hellespont. — Plaine de Troie, décrite par Strabon. — Fleuves qui l'arrosent. — Le Simoïs. — Le Mendereh ou Scamandre. — Sa source. — Eau thermale. — Troisième fleuve, le Thymbrius des anciens. — Thymbra. — Situation de Troie. — L'Erineos. — Le Callicolone. — Le tombeau d'Ilus. — Tombeau d'Æsyetès. — Station navale. — Throsmos, camp des Troyens. — L'Æantæum. — Tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque. — Achilleum. — Tombeau d'Hector.

On ne saurait admettre aucun système qui prétendît expliquer l'ancienne topographie de Troie, s'il porte entièrement sur quelques vers isolés, et s'il est en contradiction avec l'évidence des faits puisés dans l'ensemble du poëme d'Homère, dans la nature des localités, et les constantes traditions de l'antiquité. Ce serait une vaine prétention que de vouloir découvrir aujourd'hui ce qui était déjà perdu il y a deux mille ans, alors qu'un même peuple, parlant la même langue, habitait le pays envahi et

conquis par ses ancêtres. On ne doit pas s'étonner si l'auteur qui prend fait et cause dans cette question, ne parvient jamais à la certitude, mais seulement à se rapprocher de la vérité. Si les émigrés éoliens qui virent occuper la Troade soixante années après la destruction de Troie, selon Strabon, conservèrent tant de noms intacts, ce que personne n'a mis en doute, et si le poëme d'Homère (auquel il ne faut pas toutefois, comme nous l'avons vu, accorder une foi absolue), si tout ce poëme, disons-nous, semble une compilation de traditions éoliennes, et que ces deux autorités aient leurs mérites comme leurs côtés faibles, ne serait-il pas plus judicieux de les combiner ensemble que de les mettre en opposition? Convenons avec Hérodote, Thucydide et Strabon, qu'il y a des licences permises au poëte, et accordons aux traditions des Grecs leur juste valeur.

L'emplacement de la Troade est clairement marqué par la position du Mont Ida [1].

Dans un autre passage Strabon ajoute que deux chaînes de montagnes dominent la Propontide, savoir l'Olympe de la Mysie et le Mont Ida. Il compare le dernier à une grande scolopendre, entre les jambes de laquelle se trouve

[1] Strabon, liv. 13.

la Troade. Τὴς Ἴδης μεταξὺ καὶ τὴς θαλάσσης ἡ Τροία κεῖται συνάπτουσα τῷ ὄρει.

Nous avons à considérer pour notre part le côté de la montagne qui fait face à la mer, et qui s'étendait depuis Lectum (aujourd'hui Baba-Bournou), jusqu'au voisinage de Cyzique et de Leleja, projetant plusieurs contreforts dont l'un descend au promontoire de Rhoeteum, l'autre à celui de Sigeum, et encadrant ainsi ce qui a été proprement appelé le territoire de Troie, et comme le dit Homère :

Ἠίονος ξόμα μακρὸν, ὅσον σονεέγραθον ἄκραι.

Une controverse s'est élevée relativement à l'Hellespont d'Homère, et partant des épithètes πλατὺς et ἀπείρων, on a avancé qu'il comprenait une partie de la Mer Egée. Ceci n'est nullement probable, car Homère le nomme ἀγάρροος ou rapide, et il ajoute qu'il forme les limites de la Thrace.

Αὐτὰρ Θρήϊκας ἦγ' Ἀκάμας καὶ Πείρως ἥρως
Ὅσσους Ἑλλήσποντος ἀγάρροος ἐντὸς ἐέργει.

Nous pouvons en conclure avec assurance que l'Hellespont d'Homère est bien celui de l'antiquité, le même qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de détroit des Dardanelles, et que nous avons devant nous le territoire troyen,

tel qu'il fut connu du poëte, avec son littoral baigné par l'Hellespont et renfermé entre les deux promontoires.

On rencontre rarement une description aussi exacte que celle de Strabon, décrivant la plaine d'après les données de Démétrius de Scepsis. Entre les deux contreforts dont il vient de parler qui s'avancent vers la mer où ils se terminent en formant deux promontoires, on voyait une troisième projection qui, sans atteindre la mer, descendait à travers le milieu de la plaine. La nouvelle Ilion était placée à l'endroit où se termine cette projection. Comme le dit notre auteur, une langue de terre part de la nouvelle Ilion, avec laquelle elle se confond (συμφυης αὐτῷ), et va joindre la Cébrenie (c'est-à-dire la région des montagnes), formant avec les deux autres chaînes, la lettre demi-circulaire ou l'Υ grec. Entre ces deux rangs de montagnes se trouvait la plaine du Simoïs, arrosée par le fleuve de ce nom, et qui s'étendait jusqu'au promontoire de Rhoeteum, et la plaine du Scamandre, arrosée également par le Scamandre, qui venait jusqu'au promontoire de Sigéum. C'est cette dernière, d'une plus grande étendue, qui est la véritable plaine de Troie, où les Grecs et les Troyens se rencontrèrent jadis. Les deux rivières opèrent leur jonction en vue de la nouvelle Ilion et vont se jeter dans la mer, près de

Sigéum, formant le *Stomalimne* ou marais de l'embouchure.

En examinant la carte, nous voyons que l'auteur, en parlant de ces deux rivières, ne pouvait indiquer que le Gheoumbrek-Dereh–Sou ou la rivière de la vallée de Gheoumbrek, et le Men–dereh–Sou. La description de Pline s'accorde avec celle de Strabon, *Dein portus Achivorum in quem influit Xanthus Simoenti junctus stagnum prius faciens Palæscamander* (Hist. nat. c. 30). Cette lagune existe très-probablement aujourd'hui à peu près dans le même état qu'au temps d'Hérodote, car la rapidité du courant de l'Hellespont (trois nœuds par heure) a dû suffire pour prévenir un accroissement tant soit peu considérable du rivage, quoiqu'il ait pu s'avancer jusqu'à un certain point. Un passage de Ptolémée pourrait faire supposer qu'une partie du courant du Gheoumbrek s'est frayé une route vers la mer, comme cela a lieu de nos jours près du promontoire de Rhoeteum. Voici ce qu'il en dit : Δάρδανον, Σιμόεντος ποταμοῦ ἐκβολαὶ. Σκαμάνδρου ποταμοῦ ἐκβολαὶ. Σίγειον ἄκρον.

Dans un autre passage, Strabon parle encore de ces lagunes lorsqu'il est question d'une ville bâtie par les Astipaléens sur un terrain marécageux près du Simoïs, qu'ils se virent depuis forcés d'abandonner.

En repoussant les prétentions du Bounar-Bachi-Tchaï ou ruisseau de Bounar-Bachi à représenter le Scamandre (pag. 2), nous avons déjà fait voir que le Mendereh seul en avait le droit. On doit ajouter que si c'est là le Scamandre de Strabon, c'est encore le seul courant d'eau qu'Hérodote ait pu connaître sous ce nom, puisqu'il en parle comme du premier fleuve que rencontra Xerxès en quittant Sardes, et effectivement il n'en existe pas d'autre[1]. Strabon aurait-il parlé du ruisseau de Bounar-Bachi et oublié le Mendereh? Cela n'est pas possible, car le Mendereh n'est jamais à sec, alimenté qu'il est par la fonte successive des

[1] La question de l'armée de Xerxès, laissant le Mont Ida à sa gauche, n'a rien à faire avec notre sujet, car cette armée arriva à Ilion après avoir quitté Adramyttium, par conséquent les hautes montagnes du Gargarus devaient se trouver à sa droite, et celles qu'Hérodote nommait, formaient cette chaîne inférieure qui s'étend le long de la côte depuis Baba-Bournou jusqu'au cap Yeni-Tcher. M. Mac-Laren explique cela très-clairement. « Entre Sardes et Troie, dit-il, Xerxès a eu à traverser une multitude de petits courants; devons-nous en conclure qu'une armée qui épuisa l'Echidorus, l'Apidanus et un lac de 30 stades ne put mettre à sec de pareils ruisseaux? Certainement non. Et nous voyons par-là que des courants plus larges que le Kirke-Joss n'ont pas été mis au rang des rivières par Hérodote, qui, à plus forte raison, n'entendait pas parler de ce ruisseau, mais bien du Mendereh. »

neiges du Kasdagh ou Gargarus, que Strabon appelle aussi le Cotyle. Différent des courants ordinaires, le *divin* Scamandre jaillit spontanément, à l'état de rivière, d'une caverne naturelle creusée dans les flancs de la montagne, et forme une magnifique cascade de 50 ou 60 pieds de hauteur. Rien de plus pittoresque en effet que cette vallée alpine avec ses côtes presque à pic, présentant le caractère d'une nature sauvage, couverte d'épaisses forêts de pins, tandis que dans sa partie inférieure et autour des sources du Scamandre, on voit des chênes immenses et majestueux, mêlés au platane de l'Orient, s'élancer des fissures du rocher en dessinant des formes fantastiques et gracieuses. Un fleuve qui surgit des flancs d'une montagne devait frapper vivement l'imagination des Grecs, race essentiellement enthousiaste. Si jamais le christianisme l'emportait dans ses régions, en y conservant ses formes orientales, une ἅγιασμα ou fontaine sacrée, avec une niche dédiée à un saint ou à la Παναγία (Panayia), à la Sainte Vierge elle-même, serait probablement érigée en cet endroit, et on invoquerait de nouveau la divinité près de la source mystérieuse du Scamandre. L'ensemble du paysage, l'antique forêt du Mont Ida, le silence qui y règne et qui n'est interrompu que par le bruit des eaux de la cataracte, parlent à l'imagination qui se reporte

facilement aux antiques superstitions du paganisme.

Une circonstance véritablement remarquable, et que d'autres voyageurs n'ont pas observée, pourrait conduire à des investigations très-intéressantes. A peine le Scamandre est-il sorti de sa caverne, à peine a-t-il atteint la vallée, qu'une source thermale, qui en est voisine, vient se réunir à ses eaux. A son issue le Scamandre était à 43 degrés de Fahrenheit, l'air extérieur à 63, et l'eau thermale, là où elle opère sa jonction avec le fleuve à 70. Une pluie violente survenue au moment où nous faisions ces observations, nous empêcha de remonter à la source des eaux thermales qui doit se trouver dans les hauteurs de la vallée, et dont la chaleur est nécessairement plus forte à l'endroit où elles jaillissent immédiatement des rochers.

L'eau d'une de ces sources étant tellement au-dessus de la température de l'atmosphère, et celle de l'autre si fort au-dessous, on serait tenté de croire qu'en chantant ses rhapsodies, le barde a pu confondre ces eaux avec les fontaines de la plaine, parce qu'elles répondent parfaitement à sa description, qui peint l'une froide comme la neige, l'autre brûlante comme le feu. Démétrius ne fait aucune mention de cette source thermale, mais il dit expressement que le Scamandre n'a qu'une seule source. Si cette eau thermale

n'a surgi qu'à une époque postérieure à Démétrius, ce serait une preuve de plus en faveur de son opinion, que ces phénomènes de la nature sont des produits accidentels, qui naissent et disparaissent à la suite des tremblements de terre auxquels cette contrée est sujette.

Nous avons déjà fait voir que le Gheumbrek seul a pu être l'ancien Simois [1], sans qu'aucune autre rivière pût lui disputer ce droit. Il ne nous reste donc qu'à chercher le Thymbrius, cette troisième rivière de la plaine dont parlent Homère et Strabon.

La ressemblance de nom que le Gheumbrek-déré-Sou, c'est-à-dire le Thymbrek-Sou (comme d'autres l'appellent), semble avoir avec le Thymbrius des anciens, a fait mépriser de beaucoup de voyageurs modernes toute autorité contraire à

[1] M. Mac-Laren démontre, de la manière suivante, l'identité très-probable du Simoïs de Strabon avec la rivière qu'Homère a connue sous ce nom. « Dans toutes les parties du monde les rivières ont conservé leurs noms avec une constance étonnante, au milieu de tous les changements de langues et de révolutions politiques. On pourrait comprendre que leur nom s'effaçât à jamais, mais s'il existe toutefois, il serait difficile de concevoir qu'on l'ait transféré d'une rivière à une autre. »

[2] Nous croyons devoir avertir que la première lettre du mot *Gheumbrek* est la lettre *Ghain*, qui n'a pas d'équivalent dans aucun son européen, et que quelques-uns ont cherché à imiter par le *Th*.

leur manière de voir, qui place Thymbra à Gheumbrek-Keui [2], et le temple d'Apollon à *Halil-Eli*, où l'on trouve des débris considérables en masses brisées et éparses çà et là sur le terrain, quoiqu'il n'y ait pas de traces de fondements. Nous dirons ailleurs ce que sont ces villes, et prouverons jusqu'à l'évidence qu'elles n'ont aucun droit au nom de Thymbra. Hobhouse a été le premier à faire ces observations ; Walpole fut de la même opinion, et tous les deux ont cru voir Thymbra dans Atchi-Keui. Notre voyage démontra pour la première fois que le Kamarà-sou était une autre rivière que le Gheumbrek-sou. Nous remontâmes ce dernier jusqu'à sa source, près du Saliclar-Keui, et après avoir traversé les montagnes nous arrivâmes aux sources du Kamarà-sou, et descendîmes en suivant son cours jusqu'à sa jonction avec le Mendereh, près du village d'Atchi-Keui. A quatre milles à peu près au-dessus de ce dernier village, la rivière est traversée par un bel aquéduc antique. L'arche du milieu, plus large que les autres, couvre la rivière à une grande élévation au-dessus de son lit ; sur la pierre qui forme la clé de la voûte, du côté du nord-ouest, on voit les restes d'un buste, sculpté en relief, qui semble couronné de laurier, et qui représente selon toute apparence quelque empereur romain. Le Gheumbrek-sou n'a que deux sources ; tan-

dis que le Kamarà-sou recueille les eaux de dix ou douze vallées, et c'est une rivière bien plus considérable, qui n'est jamais à sec dans aucune saison, fort différente en cela de toutes les autres rivières du pays qui tarissent pendant les chaleurs de l'été. Hobhouse indique un petit ruisseau qui se jette dans le Mendereh à Atchi-Keui, mais il pensait aussi que le Gheumbrek et le Kamarà-sou étaient bien le même courant.

Des trois fleuves qui baignent la plaine, le Kamarà-sou se jette seul dans le Mendereh, à peu de distance de la mer; c'est donc à lui seul qu'on peut appliquer les données d'Homère et de Strabon sur le Thymbrius. Homère parle une seule fois de Thymbra :

Πρὸς μὲν ἄλὸς Κάρες . . . . . .

. . . . . .

Πρὸς Θύμβρης ἔλαχον Λύκιοι,

et ce passage nous indique clairement que Thymbra était à une distance de la mer qui s'accorde mal avec la situation de *Halil-Eli*. Strabon parle de son voisinage rapproché de l'*antique cité*. Thymbra était située dans une plaine traversée par le Thymbrius, qui se joignait au Scamandre près du temple d'Apollon Thymbrien, et sa distance d'Ilion était de 50 stades[1]. Or, la descrip-

[1] Le Kamarà-sou est évidemment le Thymbrius de Stra-

tion que nous venons de citer prouve évidemment que sa position correspondait avec celle du village moderne d'Atchi-Keui, où l'on voit des restes considérables de l'antique cité de Thymbra; cet endroit est situé dans une vallée inégale, à peu près à 5 milles ou 50 stades d'Ilion, distance marquée par Strabon. Atchi-Keui est

bon; c'est la *seule* troisième rivière de la plaine, car je ne saurais considérer le petit ruisseau de Kirk-Ghios comme une rivière, et je ne vois non plus aucune obscurité dans le passage de Strabon qui y a rapport. Les arguments émis en faveur du Simoïs s'appliquent également au Thymbrius, car, si le Kamarà-sou a été le Thymbrius de Strabon, il a probablement été aussi celui d'Homère. M. Mac-Laren cherche néanmoins à prouver, à l'aide d'un raisonnement très ingénieux, que le Kirk-Ghios est le Thymbrius d'Homère. Son argument se fonde principalement sur le sens de la préposition πρὸς, qu'il traduit *près*, tandis que son acception plus générale est *vers*. Homère lui-même l'emploie avec cette dernière signification : πρὸς βορέου, πρὸς νότου, *vers le nord*, *vers le sud*. Ainsi les Cariens étaient postés *vers* la mer, les Lyciens *vers* Thymbra. Il n'est pas nécessaire de supposer toute l'armée troyenne sur la rive gauche du Mendereh. Le major Rennel (juge compétent en pareille matière) place une partie des troupes sur la rive droite; mais, en admettant le premier cas, les Lyciens de l'arrière-garde de l'armée devaient se trouver à la même distance de Thymbra que les Cariens de la mer. L'argument botanique de M. Mac-Laren n'est guère plus concluant : le *Thymbra* des Grecs étant synonyme du *Satureja capitata*, qui ne pouvait assurément venir sur le rivage marécageux du Kirk-Ghios.

aussi dans le voisinage du *Pagus Iliensium;* et non loin de là, mais bien plus près du confluent des deux rivières, on rencontre des ruines qui pourraient bien être celles du temple d'Apollon; en preuve de quoi nous pouvons ajouter que le docteur Hunt a découvert en ce même lieu une inscription en l'honneur de cette divinité [1].

Ayant trouvé l'Ilion des derniers siècles, voyons quel est l'emplacement probable de l'Ilion d'Homère, de Troie elle-même, nom qui restera fameux parmi les hommes aussi longtemps qu'il y aura des hommes [2].

[1] Cette inscription, en l'honneur d'Apollon, est sculptée dans un grand bloc qui l'a mise à l'abri de la convoitise des voyageurs; elle existe encore intacte dans le lieu même où Hunt l'a vue. Il n'en est pas de même d'une petite inscription en vers hexamètres grecs copiée par Hunt (et expliquée à la page 107), ni d'une statue qu'il décrit ainsi : « Près de cette inscription, on voit la statue d'une femme assise, dont le manteau est jeté avec grâce sur le genou gauche, et dont la ceinture, adaptée à la taille, est agrafée au-dessous du sein; aux deux côtés de son siége, on voit un lion accroupi. » L'inscription, comme la statue, est d'un beau travail, et la dernière nous paraît représenter une Cybele, divinité chère à toute la Phrygie (*Phrygias bacchata per urbes*). Nous avons jugé prudent de la sauver des outrages et d'une destruction immanquable des barbares : nous l'avons emportée moyennant quelques centaines de piastres, et nous aimons à lui voir occuper une place parmi nos lares domestiques.

[2] Tout l'ensemble du passage suivant a été refondu, afin

Nous avons déjà démontré que Troie n'a jamais pu exister sur la colline, à l'est de Bounar-Bachi. Trois autres positions se présentent d'elles-mêmes. Ilion a toujours réclamé l'honneur d'être le site de l'antique Troie, et elle a trouvé dans M. Mac-Laren un défenseur aussi ardent qu'habile de ses prétentions. Strabon, ou plutôt Démétrius, ont placé Troie à 30 stades (ce qui ferait à peu près une lieue) au-dessus de la ville qui existait de leur temps; nous, à une distance moins considérable, et à l'est d'Ilion, sur la colline qui domine le marais de Califatli-Osmack, au sud-est de Tchiblack [1].

Strabon prétend que Troie était située dans un endroit nommé *Pagus Iliensium*, à la distance d'Ilion marquée plus haut, et sur une hauteur. A dix stades plus loin, on voyait, dit-il, une autre colline assez haute, qu'il prend pour le Callicolone. Ces deux collines s'élevaient là où commence, du côté des montagnes, la langue de terre, à l'extrémité inférieure de laquelle la ville d'Ilion se trouvait placée. Précisément à l'endroit où cette

d'éviter les notes longues et fatigantes qui auraient été nécessaires pour introduire les opinions d'auteurs plus récents.

[1] Notre opinion n'a pas varié ; nous avions tort toutefois, dans notre première édition, de supposer que Tchiblack était l'*Iliensium Pagus*, ce dernier étant placé beaucoup plus loin à l'est.

langue de terre se joint aux montagnes, M. Turner rencontra deux collines qui, par la distance où elles se trouvaient d'Ilium, semblaient répondre à la description de Strabon, tandis que l'Erineos de Strabon lui parut être le plateau qui s'étend des hauteurs de Tchiblack jusqu'aux deux collines. Mais est-ce bien là que nous devons chercher Troie ? Une ville située à une telle distance de la mer aurait-elle pu être assiégée par une armée campée sur le rivage ? Cela paraît absolument impossible.

Néanmoins la tradition s'accorde avec le poëme d'Homère pour prouver que Troie exista sur cette rangée de collines qui descendent de la Dardanie et de la Cébrénie jusqu'au milieu de la plaine entre le cours du Mendereh (Scamandre) et celui du Gheumbreck (Simoïs). Ilion, placée sur la colline nommée *Hissarlik* ou *Eski-Hissar*, a beaucoup en sa faveur, mais sa proximité du camp des Grecs présente une difficulté insurmontable. Tout ce que l'on peut avancer pour lever cette objection a été ingénieusement présenté par M. Mac-Laren ; néanmoins, on ne saurait se figurer que les événements décrits dans l'Iliade se soient passés dans l'étroit espace qui est compris entre Hissarlik et la côte. La distance actuelle est à peu près d'une lieue. Mais en accordant quelque accroissement au rivage, et en admettant avec tous les auteurs que le Men-

dereh se jetait dans la mer, à l'est de son embouchure actuelle, cette distance sera considérablement diminuée, et peut-être même réduite à moitié. Nous donnerons néanmoins à la suite de l'ouvrage (Note A) un extrait du raisonnement de M. Mac-Laren, et nous le citerons d'autant plus volontiers, que tous ses arguments tendent à confirmer ce que nous avons déjà dit en faveur de la position sur la colline près de Tchiblack.

Strabon dit positivement que Troie n'a jamais occupé l'emplacement d'Ilion. Frappés des imprécations d'Agamemnon et du mauvais augure attaché à des lieux si célèbres par leurs infortunes, les Eoliens choisirent pour la nouvelle ville une situation rapprochée de la côte. Or, si nous écartons Hissarlick, il n'existe qu'un seul lieu où Troie ait pu être bâtie, c'est la colline près de Tchiblack, qu'on peut distinguer sur le dessin de M. Acland. Il n'y a pas de colline entre Ilion et la mer, tandis qu'entre Troie et le camp des Grecs Homère en décrit une appelée *Batiea*. La description qu'il en donne s'accorde bien avec la colline d'Hissarlick, où plus tard la ville d'Ilion fut élevée; elle était haute, isolée et placée devant la ville, c'est-à-dire entre Troie et la plaine ἐστὶ δέ τὶς προπάροιθε πολῆος κ. τ. λ. Si donc, avec Strabon, nous voyons dans l'Erineos une colline couverte de figuiers sau-

vages, une portion de celle d'Hissarlik aurait bien pu recevoir aussi ce nom. C'est de là que l'on pouvait distinguer aisément le camp des Grecs, mais il n'en était pas ainsi de la colline de Troie, car il fallait envoyer un espion, qui se postait sur le tombeau d'Ilus, pour épier les mouvements de l'ennemi. Au pied de notre colline s'étend le terrain marécageux qui alimente en partie le Califatli-Osmack, où il serait permis de supposer que l'on voyait jaillir les fontaines dont parle Homère, mais qui ont pu disparaître par l'effet des tremblements de terre si fréquents dans ces contrées. L'eau de ces fontaines a pu aussi former auprès de la ville le marais dont Homère fait également mention [1]. Aucune de ces circonstances n'est applicable à Hissarlik. Clarke plaçait sa Troie à Tchiblack, et il est probable que la colline dont nous venons de parler est celle qu'il appelait le Callicolone. L'attention s'étant principalement reportée vers *Bounar-Baschi*, nous manquons encore d'un plan détaillé de cette partie du pays.

Le *Callicolone*, ou la belle colline, se voyait quelque part près du Simoïs. Mars est représenté excitant les Troyens,

Πὰρ Σιμόεντι θέων ἐπὶ Καλλικολώνῃ.

(*Iliad.* XX, v. 53.)

[1] *Odyss.*, liv. XIV, v. 472.

A quelque distance qu'elle fût de la plaine, les Dieux qui s'y étaient retirés pouvaient de là observer le combat :

Οἱ δ' ἐτέρωσε κάθιζον ἐπ' ὀφρύσι Καλλικολώνης.

Peut-être serions-nous dans le vrai en la plaçant sur l'autre rive du Simoïs, parmi les collines qui s'élèvent au-dessus de l'Æantæum.

Nous avons déjà fait voir que les passages d'Homère où il est question du tombeau d'Ilus sont un peu confus (voy. p. 26)[1]. Dans un de ces passages on voit toute l'armée grecque entre ce tombeau et la rivière ; et dans un autre passage, le tombeau est placé sur le bord de la rivière. Cependant d'autres passages, plus nombreux (Iliad., XXIV, v. 349, XI, 166-371), sont en faveur de l'opinion que le tombeau d'Ilus s'élevait sur la rive droite du Scamandre, non loin de l'Erineos. Le tumulus près de Koum-kevi répond exactement à ces dernières indications ; et si l'armée troyenne s'étendait, comme il serait possible, sur les deux rives du fleuve, rien n'empêche que ce ne fût le lieu où Hector rassemblait son conseil.

J'ai autrefois pris ce tombeau pour celui

[1] Omnino hic Ili tumulus molestias facit situ incerto.
(Heyne, *Comment. in Hom.*)

d'Esyétès, sur lequel se tint l'espion Polites, pour reconnaître le campement des Grecs.

Τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Αἰσυήταο γέροντος [1].

Je suis actuellement plus porté à le voir dans un des tumulus qu'on dit exister près de l'ancienne jonction du *Bounar-Baschi-Tchaï* et du Mendereh-sou, ou même plus près de Sigæum.

Le *ναύσταθμος*, entr'autres, c'est-à-dire l'endroit où les Grecs tiraient leurs navires sur le rivage et où ils avaient leur camp, était encore connu sous ce nom du temps de Strabon. Le *ναύσταθμος* [2] se voyait, dit-il, près de Sigæum, à l'embouchure du Scamandre, et l'exactitude de cette tradition est attestée par d'autres témoignages. Ceci nous explique déjà l'exiguité des quartiers grecs dont Homère dit :

Οὐδὲ γὰρ οὐδ' εὐρὺς περ ἐὼν ἐδυνήσατο πάσας
Ἀιγίαλος νῆας χαδέειν· ξείνοντο δὲ λαοὶ [3],

quoique le Scamandre, du temps d'Homère, opé-

[1] Au sommet de la tombe élevée du vieillard Esyétès.
(*Iliad.*, liv. II, v. 793.)

[2] *Statio navalis*, c'est-à-dire l'endroit où les navires étaient mis à terre. Strabon fait la même distinction entre le port et le Naustathmos quand il décrit la ville d'Adramyttium.

[3] Car le rivage, quoique vaste, ne pouvait contenir tous les navires ; l'armée était trop resserrée.
(*Iliad.*, liv. XIV, v. 33.)

rât sa jonction avec le Simoïs, d'une manière plus évidente qu'aujourd'hui, et que les deux rivières réunies se jetassent dans la mer, plus près de Rhœteum. Là aussi, comme l'a observé Morrit, nous trouvons l'explication de cet incomparable tableau d'Achille, qui, séparé des siens, ne regarde pas l'Hellespont étroit et borné, mais les flots noirs et azurés de la mer Égée :

Θῖν' ἐφ' ἁλὸς πολιῆς ὀρόων ἐπὶ οἶνοπα πόντον.

Et là nous voyons également le vieux prêtre qui

Βῆ δ' ἀκέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης [1],

ayant Ténédos en vue, et le dieu offensé auquel il adresse sa prière.

Le retour fréquent des gués du Scamandre, dans les vers d'Homère, nous autorise de plus en plus à placer le ναύσταθμος près de Sigée :

Αλλ' ὁτε δὴ πόρον ἵξον
Σκαμάνδρου δινήεντος [2].

On retrouve encore les gués du Scamandre liv. XXIV, v. 349.

Ces passages tendent à prouver que le Sca-

[1] Il marche en silence sur le rivage de la mer retentissante. (*Iliad.*, I, 34.)

[2] Mais lorsqu'ils arrivèrent au gué du Xanthe plein de gouffres. (*Iliad.*, XIV, v. 433; l. 21, v. 1, et l. 24, v. 692.)

mandre coulait au-devant du camp grec, entre ce dernier et la ville de Troie. A défaut d'autre autorité, la position même de Sigée nous forcerait à placer en cet endroit la station navale, car, sous le rapport militaire, cette position est telle, que même la tactique moderne la choisirait de préférerence à toute autre [1]. Le ναύσταθμος était donc par lui-même une position forte, et ce ne fut que lorsque les Troyens victorieux se furent rendus maîtres de la plaine, et qu'ils eurent refoulé les assiégés sur leurs vaisseaux, que le camp eut besoin d'un mur de défense. (Iliad., liv. IX, v. 356.)

Dans le VIII[e] livre de l'Iliade, nous voyons les Grecs repoussés jusque dans leurs retranchements par les Troyens, et Hector, qui les assiége, est placé sur le *throsmos* avec son armée. Il a été suffisamment prouvé par Hobhouse et par Walpole que *throsmos* ne désignait pas un endroit spécial, mais que ce nom s'appliquait à la partie découverte d'une plaine où une armée peut manœuvrer. Toute l'armée troyenne campait donc *sur* le *throsmos*, et je ne puis accorder à Morritt que, dans le passage cité, la préposition ἐπὶ puisse signifier *près de*. Sans doute, les Grecs l'emploient quelquefois dans ce sens,

[1] Voyez *Militarische Monatschrift*, de Müller et Lenz, sur Le-Chevalier et Choiseul Gouffier.

mais alors on sous-entend toujours un autre substantif, comme dans l'exemple rapporté par Morritt, ἐπ' ἠιόεντι Σκαμάνδρῳ, où ὄχθαις est sous-entendu, *sur les rives du Scamandre*. Il en est tout autrement du passage sur l'Hellespont, où il n'y a rien de sous-entendu; ἐπὶ θρόσμῳ ne peut signifier autre chose que *sur le throsmos*.

Si, comme nous l'avons vu, le camp des Grecs se trouvait entre Sigæum et l'embouchure du Mendereh, nous devons chercher celui des Troyens sur les collines en face du camp des Grecs, à l'endroit où ces collines, se perdant dans la plaine, forment une petite élévation ou *throsmos*. Il semble y avoir quelque doute si les lignes troyennes s'étendaient en-deçà du Mendereh, mais il serait possible qu'on y eût placé les Thraces nouvellement arrivés, et qui formaient l'aile droite de l'armée. Gardée ou non, cette partie des lignes troyennes était toujours leur côté faible, car nous entendons Hector ordonnant aux vieillards et aux jeunes gens de rester à leur poste dans la ville, pour empêcher les Grecs de tenter une diversion de ce côté :

Μὴ λύχος εἰσέλθῃσι πόλιν, λαῶν ἀπεόντων.
(*Iliad.* liv. VIII, 522.)

M. Mac-Laren établit ingénieusement, à l'aide d'une foule d'arguments puisés dans les vers de l'Iliade, que, bien que le camp des Troyens fût

près de celui des Grecs, les deux camps n'étaient pas moins séparés par une certaine distance qu'il évalue à un mille ou un mille et demi environ.

Il nous reste à parler encore de plusieurs localités de cette plaine célèbre. En quittant Dardanus, dit Strabon, on vient à Ophrynium, où le tombeau d'Hector s'élève sur une éminence. Les géographes l'ont indiqué à *Frenk-Keui*[1].

« La ville de Rhœteum, dit-il, vient après; elle est sur une crête à laquelle se joint une éminence sablonneuse qui s'avance fort près de la mer. Sur cette éminence, on voit le temple et le tombeau d'Ajax[2]. En effet, la crête de ces collines est visible à Frenk-Keui, et on la distingue mieux encore à In-Tepé, qui est une petite élévation naturelle. Pour donner une idée exacte de cette position, il faut ajouter qu'on remarque sur le sommet de la colline les restes d'un édifice en briques, dont l'arche accuse l'époque romaine, et c'est la seule éminence de la plaine qui offre des restes semblables[3]. Ce *Tépé* est

[1] Ophrynium paraît avoir conservé un reste de son antique dénomination dans le mot de *Fren-Keui* ou *Erin-Keui*.

[2] Voyez le Dictionnaire de Bayle, article *Ajax*.

[3] Ces débris seraient encore bien plus considérables si les Turcs ne les avaient employés à faire un chemin au milieu du marais, et comme ils y ont toujours recours, le temps arrivera prochainement où les voyageurs ne trou-

donc l'*Æantæum* dont Marc-Antoine [1] transporta la statue en Égypte, et que César-Auguste restaura depuis. C'était un lieu renommé pour sa sainteté, et on racontait les miracles dont il fut le théâtre. Homère ne parle cependant nulle pas de ce tombeau.

Si donc nous avons ici la vraie position de l'Æantæum et du promontoire Rhœteum, nous devons trouver à trente stades plus loin, en allant vers le midi, le promontoire de Sigæum et l'Achilleum, suivant l'indication de Pline [2]; et, en effet, à quelque chose près, nous rencontrons le cap Yenitcheri à cette distance. Le cap Sigæum était presque en face du promontoire Mastusium et de la ville d'Eleus (Chersonnèse de Thrace, côte d'Europe), où l'on voyait le Protési-

veront plus aucun vestige du temple d'Ajax, comme il n'en existe déjà plus de celui d'Achille.

[1] M. Mauduit regarde ce T'épé comme le tombeau de Festus, et le tumulus qui est plus loin vers l'est lui semble devoir être celui d'Ajax.

[2] *Fuit Æantion a Rhodiis conditum, Ajace ibi sepulto XXX Stad : intervallo a Sigæo et ipsa in statione classis suæ.* Plin., *Nat. Hist.*, liv. 5, chap. 30. Les données de Strabon sur ce même sujet sont considérées comme apocryphes par tous les auteurs, et ce sont elles qui ont induit Gibbon en erreur, lorsqu'il dit que le camp des Grecs occupait un espace de douze milles entre Sigæum et Rhœteum ; c'est par la même raison que plusieurs géographes ont pris le cap *Berbieri* pour le promontoire de Rhœteum.

léon[1]. Eleus conserve un reste de nom grec dans *Elles-Baba*. Le cap Yenitcheri est, en effet, précisément en face de cet endroit.

S'il nous fallait une autorité de plus au sujet du promontoire de Sigæum, nous la trouverions dans Strabon, au rapport duquel les ruines de la ville de Sigæum existaient encore de son temps; nous la trouverions encore dans l'existence de plusieurs médailles, avec une et même deux chouettes, et la légende ΣΙΓΕ, qu'on n'a trouvées qu'à *Giaour-Keui*. L'édit transporté en Angleterre, et le fameux Bustrophédon, s'accordent aussi pour constater la position de cette ville.

Près du promontoire, on voyait les tombeaux, c'est-à-dire les tumulus d'Achille, de Patrocle et d'Antiloque (voy. Strab. p. 595). Il y a encore deux tumulus appelés *Ta Dhio Tépé* (τὰ δύω τεπὲ) par les modernes Sigéens, placés au nord de la colline, vers le Mendereh. Ce sont là, selon moi, les tombeaux d'Achille et de Patrocle. Un autre tumulus, situé plus au sud, sur la même côte, et qui est connu sous le nom de *Démétrio-Tépé*[2], pourrait bien représenter le tombeau

[1] Le Protésiléon fut profané par le satrape Artaytte, qui fut depuis crucifié par Xanthippe l'Athénien, et son fils lapidé à mort sous ses yeux. Herodote, livre VII, chapitre 33.

[2] Ce Tépé reçoit son nom d'une chapelle miraculeuse

d'Antiloque. Je n'ignore pas que cette opinion n'est pas celle d'Homère, qui dit qu'Achille érigea à la hâte un tumulus à Patrocle, et que, selon ses désirs (Iliad. liv. XXIII, v. 245), les cendres de son ami devaient être un jour réunies avec les siennes dans la même urne, que les cendres d'Antiloque furent mises dans une urne à part, et que les fils des Grecs élevèrent à tous les trois un seul et grand tumulus.

Ἀμφ' αὐτοῖσι μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
Χεύαμεν[1].

Mais je préfère m'en tenir à l'opinion générale de l'antiquité plutôt qu'à celle de l'Odyssée, composition qui est, sinon tout entière, comme le pensent des auteurs modernes, au moins en grande partie, l'œuvre d'un autre poëte des temps postérieurs, comme l'ont démontré les grammairiens Aristophane et Aristarque. Les autres écrivains grecs ont tous compté deux ou trois tumulus différents[2]. Il y a beaucoup trop

élevée à sa base, et consacrée à saint Démétrius, dont le corps est censé reposer sous ce monument.

[1] Nous leur élevâmes un grand et magnifique tombeau. (*Odyss.*)

[2] Même en supposant avec Homère un seul tumulus, il serait difficile de le placer ailleurs que près du promontoire de Sigæum, puisque ἄκρα, qui veut dire promontoire, pris dans un sens absolu, ne saurait désigner

loin du cap Sigæum à Démétrio-Tépé et Bechick-Tépé pour qu'on puisse, avec certains auteurs, considérer ces deux Tépé comme étant les tombeaux d'Achille ou de Patrocle, car tous les anciens placent le tombeau d'Achille sur le promontoire même de Sigæum, de même qu'ils placent le tombeau d'Ajax sur le promontoire Rhœteum [1].

A une époque postérieure, les habitants de Mitylène bâtirent une ville près du tombeau d'Achille, qu'ils appelèrent Achilleum, et de là ils firent pendant bien des années la guerre aux Athéniens qui occupaient Sigæum. Cela semble impossible à Hobhouse, puisque le tombeau en était si rapproché, mais Pline n'affirme pas que la ville et le fort fussent au-dessus du monument, seulement qu'ils en étaient fort près : *Fuit et Achilleum oppidum, juxtà tumulum Achillis ubi classis ejus steterat.* Voy. également Strabon, p. 600. Le docteur Chandler mit huit minutes à aller de Sigæum au tumulus, mais nous

un promontoire sans nom, mais bien plutôt l'un des deux qui se trouvent, selon lui, à l'extrémité du camp grec. Il n'y a pas d'autre *Tépé* au promontoire de Sigæum, il faut donc nous contenter de celui qui y est réellement sans aller imaginer sur la crête des montagnes un tumulus qui n'existe pas. — Voyez Hobhouse ; voyez encore Strabon, p. 596.

[1] Voyez Strabon, p. 593 et 604.

nous permettons de supposer que la ville en était plus éloignée. Nous avons maint exemple, avant l'invention de la poudre à canon, de garnisons ennemies, à la même distance l'une de l'autre, s'assiégeant alternativement. Tel fut le fameux blocus de Platée, telle fut la guerre des Athéniens avec Olympium, et enfin le siége de Syracuse. Le second des *Dthio-Tépé* peut plus raisonnablement passer pour la tombe de Patrocle. *Dimitrio-Tépé* a été appelé le tombeau d'Antiloque; et, puisque, selon Strabon, ils étaient près l'un de l'autre et également rapprochés de Sigæum, cette supposition serait assez vraisemblable. Mais nous sommes peu sûrs de ce dernier point, Strabon n'ayant pas jugé nécessaire de l'éclaircir dans sa description.

Beschic-Tépé [1] a été regardé par quelques-uns comme la tombe de Pénélée, tandis que d'autres imaginent que c'est un monticule élevé par l'empereur Caracalla à son favori Festus dans un voyage qu'il fit en Troade, car il est dit que pour imiter Achille, il fit empoisonner Festus pour avoir son Patrocle. L'orgueil et la puissance de ce tyran le portèrent probablement à vouloir surpasser son modèle, tant dans la grandeur de l'exécution que dans la beauté du site de ce

[1] *Bescic-Tépé*. Nous continuerons à donner à ce tépé le nom que lui ont donné d'autres voyageurs.

Tépé, et soit que nous le placions à *Dimitri-Tépé*, *Stamboul-Douk*, *Oudjek* ou *Liman-Tépé*, cet obscur favori aura toujours une place marquante dans la plaine de Troie. Des excavations faites avec attention et avec exactitude pourront servir un jour à vérifier ces faits[1]. Il faut avouer en attendant que nous ne savons pas précisément à quel tumulus nous devons accorder le titre de tombeau d'Achille, et si nous nous en tenons à la seule autorité des anciens, nous n'en resterons pas moins dans le doute, mais en nous bornant aux arguments que nous venons d'émettre, nous pouvons franchement conclure que le tumulus auquel ce nom est généralement donné, a les plus justes titres à cet honneur et qu'il est, dans le fait, le même qui fut ainsi appelé par les anciens.

Homère parle d'une tombe commune :

Τυτθὸν ἄπο πρὸ νεῶν.

(*Iliad.*, liv. VII, v. 334.)

Cette position semble clairement déterminée et facile à découvrir, si elle existe encore. Un semblable tombeau est en effet indiqué sur plusieurs cartes, sur la rive gauche du Mendereh, mais je ne me rappelle pas l'avoir observé. Dans la première édition de cet ouvrage, nous n'a-

[1] Voyez la narration de Hobhouse.

vons pas cherché à constater la position du tombeau d'Hector. M. Mac-Laren s'exprime d'une manière très-judicieuse sur ce sujet. Voici ce qu'il en dit :

« Quant au tombeau d'Hector, je crois qu'il suffira d'emprunter la substance des arguments du major Rennel (Obser. pag. 136). Il est difficile de croire qu'il ait été placé dans la ville, comme le suppose Le Chevalier, car un bûcher qui demandait neuf jours pour être élevé n'eût pu brûler sans danger au milieu de bâtiments construits probablement avec des matériaux semblables. Il est dit encore : « *Ils portèrent* (εκφέρω) le corps au dehors pour le mettre sur le bûcher (*Iliad.*, liv. XXIV, v. 786), et des précautions inaccoutumées furent ordonnées pour prévenir toute surprise, en plaçant des gardes, probablement du côté du camp des Grecs. Quand les cérémonies funèbres furent terminées, *le peuple retourna* (v. 801) à Troie, » comme nous devons supposer. Il faut encore ajouter qu'il n'était nullement nécessaire de déposer les cendres dans la cité pour les protéger contre l'insulte, car l'idée de commettre un sacrilége n'existait seulement pas, puisque nous voyons Achille ériger à Thèbes un tombeau au père d'Andromaque, qu'il avait tué dans un combat (*Iliad.*, VI, 416). En outre, Dion, qui était à même d'avoir des notions exactes sur les anti-

quités troyennes, et qui devait connaître les usages des anciens sur ce point, affirme positivement qu'Hector fut enterré (πρὸ τὴς πόλεως) devant la ville (pag. 208). Darès dit qu'il fut enseveli devant la porte (ch. 25). Ce mot *devant* ne signifie probablement rien autre chose qu'*en vue de la ville*, et je serais tenté de supposer que le tumulus était situé du côté des montagnes boisées, endroit moins exposé aux mouvements des armées.

Les colonies éoliennes qui vinrent en Asie après la guerre de Troie, fondèrent une nouvelle Ilion, comme Strabon le prouve suffisamment [1], et en construisirent les murs non sur les ruines de la ville de Priam, mais sur un emplacement voisin des côtes, épouvantés, dit-on, par les imprécations d'Agamemnon, et par les funestes augures qui s'attachaient à un lieu célèbre par ses longues et fameuses infortunes.

Les malheurs de cette ville cessèrent à la victoire du Granique; Alexandre alors la visita et offrit des sacrifices dans l'humble temple qui prétendait conserver encore le palladium de Troie. Dans son enthousiasme pour Homère et à cause de sa prétention d'être issu des Troyens par la race d'Œacus, il combla la ville de bienfaits et annonça l'intention de l'agrandir et de

[1] Strab., p. 601.

la protéger. Ce projet fut exécuté par Lysimaque; il entoura la ville de murailles qui formaient une circonférence de 40 stades, et il la peupla de citoyens tirés des communes voisines. Lorsque plus tard les Romains passèrent en Asie pour attaquer Antiochus, elle était déjà retombée dans son ancienne nullité et méritait à peine le nom de ville. Notre guide en Troade, Démétrius de Scepsis, alors tout jeune, la vit dans un état complet de ruine, avec ses maisons presque toutes démantelées. Son aspect était si misérable quand les Gaulois envahirent l'Asie, qu'ils l'abandonnèrent, parce qu'elle n'avait plus de murs. Les Romains la confondirent, comme Alexandre, avec la Troie de Priam, qu'ils regardaient comme leur mère-patrie, lui rendirent la liberté et agrandirent son territoire. Fimbria se vantait de l'avoir renversée jusque dans ses fondements au bout de dix jours de siège[1]. Sylla,

[1] Quand Fimbria se vanta d'avoir pris en dix jours une ville qui avait résisté dix ans à Agamemnon et aux forces réunies de la Grèce, c'est, dit un des citoyens, que nous n'avions pas d'Hector. Ce héros était le demi-dieu qui protégeait cette ville. Ἕκτωρ Ἰλιέων est l'épigraphe commune de leurs monnaies. Lorsqu'à la mort de Drusus une députation arriva d'Ilion à Caprée pour offrir à Tibère des consolations sur la perte de son fils, celui-ci leur répondit, pour les railler de leurs tardives condoléances : *Je m'afflige aussi avec vous de la perte d'Hector*. Voyez Suet., vit. Tib.

après la défaite de Fimbria, s'empressa de restaurer la métropole de Rome, et après lui Jules César eut de plus grands motifs encore pour la protéger. Comme Alexandre, et avec plus de raison, il se vantait de son origine troyenne, et admirateur également passionné d'Homère, il prétendait rivaliser avec le conquérant macédonien. Les Césars, ses successeurs, suivirent son exemple, et Claude, à la suite d'un discours de Néron, alors jeune, confirma toute les concessions du dictateur et de la république, et assura à Ilion cette *plenissima immunitas* dont parlent les jurisconsultes romains [1]. Auguste, épouvanté, disait-il, par les funestes augures ou plutôt, à mon avis, guidé par les sages conseils de ses amis, s'abstint de transporter à Ilion le siége de son empire, et d'autres prodiges décidèrent Constantin à l'établir dans un autre endroit. Au moment où nous écrivons, il y a peu de lieux dans l'empire ottoman qui soient dans un pareil état de ruines et de désolation.

Avant de quitter la plaine chantée par Homère, quoique nous n'ayions pas la prétention de découvrir les ruines du palais de Priam ou quelque asile secret d'Hélène, nous pouvons peut-être avec plaisir revenir sur nos pas et jeter un regard sur les connaissances topographiques éta-

[1] Voyez Callistrate, l. C. in leg. XVII, c. 1, § 2.

blies par nos travaux et par ceux de nos prédécesseurs. Chaque site principal a retrouvé son ancien nom ; nous n'avons pas cherché à deviner, mais un Homère à la main, nous avons recouru aux anciens géographes, et au témoignage des traditions. Sans énumérer les conclusions négatives auxquelles nous sommes arrivés, nous avons raffermi par des arguments positifs l'opinion de Clarke qui croit que l'Ilion d'Homère était près de Tchiblak (pour nous, nous la plaçons sur la colline qu'il prend pour le Callicolone), l'Ilion des temps postérieurs à Palœo-Califatli, ou près de ses ruines, et contrairement à lui, nous avons restitué à ces fleuves barbares, le Gheumbrek et le Mendereh, les noms classiques de Simoïs et de Scamandre. Le premier et le Kamarà-Sou étaient auparavant confondus par tous les voyageurs; nous les avons distingués les premiers, nous avons suivi et décrit leur cours. Nous avons montré que Thymbrée était à Atchi-Keui, et que le Kamarà-Sou était le Thymbrius, et nous espérons avoir fidèlement indiqué dans les différents *tumuli* de la plaine de Troie, ceux qui existaient du temps de Strabon, et peut-être aussi ceux qu'Homère avait nommés dans ses vers.

La différence essentielle entre Homère et les écrivains postérieurs, différence qui pour beaucoup de personnes a rendu nécessaire la forma-

tion de deux systèmes opposés, consiste principalement en arguments fondés sur les sources du Scamandre et sur la position élevée de Troie. Nous avons essayé de faire disparaître ces deux doutes; nous n'avons pas donné une trop grande importance aux changements que l'on suppose s'être opérés dans la configuration du pays, tout en avouant que quelques-uns de ces changements ont bien pu avoir lieu. Il faut les réduire à leur juste valeur; il faut aussi faire la part de la licence, de l'exagération (ἐπὶ τὸ μεῖζον κοσμεῖσθαι) toujours permises à un poëte, et alors la topographie de la contrée correspond aux détails qui nous sont donnés et par Homère et par les géographes grecs.

Nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de récapituler les arguments ajoutés à ceux des autres écrivains, à propos de ces différentes positions, et si nous avons réussi à jeter un peu de lumière sur ce sujet, à ajouter quelque chose qui nous soit propre, nous regarderons comme atteint le but de notre voyage et de nos efforts.

CHAPITRE IV.

Comparaison des lieux modernes avec la géographie ancienne.—Kasdagh; sa hauteur; vue magnifique de son sommet. —Temple de Jupiter Idéen à Koutchounlou-Tépé. — Situation de l'antique Scepsis, patrie de Démétrius. — Son histoire. — Ouvrages d'Aristote conservés en cet endroit. — Baïramitche, métropole moderne de de la Troade. — Bounar-Baschi, ville florissante. — Cebrène. — Neandria. — Acheum. — Sarcophage du père d'Hérode Atticus. — Colonæ.—Antigonia. — Cocilium. — Tragasæ. — Hamaxitus. — Fontaines salées. — Larisse. — Alexandria-Troas. — Chrysa. — Adramyttium. — Oppidum-Nea. — Gergithes. — Cenchrée.

Hors de la plaine d'Ilion, mais dans cette partie de la Phrygie nommée la Troade, on trouve encore certains lieux qu'il ne serait pas sans intérêt de comparer à la géographie des anciens.

Quant à la plaine elle-même, outre les restes

dont nous avons déjà parlé, on trouve tout-à-fait à son extrémité des débris sur le sommet du Balli-Dagh (c'est le Pergame de Le Chevalier) et à Bounar-Baschi des vestiges de quelque cité, ou de quelque fort, mais il nous manque l'appui d'une autorité suffisante pour déterminer la place de ces nombreuses villes, de ces châteaux ou bourgades qui anciennement embellissaient la Troade. Sur le Balli-Dagh on découvre trois éminences, dont l'une fut gratuitement nommée la tombe d'Hector, et la plus voisine de celle-ci n'est qu'une éminence basaltique qui, vue de loin, a toute l'apparence d'un *tumulus*.

Mais prenons plutôt notre point de vue du pic du Gargare, point culminant de la chaîne du mont Ida (qui a mérité avec quelque fondement le nom d'Olympe Phrygien) et partant de là comme d'un centre commun, nous passerons en revue cette partie de la Troade qui nous reste encore à décrire.

Nous avons déjà montré en parlant du voyage de Hobhouse, que la montagne nommée par les Turcs Kasdagh (ce qui veut dire dans le langage du pays, montagne des oies), est le Gargare d'Homère, le *Cotylus* de Démétrius de Scepsis. Kauffer en avait évalué la hauteur à 4650 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette mesure ne me semble pas entièrement vraie, surtout si l'on réfléchit que c'est tout au plus pendant deux

ou trois mois de l'année, que la montagne se trouve dépouillée de neige. Clarke et d'autres voyageurs ont décrit le danger et la difficulté de parvenir jusqu'à sa cime, mais aussitôt la neige fondue, la montée en est aussi facile que sûre. On a reconnu que la hauteur de la congélation perpétuelle au 40^{e} degré de latitude est de 9000 pieds : Kasdagh devrait donc s'approcher plutôt de cette hauteur. Nous n'avons pu nous servir de nos baromètres, brisés malheureusement avant de gravir la montagne ; de tels instruments sont trop fragiles pour celui qui voyage en Turquie.

Le premier jour que nous essayâmes de gravir la montagne, nous ne pûmes arriver qu'à la source du Scamandre : le mauvais temps nous força de rebrousser chemin et de chercher un abri dans notre *étable* d'Evgilar-Keui. Le jour suivant (9 octobre), favorisés par un ciel pur et sans nuages, nous atteignîmes heureusement la cime du mont, terme de nos désirs. Au sommet, le thermomètre, à midi et à l'ombre, descendit à 4 degrés (Réaumur) au-dessus de zéro. Brûlés comme nous l'étions par les chaleurs des plaines, nous sentîmes vivement ce changement subit de température.

De ce point, la perspective est magnifique, et dédommage amplement le voyageur de ses fatigues, non-seulemant par la vaste étendue de la

scène qui se déroule à ses regards, mais encore par les souvenirs classiques qui l'accompagnent. Nous foulions le sol où furent jadis célébrées les noces de Jupiter et de Junon : nous cherchions presque du regard parmi ces herbes, *le gazon humide de rosée*, *le crocus et la tendre jacinthe*, qui servaient de couche au couple céleste chanté par Homère. Le grand poëte n'était plus, mais ses vers immortels nous restaient : nous éprouvions une joie indicible à en déclamer quelques-uns; inspirés alors par cet enthousiasme qui saisit l'âme en certains moments solennels, nous prêtions l'oreille comme si les vallées de l'Ida, le Scamandre et les forêts sacrées du Gargare pouvaient encore répondre à ces accents harmonieux.

La Phrygie et la plaine troyenne se trouvaient à nos pieds : autour de nous la Propontide, l'Hellespont, la Thrace, la Mysie, la Bithynie, l'Eolie, l'Ionie et tous ces lieux où jadis florissaient ces nombreuses villes de l'Asie et de l'Europe, dont il ne nous reste que les noms : plus loin s'étendait devant nous la mer Egée, couverte des îles célèbres de Lesbos, de Ténédos, de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace; puis dans le lointain, le sommet majestueux de l'Athos, et mille autres sites qui se perdaient à l'horizon.

Si les alpes et les lacs de la Suisse excitent l'admiration de tant de voyageurs, quelle im-

pression ne doit pas faire la contemplation de ces lieux célébrés par le divin chantre de l'Iliade! Quel enthousiasme ne doit pas inspirer l'aspect d'un panorama aussi glorieux! L'âme est émue, l'imagination transportée, et non-seulement on est récompensé avec usure des fatigues qu'on a essuyées, mais on oublie même pour un moment la douceur des commodités de la vie, et les besoins créés par les habitudes sociales.

Nous employâmes quatre heures et demie à gravir d'Evgilar-Keui, la cime du Gargare au milieu d'immenses bois de pins. Au bord des torrents se trouvaient de beaux platanes et des chênes (Q. cerris L.) Mais sous l'ombre des pins, nous ne vîmes dans cette saison que deux plantes en fleur, une ronce (*Rubus tomentosus*) et un genêt (*Adenocarpus parvifolius*). L'espèce de pin qui domine sur le haut de la montagne est le pin de Corse (*Pinus Laricio*). Le cône supérieur est entièrement dépourvu de végétaux arborescents.

Nous nous arrêtâmes trois jours à Evgilar-Keui (en turc village des chasseurs). De là nous allâmes visiter la colline nommée Koutchounlou-tépé, située entre Evgilar et Bairamitche. Le voyageur Clarke découvrit cet endroit qu'il supposa être l'emplacement du temple de Jupiter Idéen. Nous remarquâmes la large et magnifique route qui tourne autour de cette colline, et conduit au

sommet : mais de toutes les nombreuses antiquités mentionnées par ce voyageur, on ne trouve plus actuellement une seule pierre : Hadim-Oglou-Pacha avait dépouillé ces carrières de tous les matériaux anciens pour ses constructions à Bairamitche. Ce vandalisme avait commencé quelque temps avant la visite du docteur Clarke. « Nous fûmes assurés, dit-il, que le pacha avait fait construire une mosquée, le sépulcre d'un derviche, un pont à trois arches, et tous les ouvrages de Bairamitche avec des matériaux tirés des ruines de Koutchounlou-tépé. » Mais fort heureusement il restait, au temps de Clarke, une inscription qui paraît identifier cette position avec le lieu où était situé le temple de Jupiter Idéen [1]. A l'époque où nous visitâmes cette contrée, ainsi que nous l'avons dit, il ne restait plus que la route. Le pacha avait donc employé le reste de ces matériaux, et quoique assurés du

[1] Voyez Clarke. Homère parle d'un temple de Jupiter sur le Gargare. Iliade, liv. VIII, v. 47.

Ἴδην δ' ἵκανεν πολυπίδακα, μητέρα θηρῶν,
Γάργαρον, ἔνθα δέ οἱ τέμενος, βωμός τε θυήεις.

Jupiter arrive sur le mont Ida, arrosé par des sources abondantes, retraite des bêtes sauvages ; il s'arrête sur le Gargare, où il possède un bois sacré et des autels chargés de parfums.

fait par nos guides, nous laissâmes nos chevaux aux bords du Scamandre, et poursuivîmes notre excursion jusqu'au sommet qui était complétement nu. La forme de la colline, la largeur de la route, et toutes les circonstances qui s'y joignent, nous portent à croire que ce fut anciennement l'emplacement d'une citadelle située au milieu d'une ville [1]. Par sa visite faite avant l'entière destruction de ces ruines, le docteur Clarke a du moins préservé ce lieu de l'oubli.

D'Evgilar-Keui à Bairamitche la distance est de trois heures; nous mîmes 4 heures pour monter d'Evgilar-Keui au sommet du Gargare; mais en montant nous n'avons pu faire trois milles à l'heure, comme dans la plaine. Au dire de Strabon, de Scepsis à Cotylus la distance était de 120 stades, ce qui s'accorde à peu près avec la distance de Bairamitche à la cime du Cotylus ou Gargare. Aussi je n'aurais pas balancé à placer Scepsis à Bairamitche, mais l'éditeur du Strabon d'Oxford, d'Anville, et d'autres géographes l'ayant placée sur la rive de l'Æsepus dans la partie orientale du Gargare, je crois nécessaire d'exposer les raisons qui m'ont fait adopter une opinion différente. Et d'abord M. Clarke lui-même en suivant, sans trop de réflexion, le

[1] Voyez, plus bas, l'opinion de M. Barbié du Bocage, que nous avions en quelque sorte pressentie.

témoignage trompeur de la ressemblance du lieu et du nom moderne, a placé *Palæscepsis* à Eski-Kouptchou et *Ænea* à Ené.

Selon ce voyageur, la position relative de ces deux endroits s'accorde avec ce que dit Strabon; mais s'il eût étudié cet auteur avec plus de soin, il aurait trouvé le contraire, c'est-à-dire qu'il est réellement impossible que ce soient là les lieux désignés par ce géographe.

Strabon dit que *Palæscepsis* était situé au-dessus de la Cébrénie, dans la partïe supérieure du mont Ida. Démétrius nous apprend que Scepsis n'était pas éloigné de *Palæscepsis* et d'*Ænea*, lieux situés près de l'Æsepus : Strabon va même plus loin, il ajoute, près de ses sources. Il dit aussi dans un autre passage, que Palœscepsis était situé à gauche de la vallée de l'*Æsepus*, éloigné de 50 stades de ce fleuve, et de 50 d'*Ænea* : mais le même nom fut également attribué à d'autres lieux, et l'un de ceux-ci pourrait bien être Eski-Skouptchou.

Cela n'est pas impossible, mais les précédentes citations démontrent suffisamment qu'il faut chercher ce lieu (Palœscepsis), qui était dans le voisinage d'Enea, ainsi qu'Enée, plus avant dans le pays, et près d'un fleuve qui corresponde à l'Æsepus, et comme lui prenne sa source dans le Gargare, coule vers l'est, et se perde dans la Propontide.

Strabon nous apprend que le mont Cotylus était éloigné de 120 stades au-dessus de Scepsis : ce mot *au-dessus* est absolument le même dont il se sert, quand il dit que la Cébrénie est au-dessus de la plaine de Troie. — Dans un autre passage, il ajoute que le mont Ida était riche en fontaines, notamment dans la Dardanie jusqu'à Scepsis, et dans le voisinage d'Ilion. Sans doute il n'eût pas employé la même expression, si Scepsis eût été situé aux bords de l'Æsepus, loin de la plaine de Troie.

Puis encore, pour qu'il ne reste aucun doute, il dit que le Scamandre séparait la Cébrénie du territoire de Scepsis. Si donc nous connaissons bien la Cébrénie, et si le Mendereh est le Scamandre, nous sommes forcés de mettre Scepsis dans la vallée de Bairamitche. Si l'on réfléchit en outre que la ville moderne de Bairamitche est précisement placée elle-même à cette distance du mont Cotylus, qui s'accorde avec celle que Strabon a eu soin de marquer en parlant de Scepsis, nous pouvons, avec quelque probabilité, conclure que c'est dans le lieu qu'occupe cette ville, ou dans les environs, qu'a dû se trouver la position exacte de l'ancienne Scepsis [1].

[1] Il est très-difficile de résoudre cette question avec nos données actuelles. Nous laissons néanmoins ce passage tel qu'il a été écrit il y a vingt ans.

Scepsis a été la ville natale de Démétrius, dont la relation très-détaillée sur la Troade fut fidèlement suivie, copiée même par Strabon. Son histoire offre un certain intérêt. D'après Etienne le Byzantin, elle reçut ce nom du mot grec σκηψασθαι, *feindre*, faisant allusion à Rhée, qui feignit d'être accouchée d'une pierre : mais d'après Strabon, de περισκεπτεος τοπος, c'est-à-dire, lieu d'où l'on voit au loin; si cependant, ajoute-t-il judicieusement, on peut employer l'étymologie grecque pour expliquer des mots étrangers. Scamandrius, fils d'Hector, et Ascanins allèrent rebâtir la ville de Palœscepsis ou l'Ancienne Scepsis sur l'emplacement moderne, c'est-à-dire à la Scepsis des Grecs. Quelque temps après, cette ville adopta une constitution aristocratique; mais plus tard, une colonie milésienne cherchant une nouvelle patrie, s'établit dans cette ville, et y substitua un gouvernement démocratique, tout en laissant à la race royale ses titres et plusieurs priviléges. Antigone força les citoyens à se réfugier à Alexandrie, mais Lysimaque leur permit de rentrer sur leur territoire.

Scepsis n'a pas seulement la gloire d'avoir vu naître dans ses murs, Nélée de Scepsis, le premier des savants que nous connaissions qui ait fait collection de livres, mais aussi d'avoir conservé dans son sein quelques-unes des plus no-

bles créations de l'esprit humain. Aristote de Stagyre fut vraiment le premier qui fonda une bibliothèque, et les Polomées d'Egypte ne firent que l'imiter quelque temps après. Ce grand philosophe laissa sa collection à Théophraste, et Nélée, disciple de ces deux philosophes, hérita des richesses que l'un et l'autre avaient rassemblées. Les héritiers de Nélée enfouirent ce précieux trésor sous terre, le préservant ainsi de la rapacité des rois de Pergame, qui à cette époque tenaient la ville sous leur domination, et voulaient à tout prix posséder une bibliothèque qui pût rivaliser avec celle des Ptolomées. Enfin, ces ouvrages furent vendus pour une forte somme, mais dans un état déplorable, à Apellicon de Tea, bibliomane fameux, que Strabon nous peint *plus passionné pour les livres que pour la science*[1], passion pourtant fort louable et fort utile, car si l'école peripatéticienne, cessant de perdre son temps dans de laborieuses inepties[2], fut encore capable de suivre les préceptes de son fondateur, et revint aux saines doctrines de la philosophie, ce fut, sans contredit, à l'aide de ces livres; ils tombèrent aux mains de Sylla lors de la prise d'Athènes, et furent envoyés à Rome, où le philosophe Tyran-

[1] Φιλόβιβλος μᾶλλον ἢ φιλόσοφος.

[2] Ληκυθίζειν.

nion de l'école d'Aristote, s'en servit pour corriger les copies défectueuses dont on faisait alors commerce dans cette ville. C'est donc à la bibliomanie d'Apellicon et à Scepsis que nous devons ces livres d'or (aurei libri), qui furent conservés jusqu'à nos jours. Plusieurs autres personnages plus ou moins célèbres naquirent dans cette ville, mais nous en occuper, ce serait nous éloigner de notre but.

La ville moderne de Bairamitche peut être regardée actuellement comme la métropole de la Troade. C'est là que résidait Hadim-Oglou-Paçha, dont la famille, depuis plusieurs générations, tenait en fief cette contrée. La belle culture du pays, les champs soigneusement fermés par des haies, la solidité des édifices tant privés que publics, sont autant de témoignages de l'influence exercée par un gouvernement doux et paternel; et cet exemple prouve à merveille combien serait fertile cette partie de l'Asie, si elle était délivrée de la rapacité et des exactions des gouverneurs envoyés par le divan.

Mahmoud IV, pressé qu'il était de raffermir les bases chancelantes de la monarchie, adopta dernièrement une mesure générale qui consistait dans l'abolition de tous les *timar*, c'est-à-dire des fiefs concédés par ses prédécesseurs. Mais cette mesure, dictée par une saine politique, enlève à plusieurs provinces un gouvernement paternel,

et des chefs intéressés à la prospérité de leurs vassaux.

Les voyageurs qui ont visité et connu ces contrées, seront douloureusement affectés en songeant au malheureux sort de la Troade et à celui plus malheureux encore qui est réservé aux villes de Pergame et de Magnésie, que Cara-Osman-Oglou-Pacha posséda avec une grande partie du royaume des rois *Attaliques*. Ces deux territoires se distinguaient par l'état florissant du pays, et par l'heureuse condition de ses habitants; mais tout est changé maintenant, et bientôt peut-être nous les verrons réduits à cette profonde misère, à cette honteuse dégradation, sous laquelle gémissent tant d'autres provinces de l'empire, et cette contrée célèbre elle-même, que le Dante nomme :

« La terra che il soldan corregge [1]. »

En suivant le cours du Scamandre, et les collines qui bordent la fertile vallée de Baïramitche, on arrive d'abord à la ville de Bounar-Baschi ou Bouyouk-Bounar-Baschi (le grand Bounar-Baschi), ainsi nommée pour la distinguer du village de ce nom, situé dans la plaine de Troie : des fontaines qui versent leurs eaux tout près de

[1] Enfer, chant 5.

ces deux endroits, leur ont fait donner ce nom [1].

Bouyouk-Bounar-Baschi est une ville considérable et florissante, et à peu de distance, l'on voit avec plaisir les sources dont les eaux sortent limpides comme le cristal, resserrées dans des bassins artificiels, ombragées par des platanes immenses; et c'est un curieux spectacle que de voir les Asiatiques nonchalamment assis sous l'ombrage protecteur de ces beaux arbres, s'abandonner à leur indolence, et constamment rêveurs ou endormis, ne secouer leur apathie que pour allumer tranquillement leur pipe ou pour humer une tasse de café [2]. Il serait difficile de peindre la beauté du platane et de tous ces arbres que l'on voit aux environs du Bosphore et et de l'Hellespont; aussi après avoir parcouru la

[1] *Baschi* en turc signifie tête, origine; *Boun*, fontaine. *Bounar* est la modification du pluriel, fontaines.

[2] Somno et inertibus horis! — Pierre de Lavalle, qui écrivait en 1614, nous peint les Turcs à peu près de la même manière : « Bevendo di quando *in* quando a sorsi (perche e calda che cuoce) piu d'uno scodellino di certa loro acqua nera che chiamano *cahuè;* la quale nelle conversazioni serve a loro a punto come a noi il giuoco dello sbaraglino. » (Lettre deuxième, de Constantinople.) Dans une autre, il ajoute : « Quando io sarò di ritorno, ne portero meco e farò conoscere all' Italia questo simplice. » (Lettre troisième.)

Grèce si aride, si dépourvue d'arbres, éprouve-t-on dans ce climat une joie indicible, en se reposant sous leur doux ombrage : je m'en souviens encore avec délice, et je m'écrie avec le poëte :

> ... O qui me gelidis iu vallibus Hæmi
> Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra !

Continuant de descendre la vallée du Scamandre, on arrive à Turtzmanli qui est aussi un village considérable. En aucun de ces endroits, nous ne pûmes découvrir la moindre trace des temps anciens. Du côté opposé de cette vallée, d'après le témoignage de Strabon, était situé le district de Cébrène, qui s'étendait jusqu'à la plaine de Troie. Déjà au temps de ce géographe, la ville même de Cébrène n'existait plus, car ses habitants, chassés par Antigone, avaient été contraints de se réfugier à Alexandrie. Tout ce que nous savons de cette ville, c'est que ses citoyens étaient toujours en discorde avec ceux de Scepsis, ce qui prouve que les rivalités des communes voisines sont aussi anciennes que le monde. Au reste, à l'époque où ceux-ci retournèrent à leurs anciennes demeures, il n'est pas dit que les Cébréniens aient demandé la même faveur.

A *Éné* se trouvait sans doute l'ancienne ville de Néandria. Strabon nous apprend qu'elle était

placée sur la partie montueuse du territoire d'Hamaxitus, ville bâtie sur le promontoire de *Lectum*, mais fort avant dans les terres, et plus près d'Ilion, dont elle n'était éloignée que de 130 stades. La description qu'en fait ce géographe, et surtout la distance dont il fait mention, ne s'accordent pas mal avec la cité moderne d'*Éné*. Les médailles de *Neandria* ressemblent à celles d'Alexandrie; elles portent l'empreinte d'un cheval paissant, et au-dessous un épi de blé, ce qui fait allusion au double produit de son territoire et à la position de la ville elle-même, placée dans la riche vallée arrosée par l'Andrius. Son heureuse situation en fait aujourd'hui même une ville populeuse et florissante. Peu loin de là on voit une éminence basaltique nommée par les Turcs *Ené-Tépé* et par d'autres d'après Clarke, *Sovràn-Tépé*. Clarke a cru voir dans ce nom la tradition du tombeau d'Enée, ou bien la mémoire d'un grand et puissant souverain qu'on y avait enseveli. Cependant ce n'est pas un *tumulus*, mais un petit monticule, n'ayant qu'une apparence artificielle, ce qui est le caractère propre des roches trappéennes dont il est composé. Déjà nous avons indiqué ci-dessus que la ville d'*Enée* était placée bien loin de cet endroit. Alexandrie paraît avoir absorbé toutes les petites villes et les villages qui se trouvaient dans son voisinage. Cependant au temps de

Strabon, quelques-unes subsistaient encore, et il ne serait pas hors de propos d'en déterminer la position.

Achæum, situé vis-à-vis de Ténédos, était le port d'où l'on se rendait à cette île. La connaissance d'un tel fait devrait donc nous faire chercher cette ville sur le promontoire qu'on nomme actuellement *Koum-Bournou*, c'est-à-dire cap de sable, et c'est là qu'on détermine presque toujours sa position. Je serais cependant fort porté à croire qu'on doit la placer plus au sud de ce point qu'on ne le fait ordinairement, eu égard à ce que dit Strabon, dans un autre passage, qu'Alexandrie, de son temps, touchait presque aux portes d'Achæum. Il paraît certain que cette ville n'a pu être à *Koum-Bournou;* car au-delà du petit fleuve nommé Sudlouk-Sou, on n'en aperçoit point de traces, et l'on peut encore aujourd'hui voir ses murs au village de Damian-Keui, hors duquel on trouve une série de sarcophages, quelques-uns enfoncés sous terre, d'autres à demi-découverts, et on sait que les tombeaux des Grecs étaient placés en dehors des remparts. Ainsi la ville ne dépassait pas Damian-Keui; Achæum ne devait pas être éloigné de cet endroit. C'est dans ce lieu que vont souvent les Turcs pour se procurer des bassins pour leurs fontaines. C'est de là qu'on a tiré l'un des plus beaux, qu'on peut voir dans

la maison de campagne du Pacha (Pacha Tchiflic), et un autre à Ouggiek dont les inscriptions ont été copiées par le docteur Clarke.

A propos de ces sarcophages, qu'il nons soit permis d'ajouter qu'il n'en existe aucun peut-être qui puisse offrir un intérêt aussi grand que celui qui renfermait les cendres du père et de la mère (Claudia Secunda) du célèbre Herodes Atticus, le bienfaiteur d'un grand nombre de villes grecques, et surtout de la Troade; sarcophage qui, d'après M. Clarke, est actuellement sur la place publique du petit village de Ténédos, où il sert de fontaine, et montre aux passants la vanité de nos efforts pour perpétuer notre souvenir. Claudia Secunda, mère d'un des plus nobles et des meilleurs philosophes pratiques de l'antiquité, a trouvé dans la mémoire de ses vertus un monument beaucoup plus durable et beaucoup plus glorieux. *Quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulcris!*

Après Achæum, également en face de Ténédos, était Colonæ, ville d'une très-grande antiquité, dont fait mention Thucydide [1]. Il est parlé de ses rois, même avant l'expédition des Grecs sous Agamemnon. Eloignée de quelques milles de Colonæ, se trouvait aussi Larissa-Trojana, d'une antiquité à peu près égale. Ces deux villes tirent

[1] Thucyd., liv. I, chap. 131.

leur origine de cette race de Pelasges chassés par les Hellènes, nommés à cette époque, comme plus tard, Γραικὸι, race qui abandonna *Phthiotica Tempe*, *Grajugenasque domos*. Ces Hellènes empruntèrent au peuple ancien qui les avait précédés, c'est-à-dire aux Pélasges, et transmirent à leurs descendants, les rites singuliers des triples Cabyres, la Cérès d'Eleusis, et d'autres symboles et vestiges d'une religion plus pure, avec une langue inconnue qu'ils torturèrent en vain pour l'adapter à l'étymologie grecque, langue qui fut conservée dans les noms des villes et des pays. En effet, dans tous les lieux qui furent peuplés par les Pélasges, aucun nom ne se rencontre aussi souvent que ceux de Larissa et de Colonæ, qui se retrouvent dans l'Attique, dernier asile de cette nation, et dans plusieurs provinces d'Europe et d'Asie que Strabon a eu soin d'énumérer [1].

[1] Une émigration semblable a lieu aujourd'hui des montagnes de l'Epire dans tout le reste de la Grèce. Les anciens Grecs forment une population qui décroît tous les jours, et cède la place à la race robuste et mâle des Albanais; il est facile de ne pas la confondre avec les Grecs. En écrivant, on ne se sert pas du patois albanais, mais du grec, même en Epire; et partout où ces Albanais s'établissent, ils écrivent et parlent le grec. Mais dans leurs rapports journaliers, soit dans les villes, soit à bord de leurs innombrables bâtiments, ils emploient l'alba-

Ce fut au milieu de ces trois villes qu'Antigone en bâtit une nouvelle, d'abord nommée Antigonia, décorée ensuite par Lysimaque du nom glorieux d'Alexandre. Ce fut aussi par l'ordre de ses fondateurs, et surtout par des immunités et priviléges accordés à ses habitants, qu'elle put attirer dans ses murs les peuples des anciennes villes qui l'environnaient. Celles-ci, par conséquent, descendirent bientôt au rang de faubourgs de ce *peuple splendide* [2], qui ensuite partagea avec la superbe Ilion les faveurs des maîtres du monde, et l'honneur d'être regardée comme le premier berceau des Césars.

Strabon nous apprend que l'emplacement où l'on jeta les fondements d'Alexandrie fut d'abord appelé *Sigia*. A cet égard, je suis d'accord avec Pococke, et je crois que toute la partie de ce territoire élevé qui, depuis Sigée, forme plusieurs plateaux jusqu'au promontoire de *Lectum*, était probablement désignée autrefois par

nais. Les expéditions, le journal et le livre des comptes sont rédigés en grec; leur conversation et le commandement naval se font toujours dans leur langue maternelle, l'albanais. Nous avons recueilli quelques détails intéressants sur leurs établissements naissants, et peut-être traiterons-nous ce sujet dans une de nos prochaines publications.

[1] *Splendidissimus populus Alexandria Troas*, inscription ancienne.

ce nom. Je pense aussi que ce devait être une désinence pélasgique à laquelle les Grecs appliquèrent ensuite le mot σιγὴ, par allusion au silence qu'on suppose avoir été observé par Hercule en traversant ce lieu, lorsqu'il s'empara de la cité de Laomédon et en détruisit les murs. Cette conjecture s'appuie également sur un exemple ci-dessus mentionné. En effet, nous avons vu que les Grecs essayèrent de faire dériver de leur propre langue l'étymologie de Scepsis, mot dont l'origine doit remonter aux premiers habitants du pays.

La ville de Colonæ était probablement située sur quelque éminence, et convenablement éloignée du rivage pour la préserver des surprises fréquentes et subites des puissants pirates qui infestaient alors les mers de la Grèce, et dont le métier n'était point regardé comme déshonorant, mais assimilé en tout point à une guerre légitime. Strabon n'affirme pas, comme quelques-uns l'ont cru, qu'elle fût placée sur le rivage de la mer ; seulement, pour la distinguer de la ville du même nom près de Lampsaque, il a soin d'ajouter que la ville de Colonæ en Troade se trouvait dans cette partie de la Phrygie qui est au-delà de l'Hellespont, ἐπὶ τῇ ἐκτὸς Ἑλλεσποντίᾳ θαλάσσῃ ; car, dans un autre passage, ce géographe paraît affirmer que Colonæ et Larissa ne se trouvaient pas précisément sur

le rivage de la mer, puisque, lorsqu'il parle de ces deux villes conjointement avec Chrysa, il a soin d'ajouter, comme s'il voulait distinguer la position de cette dernière des deux autres, que celle-ci était placée sur un promontoire qui dominait la mer. Par ces considérations, je suis fort porté à croire, avec Chandler, que le village moderne de Kemalli doit être le véritable emplacement de Colonæ, contrairement aux objections présentées par les savants traducteurs français des OEuvres de Chandler. Je dois, en outre, observer que ceux-ci, à l'assertion par trop hasardée de Strabon, qui place Colonæ sur le rivage de la mer, ajoutent encore que, dans la Table peutingérienne et dans l'Itinéraire d'Antonin, Alexandria-Troas est à une distance de 16 milles romains, c'est-à-dire de 128 stades d'Ilion, tandis que Colonæ est éloignée, au rapport de Strabon, de 140 stades de cette ville; mais les traducteurs français n'ont point fait attention à ce que dit Strabon, que Colonæ était placée en vue d'Ilion; et sans doute la distance ne fut pas mesurée par lui en ligne droite, mais en suivant et en calculant les inégalités du terrain et les sinuosités naturelles de la route. Si l'on jette un coup d'œil sur notre carte, on verra que, même en ligne droite, Kemalli-Keui est de 12 stades (un mille et demi romain) plus vers le sud d'Ilion que ne l'est Alexandrie, sans

oublier, ainsi que nous l'avons dit, qu'on peut voir encore les murs de cette ville à Damian-Keui. J'observerai ici que, dans la carte de Le Chevalier, le village de Kemalli-Keui se trouve trop vers le nord [1].

Les traducteurs français de Chandler regardent la ressemblance du son de ce mot *Itcholan* ou *Koutchouian-Keui* comme une raison suffisante pour qu'on puisse placer en ce lieu la ville de Cocilium, dont il a été fait mention par Pline et par Xénophon. En effet, eu égard à la prononciation actuellement partout en usage en Grèce, le dernier mot est à peu près l'ancien, et nous venons de bon gré appuyer une semblable conjecture.

Larissa, de même que Colonæ, se trouvait bien près d'Achæum et d'Alexandrie; elle était parfaitement en vue d'Ilion, à peu près éloignée de cette ville de 200 stades, et dans le voisinage d'Hamaxitus, ce qui répond au village moderne de Babà, bâti sur le promontoire du même nom, et aujourd'hui renommé dans tout le Levant

[1] Voyez, à l'appui de cette opinion : Voyages dans l'Asie-Mineure et en Grèce, faits aux frais de la Société des dilettanti, par le docteur Richard Chandler, membre du Collége de la Madeleine à Oxford, et de la Société des antiquaires de Londres, traduits de l'anglais, et accompagnés de notes, par M. J.-P. Servois et Barbié du Bocage. Paris 1806.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

pour son excellente fabrique de coutellerie. Athénée, passant en revue les différentes eaux douces thermales, fait mention de celles qui se trouvent dans le voisinage de Larissa Trojana. Pococke a donc cru pouvoir placer cette ville à Liggia-Hammam, dans la vallée sitnée derrière Alexandrie. M. Walpole paraît avoir adopté la même opinion. Néanmoins, au dire d'Athénée, ces thermes étaient voisins de Tragases, c'est-à-dire dans les environs de Larissa,

... Περι Τραγασας τας εν τη Τρωικη Λαρισσα [1].

et non pas à Larissa même. En effet, Strabon fait mention quelque part des salines de Tragases, voisines d'Hamaxitus, où le sel se cristallisait naturellement dans la saison des vents étésiens, qui, en s'opposant au courant du fleuve, causaient le débordement de ses eaux. Tragases alors n'était point à Liggia-Hamam, mais à Tusla, dont on peut lire la description dans l'intéressant voyage du docteur Hunt. Cet endroit est à trois milles de distance (une heure de marche) de Babà ou Lectum. Les fontaines salées prennent leur source dans une vallée; derrière est une montagne d'où la vue, du côté de l'Athos, est arrêtée par la haute cime du promontoire Lec-

[1] Athen. Deipnos., liv. VI.

tum. Ces fontaines, dont l'une est froide et l'autre chaude, se trouvent seulement séparées par une éminence tourbeuse; leurs eaux vont tomber dans un petit fleuve qui reçoit d'elles le nom de Tousla-Tcha, ce qui veut dire, rivière salée. Le même phénomène de la cristallisation naturelle du sel est encore observé à l'embouchure de ce petit fleuve, comme du temps de Strabon.

Ces fontaines, à l'époque de la visite du docteur Hunt en ces lieux, avaient été affermées à Hadim-Oglou : elles donnaient de si grands bénéfices et la dépense était si peu considérable, que Hadim-Oglou, après en avoir tiré 100,000 boisseaux de sel, laissait couler le reste à la mer [1]. L'embouchure de ce fleuve est à trois heures de marche environ au nord de Babà, et à trois heures au sud d'Alexandrie. A moitié route, entre l'embouchure du fleuve et Alexandrie, on trouve un village nommé Nesrah-Keui : c'est là peut-être, et j'incline à le croire, qu'était située la ville de Larissa. Son nom même (quoique ce soit un argument d'une importance secondaire) a tant d'analogie avec celui de Larissa, qu'il me

[1] Ces salines abondantes, grevées d'un impôt par Lysimaque, cessèrent de donner les mêmes profits. Etonné de ce fait, il abolit l'impôt, et les salines redevinrent aussi productives que par le passé. Voyez Pollux, liv. VII, chap. 10, et Athen. Deipnos., liv. II.

paraît une corruption de l'ancien nom. En effet, deux lettres L, N, dans la prononciation vulgaire, se trouvent souvent confondues, et l'ordre des mots souvent aussi dérangé. Larissa, d'après Strabon, était éloignée de moins de 200 stades d'Ilion (sa distance n'est pas exactement précisée); néanmoins, appuyant ce que dit Strabon du passage d'Athénée qui fait mention des salines de *Tousla*, lesquelles, d'après lui, se trouvaient sur ce territoire, nous ne serons pas induits en erreur en la plaçant à Nesrah-Keui, qui est éloignée de 18 milles environ, ou 161 stades d'Ilion.

Il serait ici tout-à-fait inutile de décrire les ruines d'Alexandria Troas, sujet si souvent et si bien traité par les voyageurs qui m'ont précédé. En ces lieux il y avait peu d'espoir de faire de nouvelles découvertes : cependant nous eûmes le bonheur de trouver deux inscriptions tout-à-fait inédites qu'on peut lire à la fin de ce mémoire. Nous fîmes aussi l'acquisition de quelques médailles, parmi lesquelles une médaille autonome d'*Alexandria Troas*. Ces ruines, dans des temps plus tranquilles, peuvent encore offrir un champ assez vaste à de nouvelles recherches : d'autres inscriptions y seront peut-être découvertes et serviront à déterminer la situation précise des villes anciennes qui embellissaient cette contrée jadis si florissante.

Chrysa était une ville fort riche, et d'une très-grande antiquité. Il y avait aussi plusieurs autres villes du même nom qui se disputaient l'honneur d'avoir donné naissance à la belle Chryseis. Strabon nous apprend que Chrysa voisine d'Adramittyum dans l'Eolie, avait des droits incontestables à la prétention d'être la ville nommée par le poëte.

Etienne de Byzance paraît avoir confondu sans exception toutes ces villes avec l'île du même nom près de Lemnos, et probablement Ovide est tombé dans la même erreur quand il dit :

> ... Me credite Lesbon
> Me Tenedon, Chrysenque et Cillan, Apollinis urbes,
> Et Syron cepisse.
>
> (Metam., XIII, v. 174.)

Il y avait aussi, d'après l'opinion d'Etienne, une ville du même nom, à moitié route entre Ophrynium et Abydos.

La Chrysa dont il est question maintenant, était située sur un promontoire entre Alexandrie et Hamaxitus, actuellement appelé Babà. Il ne serait pas sans intérêt de pouvoir déterminer la position exacte de cette ville, car c'est là qu'était le célèbre temple d'Apollon Sminthéen dont la statue, travail de Scopas de Paros, était représentée ayant une souris sous un pied, par allu-

sion au surnom de Sminthéen. On y trouverait peut-être encore cette fameuse statue, ou son torse enfoui sous les décombres du temple, ou gisant par terre comme celui de l'Apollon colossal de Délos, peut-être au moins quelques débris des fondements ou des ornements du temple : car quoique Chrysa n'existât plus au temps de Pline, le temple pourtant était encore debout. *Fuit Polymedia civitas et Chrysa et Larissa, Sminthium templum durat* [1]. Suivant la description de Strabon [2], je serais tenté de le placer à Jouglan-Bournou, et je regrette vivement de n'avoir pu visiter cet endroit. Pline fait mention d'Oppidum Nea : d'après son témoignage on devrait le placer, ce me semble, sur la côte de la mer. Était-ce le Neakomé voisin de l'Esepus? Cependant j'en doute. En effet, ce géographe, passant de la côte à l'intérieur du pays, a soin de le désigner ; il serait donc étrange qu'en parlant des bords de la mer, d'Alexandrie à Sigée, il eût nommé un petit village situé à 60 milles dans l'intérieur des terres, tout-à-fait hors de notre carte, et du côté opposé du Gargare. Je dois donc partager l'opinion de ceux qui placent cette ville à Yeni-Keui ; car elle garde encore, parmi les Grecs qui l'habitent, son

[1] Pline, liv. V, chap. 30.

[2] Strabon, liv. XIII, page 604.

nom originaire dans ce mot Nea-Koré, dont le nom turc n'est absolument qu'une traduction.

Le passage de Strabon qui place Gergithe dans le territoire de Lampsaque, a induit en erreur les géographes modernes sur la position exacte de cette ville. Cependant les paroles de Strabon ne sont pas très-explicites : *ἐστὶ δὲ ἐν τῇ Λαμψακηνῇ τόπος εὐάμπελος Γεργίθιον· ἦν δὲ καὶ ἡ πόλις Γέργηθες*[1].

Pline, au chapitre XXX de son cinquième livre, a soin de la placer parmi les villes de la Troade, énumérant ensemble Chrysa, Palæscepsis, Neandria : quant à Lampsaque et à son territoire, il en parle, mais dans un chapitre à part. Etienne l'appelle *πόλις Τρῳάς*, et il dit qu'elle reçut ce nom de la sibylle Gergethis dont l'image était gravée sur les monnaies avec un sphynx, pour désigner ses fonctions comme interprète des oracles.

Lactance dit absolument la même chose[2].

Au dire d'Athénée[3] les habitants de cet en-

[1] Il y a sur le territoire de Lampsaque un lieu abondant en vignes, nommé Gergithium ; il y avait aussi la ville de Gergithe. Strabon, liv. XIII, page 589.

[2] Sibyllam octavam Hellespontinam in agro trojano natam vico Marpesso circà oppidum Gergithium. Lact., d fals. num., liv. I, chap. 6.

[3] Deipnos., liv. VI.

droit étaient regardés comme les flatteurs des palais des rois. Aussi le nom de Gergithien devint synonyme de parasite. Il rapporte aussi que les Troyens conduits en Chypre par Teucer, retournèrent en grand nombre dans l'Eolie, et qu'un de leurs chefs réussit à décider un certain nombre d'entre eux à coloniser leur ancien pays au pied de l'Ida en Troade. La ville qu'ils fondèrent fut d'abord nommée Gergina, ensuite Gergitha.

Les historiens les plus anciens, et qui vivaient à l'époque où la ville était encore florissante, déterminent avec exactitude sa position, et justifient l'emplacement que nous lui avons donné dans la partie supérieure de la vallée de Gheumbrek. Hérodote, le père de l'histoire, nous apprend d'abord que les Perses s'emparèrent de la ville [1], et lorsqu'il parle de l'arrivée de Xerxès à l'Hellespont, il indique son emplacement avec une exactitude surprenante. Ce monarque, dit-il, partit d'Ilion, au lever du soleil, se dirigeant ce jour-là vers Abydos, ayant à sa gauche Rheteum Ophrynium et Dardanus qui touche à Abydos, à sa droite Gergithe et les Teucriens. Par conséquent elle était située à droite sur la route

[1] Hérod., liv. V, chap. 122. Εἶλε δὲ Γέργιθας τοὺς ὑπολειφθέντας τῶν παλαιῶν τευκρῶν.

entre Ilion et Dardanus. Cette position est indiquée de même par l'historien Tite-Live. Il nous dit qu'après avoir conclu la paix avec Atiochus, les Romains agrandirent le territoire d'Ilion en y ajoutant Rhetæum et Gergithe [1]. Cette dernière ville devait donc se trouver auprès de Rhetæum et avoir la position que lui donne Hérodote ; car nous ne pouvons pas croire que les Romains eussent ajouté au district d'Ilion un terrain qui se trouvait au-delà d'Abydos, dans le territoire de Lampsaque, le τόπος ἐυάμπελος dont fait mention Strabon. Ainsi les deux historiens sont parfaitement d'accord. Le nom moderne Gheumbrek pourrait être une corruption de son ancien nom. L'inscription Η ΑΤΤΑΛΙΣ ΦΥΛΗ [2], mentionnée par Le Chevalier, et que nous avons vue nous-même, ajoute un nouveau poids à notre opinion ; car, au rapport même de Strabon, les rois de Pergame obligèrent les habitants de Gergithe à s'établir dans une autre ville, que ces princes fondèrent dans l'Eolie en lui donnant le même nom. Cette inscription paraît prouver l'influence que ces souverains avaient, même avant cet évé-

[1] Addita iliensibus Gergithum et Rhæteum.
Liv. XXXVIII, chap. 39.

[2] M Le Chevalier a induit en erreur le savant Villoison en copiant l'inscription avec un ι dans le mot φυλη, au lieu d'un υ. Voyez Voyage en Troade.

nement, quoiqu'elle ait pu être écrite après un retour partiel des colons.

Après la domination des Romains, plusieurs villes surgirent, qui d'abord n'avaient aucun renom, et beaucoup d'autres qui florissaient au temps de la liberté, déchues de leur splendeur, furent peu à peu réduites à l'état de villages.

Sulpicius, dans sa célèbre lettre *consolatoria* adressée à Cicéron, énumère de même en Grèce *uno loco tot oppidorum cadavera*. Lors de la décadence de l'empire romain, nous voyons se reproduire le même fait. A l'époque du Bas-Empire, on n'entend plus parler des villes les plus célèbres de la Troade. C'est de Scamandria et de Cenchrée qu'il est toujours question. Scamandria est à peine désignée par Pline, et Cenchrée, comme nous l'avons dit ailleurs, prétendait avoir été la résidence d'Homère, et même, d'après Suidas, sa ville natale. On n'entend guère parler de l'une ou de l'autre dans les beaux temps de la Troade. Suivant Pline, on peut supposer que Scamandria était située à l'embouchure du Scamandre; sans doute les habitants de la Troade, à l'époque des désastres et des guerres horribles qui précédèrent la chute de l'empire romain en Orient, avaient dû se réunir dans un endroit, où il leur fût possible de recevoir des secours de la capitale, et de se procurer des moyens de salut.

Cenchrée se trouvait au village actuellement nommé Tchigri.

Mais il est temps de nous arrêter et d'achever ce travail, sans nous plonger plus avant dans les ténèbres des antiquités byzantines.

CHAPITRE V

Du climat et de la situation physique de la Troade. — Manque de population. — Aspect du pays. — Produits. — Forêts. — Animaux sauvages. — Oiseaux. — Usage et produits des forêts. — Variété des sapins. — Variété des chênes. — Utilité du chêne ægilops. — Nouvelle espèce de chêne. — Plantes qui fleurissent sur les rives du Scamandre. — Plantes indigènes de la Troade. — Economie rurale des habitants.

Quittons le champ aride de nos discussions topographiques et tout ce labyrinthe de savantes controverses dans lequel nous avons été forcé de nous renfermer par la nature même de notre sujet. Qu'il nous soit permis, enfin, de tourner nos regards vers la nature : voyons sous quel

climat, sur quel sol, et au milieu de quels produits naissent et meurent les habitants de cette partie de la Phrygie que la poésie d'Homère a rendue si célèbre.

Placée sous la délicieuse température de l'Asie septentrionale, la Troade a ses hivers adoucis par les vents méridionaux qui soufflent de la mer Méditerranée; les chaleurs de l'été sont également tempérées par le retour régulier des vents étésiens, poétiquement décrits par Homère sous l'image de Borée traversant la mer de Thrace. La fertilité des champs et des vallées continuellement arrosés par les eaux qui descendent du Mont Ida, si riche en fontaines, la variété du terrain, tantôt plat, tantôt montagneux, l'abondance des rivières, le voisinage de la mer, des points de vue riants et pittoresques, que la nature seule a pris soin de former, sans que l'art y ait eu la moindre part, tout enfin plaît aux yeux et frappe l'imagination; en un mot, telle est la situation de ce pays regardé dans son ensemble, que la nature ne laisse rien à désirer. En effet, si cette contrée avait un gouvernement plus éclairé, si elle était sous une domination moins barbare, peu de pays au monde pourraient lui être comparés, soit pour la richesse de ses produits et leur variété, soit pour l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie humaine. On peut dire la même chose de toute l'Asie mineure,

célèbre par le luxe et par les richesses de ses anciens habitants ; mais la Phyrgie surtout paraît être éminemment favorisée du ciel : ses bois et ses pâturages sont plus verts que ceux des contrées de l'Europe dont elle est voisine, et la fertilité de son sol n'a rien à envier à celle du reste de l'Asie ; ajoutez à ces avantages qu'elle n'a pas les hivers rigoureux de la première, ni les chaleurs brûlantes de la seconde. C'est l'homme qui manque à ce pays. *Desunt manus poscentibus arvis !* Le manque de population a changé ces mêmes bienfaits en autant de malheurs : voilà la cause de ces miasmes mortels qui ont rendu endémique, en cette contrée, la maladie représentée par Homère sous l'image de flèches lancées par la colère d'Apollon.

L'aspect du pays est pittoresque au suprême degré : quelquefois il rappelle à la mémoire d'un Anglais les paysages de sa patrie : cette ressemblance est due à la forme des champs, fermés par des haies verdoyantes, de même qu'à celle des arbres disséminés çà et là sans symétrie, tantôt isolés, tantôt en groupes détachés ; ce qui donne à l'ensemble l'apparence d'un parc, ou bien d'une étendue de terrain destinée à plaire par sa variété et à charmer les yeux du voyageur. Là, peu de vignobles ; ce qu'on cultive le plus, c'est le grain. La région inférieure, et la partie qui est proprement regardée comme la

plaine de Troie, sont interrompues par de fréquentes inégalités, nous dirions presque par de légères ondulations de terrain formées par les contreforts du mont Ida, qui viennent se terminer insensiblement sur les bords de la mer. Ainsi ce n'est absolument ni une plaine, ni une continuation des collines adjacentes. Vers la Dardanie et la Cébrénie, les chaînes du mont Ida s'élèvent les unes sur les autres, couvertes d'innombrables bois de sapins. Ces chaînes, par les roches basaltiques de Balli-dagh, sont jointes aux montagnes granitiques placées derrière Alexandrie, et au milieu desquelles s'élèvent les masses coniques que l'on voit si loin de la mer. Voilà le premier cercle qui renferme la scène de l'Iliade, entre la mer et le mont Ida. Derrière les premières chaînes est placée la fertile contrée qui anciennement appartenait à Néandria, et au territoire de Scepsis. Je serais tenté de croire qu'avant les derniers changements qu'a subis la surface de notre globe, ce fleuve s'étendait sur toute cette plaine et formait un immense lac; jusqu'à ce que quelque grand bouleversement ait déchiré la chaîne et ouvert la magnifique gorge de Ballidagh par laquelle il pénètre aujourd'hui dans la plaine troyenne. Derrière cette plaine on voit surgir le pic conique du mont Gargare, qui ferme la scène. Nous avons déjà donné ailleurs une description détaillée de cette

montagne. Le temps ne nous permit pas de vérifier le phénomène décrit par Lucrèce, d'une clarté qu'on aperçoit précéder de ce sommet le lever du soleil, et que quelques-uns ont supposée être l'aurore boréale. Quel que soit ce phénomène, force nous fut bien d'en laisser l'explication à d'autres observateurs et à des temps plus heureux, quand la civilisation du pays permettra de nouveau aux voyageurs de traverser de nuit les forêts de l'Ida, ainsi qu'on pouvait le faire aux temps du grand poëte : peut-être aujourd'hui même des voyageurs en nombre et bien armés pourraient mettre à exécution un semblable projet, si toutefois on ne trouve pas un obstacle dans la lâcheté des guides.

La zone de forêts dont cette montagne est environnée se trouve probablement dans le même état de nature sauvage, où elle était aux temps de la guerre troyenne; même à une époque beaucoup plus avancée de la civilisation, elle conserva le même aspect. Car Libanius nous apprend que les monts Idéens étaient habités par une espèce d'ours particulièrement féroces [1], et Cresconius Corippus, dans des temps postérieurs, décrit la même scène sauvage telle qu'elle existait aux temps d'Homère, et telle qu'elle existe même aujourd'hui [2]. Ces forêts sont peuplées

[1] Liban. Epist. 146.

[2] Flavii Crescon. Coripp. Johannidos. Ce poëme cu-

par des ours, des loups et par une race d'animaux, probablement des chacals, qui, à ce qu'on nous a assuré, chassent leur proie par bandes. Le Mont Ida est encore la μητηρ θηρων (mère des bêtes féroces), et si l'on prête foi au peuple de cette contrée, on y voit quelquefois même des tigres.

La plaine abonde en différentes espèces d'oiseaux, mais sur la montagne nous n'en vîmes qu'un bien petit nombre ; il nous fut même impossible de trouver le Chalcis ou le Cymindis : on sait que le Sommeil revêtu des plumes de cet oiseau s'assit sur les branches d'un sapin pour tromper l'œil vigilant de Jupiter, jusqu'au moment où, séduit par la ceinture de Vénus [4],

Ἀτρέμας ἕυδε πάτὴρ ἀνὰ Γαργάρῳ ἄκρῳ,
Ὕπνῳ καὶ φιλότητι δαμείς· ἔχε δ' ἄγκας ἄκοιτιν.

Cependant nous fûmes témoin du passage

rieux doit servir à vérifier plusieurs circonstances des événements qui se sont passés en Afrique sous le règne de Justinien, et qui sont mentionnés par Gibbon. Il a été dernièrement publié par l'abbé Mazzucchelli, d'après le manuscrit original, et sous les auspices de son noble propriétaire (M. le marquis Jean-Jacques Trivulce). Je saisis cette occasion de lui témoigner ma reconnaissance la plus vive pour avoir mis à ma disposition sa riche bibliothèque.

[4] Peu à peu le père des dieux s'endormit sur le sommet du Gargare, vaincu par le Sommeil et par l'Amour, tenant son épouse dans ses bras. Iliad., liv. XIV, v. 352.

annuel d'un grand nombre de grues assourdissantes, et auxquelles Homère fait aussi poétiquement allusion : il faut, en effet, les voir pour se former une juste idée de la beauté et de la vérité des comparaisons du poëte.

L'usage qu'on fait des forêts est borné à la simple extraction de la poix, et à ce travail sont presque exclusivement employés les habitants de Kouluri, les anciens Salaminiens. Ils débarquent chaque année dans la Troade par bandes nombreuses, et en récompense de leur service, ils sont exempts du karatsch, ou de l'impôt payé par les Rayas, sujets chrétiens de l'empire.

La plaine et les petites collines sont couvertes d'arbustes et surtout de cette espèce très-utile de chêne qui donne la vallonée nommée Quercus Ægilops. Ce chêne, qu'on a grand soin de conserver, est irrégulièrement disséminé sur la surface du sol et offre partout ce tableau pittoresque dont nous avons parlé.

Une forêt de ces arbres environne les ruines d'Alexandrie, avec quelques pieds du micoucoulier du Levant (Celtis Tournefortii).

Les chênes, en effet, semblent croître mieux et plus à leur aise dans la plaine et sur les collines granitiques situées vers le sud, que sur les rochers schisteux au pied du mont Ida. Cette plante, livrée à son développement naturel, s'élève majestueusement, ainsi que les autres de

son espèce. Nous en avons observé plusieurs extrêmement belles, mais en général elle prend une forme peu gracieuse, et elle devient presque difforme, battue comme elle l'est annuellement par des perches, afin d'en faire tomber les fruits, ou les glands, dont on se sert pour tanner les peaux, et connus dans le commerce sous le nom de vallonée de *βάλανος*, gland.

On recueille le fruit un peu avant sa maturité; il est de suite mis en tas, et dès qu'il subit une légère fermentation, le gland se détache de la cupule. C'est de cette cupule seule qu'on se sert; elle est ensuite exposée à l'air, et aussitôt qu'elle est desséchée, on peut en faire usage. C'est un des produits les plus importants de la Troade et on en exporte tous les ans en Angleterre une grande quantité.

Wheler, voyageur très-exact, fut frappé de la beauté de ces arbres qui ombragent les ruines d'Alexandrie, et nous en a donné une description fidèle. Je remarquai aussi une autre variété, ou peut-être une autre espèce encore plus rare, avec des cupules plus petites, et dont les feuilles présentaient les deux surfaces également vertes et à peine ou presque pas velues (Quercus trojana Nob). Dans le voisinage de ces plantes, et généralement sur toute la ligne des collines basses et stériles, fleurissent deux autres chênes,

l'*infectoria* et le *coccifera* [1] qui dépassent rarement la hauteur ordinaire d'un arbuste. La première de ces plantes produit la galle du commerce; ce n'est qu'une excroissance en forme de noix, qui provient de la piqûre d'un insecte; la seconde donne les petits grains rouges des teinturiers, produits par une cause semblable : mais dans la Troade, aucun de ces objets n'est mis en usage ni même recuilli.

Il ne sera pas maintenant sans utilité d'observer, en passant, qu'un philologue homérique doit sentir qu'il y a pour lui nécessité absolue d'étudier l'histoire naturelle de ces régions, s'il se propose d'annoter ou bien de commenter le grand poëte. Homère est, en effet, un peintre admirable des beautés de la nature physique, et une de ses qualités caractéristiques, c'est de tracer par quelques traits de maître, les objets les plus simples et les qualités distinctives de chaque objet. De telles beautés sont perdues pour celui qui n'est pas en état de les goûter. Ainsi, par exemple, lorsqu'il nous décrit la plaine du Scamandre, où l'armée grecque fut rangée en ordre de bataille [1],

Ἔσταν δ' ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνθεμόεντι,

[1] C'est plutôt le *Q. pseudo-coccifera*. Je ne retrouve dans ma collection aucun échantillon du vrai Q. coccifera.

[2] Ils se réunirent sur les rives émaillées de fleurs du Scamandre. Iliad., liv. II, v. 467.

il a soin de nous dire qu'elle était couverte de fleurs, telle que nous la voyons aujourd'hui, et après la revue, quand les soldats reviennent à leurs tentes, leur premier soin est de donner à leur chevaux le *Lotus* et l'*Apium* qui croissaient dans les marais voisins.

Ἵπποι δὲ παρ' ἅρμασιν ὅισιν ἕκαστος
Λωτὸν ἐρεπτόμενοι ἐλεοθρέπτων τε σέλινον
Ἔστασαν [1].

De même quand Vulcain, cédant aux prières de Junon, allume un incendie sur les bords du Scamandre, le poëte nomme les plantes suivantes :

Καίοντο πτελέαι τε καὶ ἰτέαι ἠδὲ μυρῖκαι,
Καίετο δὲ λωτός τ' ἠδὲ θρύον, ἠδὲ κύπειρον,
Τὰ παρὰ καλὰ ῥέεθρα ἅλις ποταμοῖο πεφύκει [2].

Au livre X, v. 468, nous voyons également mentionnés les μυρῖκαι et les δόναχες (*Tamarix gallica*, *Arundo Donax ?*), qui croissaient près du fleuve.

Voyez encore 'Iliade, livre VI, v. 39, livre XXI, v. 18 et 242; Odyssée, livre XIV, v. 474,

[1] A côté des chars, les coursiers paissaient le lotus et l'ache des prairies. Iliad., liv. II, v. 775.

[2] Les ormes, les saules, les tamaris étaient la proie des flammes, ainsi que le lotus, le jone et le souchet, qui croissaient en abondance sur les rives fertiles du fleuve. Iliade, liv. XXI, v. 350.

et la description des noces de Jupiter et de Junon dans le livre XIV de l'Iliade. Toutes ces plantes nommées par le poëte se retrouvent à présent.

Les ἐρώδιαι d'Homère sont encore nommés ροδοδαφνε, et plus souvent πικροδάφνη en grec moderne (Nerium Oleander Lin.), et on les trouve partout dans les torrents et dans les lits déssechés des rivières, à côté du *Platanus orientalis*, du *Vitex Agnus castus*, et de la *Tamarix Gallica* ci-dessus indiquée, et nommée par le poëte μυρῖκα

Quoique l'année fût déjà vers son déclin, nous vîmes encore en fleurs, sur le sommet du Gargare, un Dianthus sp. n. et une Centaurée à fleurs jaunes.

Ces deux plantes fleurissaient sur le sommet du cône du Gargare, où le long séjour des neiges arrêtait même la végétation des sapins. Près d'elles, il y avait un ail couleur de pourpre, extrêmement beau, et plusieurs autres végétaux intéressants qui n'étaient plus en fleurs. Un peu plus bas, nous trouvâmes le sol couvert du *Crocus*, du *Colchicum autumnale* et *variegatum*, et en moindre quantité de l'*Ophrys spiralis*.

En quelques endroits le gazon était entièrement couvert de ces plantes, et présentait à nos regards la couche fleurie sur laquelle furent consommées les noces de Jupiter.

Τοῖσι δ' ὑπὸ χθὼν, δῖα φύεν νεοθελέα ποίην,
Λωτόν θ' ἑρσήεντα, ἰδὲ κρόκον, ἠδ' ὑάκινθον,
Πυκνόν καὶ μαλακὸν, ὃς ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ ἔεργε.
Τῷ ἔνι λεξάσθην [1],

tant il est vrai que les descriptions d'Homère sont toujours fondées sur la réalité, et montrent qu'il était un observateur exact, aussi bien qu'un poëte inimitable. Les vers suivants décrivent admirablement ce nuage de rosée qui entourait la montagne, et ils sont également le résultat de l'observation et du vrai.

Ἐπὶ δὲ νεφέλην ἔσσαντο
Καλὴν, χρυσείην· στιλπναὶ δ' ἀπέπιπτον ἔερσαι [2].

En vérité on ne sait pas si l'on doit plutôt admirer la beauté de l'allégorie ou la fidélité de la description.

Dans la seconde zone de forêts, la seule plante

[1] Sous eux la terre divine fit naître un gazon nouveau, le lotus humide de rosée, le safran, et l'hyacinthe épaisse et douce : ces plantes soulevaient mollement les deux époux. (Iliade, liv. XIV, v. 347.)

[2] Ils étaient enveloppés d'un nuage d'or, d'où la rosée s'échappait en perles étincelantes. (Iliade, l. XIV, v. 350.)

Presque toujours, lorsque soufflent les vents étésiens, des nuages s'arrêtent sur le sommet du Gargare, dorés par le soleil à son lever ou à son coucher, comme l'indique Homère.

que nous vîmes fleurir jusqu'à Evgilar, à l'ombre des bois de sapins, était l'*Adenocarpus divaricatus* qu'on ne rencontre pas à une moindre élévation. Nous y trouvâmes le *Quercus crinita*, qui ne reparut plus après Koutchounlou-Tépé, et autour du Ballidagh un amandier que MM. Jaubert et Spach ont appelé *Amygdalus Webbii* [1].

Nous avons déjà parlé d'un des produits les plus importants de l'économie rurale dans cette plaine, c'est-à-dire de la vallonée ou fruit du chêne Ægilops. On y trouve aussi un grand nombre de troupeaux, dont le produit, dit-on, monte à 4000 okes [2] de laine. On nourrit aussi dans ce pays des buffles, des chevaux et des bœufs; souvent l'on rencontre une longue suite de chameaux (*Camelus bactrianus*), qui transportent des marchandises à Constantinople; mais ils ne font que traverser le pays : nous n'en vîmes jamais qui fussent établis dans le district. La culture générale du pays offre, en quelques endroits écartés, le tableau de la campagne de Rome.

Non loin des villages, et particulièrement sur le territoire de Hadim Oglou, l'aspect du pays change tout-à-fait, et l'on s'aperçoit avec plaisir

[1] Jaub. et Spach Pl. or. ill.

[2] Un oke vaut deux livres et demie (nous parlons de la livre de douze onces).

que l'industrie a déployé un développement considérable. Dans les campagnes on voit les femmes sans voile travailler à la terre avec leurs familles, et à chaque pas sur les routes, on rencontre leurs petits chariots, ayant la même forme que ceux des anciens, et qui retournent tranquillement à la maison chargés des produits du pays [4]. Autour des villages grecs, on récolte une certaine qualité d'excellent vin, et surtout à Giaur-Keui et à *Jeni-Keui*. Si le vin rouge de Ténédos était fait avec soin, il n'aurait presque rien à envier à celui qu'on boit en France : il faut dire aussi qu'ils n'ont pas dans ce pays la mauvaise coutume qu'on a presque partout dans la Morée de mêler au vin, pour qu'il se conserve, la résine ou la poix, ce qui lui donne une saveur tout-à-fait désagréable pour celui qui n'y est pas habitué. Néanmoins cet usage doit remonter à une époque fort reculée; car nous savons, par les monuments les plus anciens, que le fruit du pin a été de tout temps consacré à Bacchus. Sur les rivages du Gheumbrek et particulièrement dans

[4] Voyez la forme et la description de ces chars dans les Voyages de Clarke. De même ces barques énormes, proues élevées, aux poupes massives comme un château, et dont les côtés sont enduits d'une poix noire avec une bordure d'un rouge foncé et des dessins fantastiques, nous donnent l'idée de ces navires noirs, aux parois rouges, décrits par Homère, *νῆες μελάιναι μιλτοπαρῆιαι*.

le village de ce nom, les Turcs eux-mêmes cultivent la vigne, et font du fruit, soit une espèce de sirop qu'ils nomment *petmez*, ou bien une sorte de confiture. Ils font sécher également au soleil les grappes de raisin, et les conservent ainsi comme provisions d'hiver. Le raisin, les melons d'eau et plusieurs autres fruits forment une grande partie de leur nourriture pendant l'été. Ils ont soin de semer le *Solanum Melongena* et le *Sesamum orientale*, dont ils savent tirer une excellente huile. Avec les graines de cette plante, mêlées à celles de la *Nigella damascena*, ils saupoudrent leur pain. Homère parle de cette coutume dans la Batrachomyomachie. Ils cultivent également l'Hibiscus esculentus, qu'ils nomment vulgairement Bamià, ainsi que les poix-chiches, les haricots, les lentilles et plusieurs autres plantes légumineuses. La culture du coton, du froment et du maïs est celle qui produit le plus : d'après Sibthorpe, la variété jaune du maïs est la plus commune. On y recueille aussi des cocons de soie qu'ils travaillent assez grossièrement. Nous remarquâmes que, quant à la culture des figuiers, ils ont toujours recours à l'ancien moyen de la caprification. Le grenadier prend un grand développement, et presque tous les arbres paraissent prospérer sous ce climat.

CHAPITRE VI.

Recherches géologiques vues de mauvais œil par les Turcs et redoutées également par les chrétiens. — La Troade forme une partie des champs phlégréens de l'Asie-Mineure. — Observations judicieuses des anciens. — Division physique de la Troade. — Départ des voyageurs d'Assos, et description de ce lieu. — Théâtre renversé par un tremblement de terre.

Les Turcs sont un peuple très-méfiant : il n'y a rien qui leur cause autant d'ombrage que les recherches faites sur la géologie par les Européens. Les antiquaires eux-mêmes, soit qu'ils prennent des informations sur les παλαιὰ καστρα (anciennes villes) du voisinage, soit qu'ils essaient de faire quelque excavation, sont immédiatement soupçonnés de chercher un trésor, surtout

si on les surprend copiant attentivement une inscription quelconque. Ensuite on leur demande de rendre compte de quelque mine, et s'ils sont vus dans une minière le marteau à la main, le soupçon devient certitude, et on les désigne comme des chercheurs d'or ou de quelque pierre qui, par sa propriété, peut être transformée en ce métal. On voit donc les Turcs toujours attentifs, et prêts à profiter de la découverte du rusé étranger, afin de lui ravir son précieux butin. Les chrétiens eux-mêmes ne craignent pas moins qu'une mine ne soit découverte par les Turcs, car les malheureux savent qu'ils devraient alors y travailler pour leurs avides maîtres. Nous pourrions citer plusieurs exemples à l'appui de ce fait. Un jour, au moment où nous examinions les petites îles anciennement appelées *Phineadæ*, situées sur la Mer Noire, à l'entrée du Bosphore, nous fûmes arrêtés et conduits devant un aga dont l'intelligence était tellement bornée, qu'il fut presque impossible de nous justifier, et de lui faire comprendre le vrai motif qui nous amenait en ces lieux. Une autre preuve nous a été fournie par les craintes de nos guides; car nous eûmes beaucoup de peine à les persuader de nous conduire aux minières d'argent de *Madéa Magara*, qui sont tout à fait abandonnées. Néanmoins, tout en ayant triomphé de leur peur, dès que nous fûmes arri-

vés sur les lieux, des sentinelles furent mises partout pour nous prévenir de l'arrivée des Turcs; car, malheur à nous si l'aga d'Ené avait su que nous fussions en cet endroit. Certes, nous aurions eu à subir des tracasseries sans nombre, et nos pauvres guides auraient eu la bastonnade.

La Troade forme le commencement de ces champs phlégréens de l'Asie-Mineure dont les anciens ont tant de fois parlé, et que les modernes, à ma connaissance du moins, n'ont pas encore décrits. A cet égard, les Grecs et les Romains furent des observateurs beaucoup plus intelligents que leurs successeurs, j'entends parler de ceux qui vinrent après la renaissance des lettres, jusqu'à cette époque où nous avons enfin abandonné le champ des théories imaginaires pour revenir à la sage investigation des faits et de la nature. Breislak, en parlant du Vésuve, rend un témoignage éclatant en faveur des observations profondes et judicieuses de Strabon. « Cet auteur, dit-il, aussi habile physicien qu'his-
« torien exact, observe avec beaucoup de dis-
« cernement que, d'après la nature des pierres,
« on pouvait conjecturer que ce site avait été
« autrefois en combustion [1]. » En effet, quoique le souvenir d'éruptions antérieures ne se soit pas conservé, les murs de Pompéii et d'Hercu-

[1] Institutions géologiques, sect. 608.

lanum, construits à l'aide d'anciennes laves, justifient son observation. Soutenus d'aussi puissantes autorités, nous ne devons pas craindre de citer le témoignage de notre géographe, et de lui décerner les mêmes éloges pour ses descriptions sur l'Asie, qui sont pareillement exactes.

Σχεδὸν δέ τοι ἔυσεισ**τος** ἐστὶ καὶ πᾶσα ἡ περὶ τὸν Μαίανδρον χῶρα, καὶ ὑπόνομος πυρί τε καὶ ὕδατι μεχρὶ τῆς μεσογάιας. Διατέταται γὰρ ὑπό τῶν πεδίων ἀρξαμένη πᾶσα ἡ τοιαύτη κατασκευὴ τῆς χώρας εἰς τὰ χαρώνεια.... Εὔθρυπτός τε γάρ ἐστιν ἡ γᾶ καὶ ψαθυρὰ, πλήρὴς τε ἁλμυρίδων... Ἡ κατακεκαυμένη, ἥπερ ὑπό Λυδῶν καὶ Μυσῶν κατέχεται, διὰ τοιαῦτά τινα τῆς προσηγορίας τετύχηκε ταυτῆς [1].

Cicéron décrit également la nature du sol de l'Asie, en employant des termes équivalents, et il en parle comme d'une chose généralement connue. Non videmus quam sint varia terrarum genera, ex quibus mortifera quædam pars est, ut et Anspancto et in Asia Plutonia quæ videmus [2]?

[1] Strab., Géogr., pag. 578-9.

Presque tout le pays situé sur les bords du Méandre est aussi sujet aux tremblements de terre, et creusé par l'eau et par le feu, jusque dans l'intérieur de cette contrée. Telle est la nature du pays qui s'étend depuis les plaines jusqu'aux charonées... Le terrain est friable, cassant, et rempli de sources salées. La κατακεκαυμένη, que les Mysiens et les Lydiens possèdent, eut précisément ce nom pour des circonstances à peu près semblables.

[2] Cicéron, *De divin.*, liv. I, chap. 36.

Pline nous apprend ce qu'étaient ces *Plutonia* ou *Charonea* : *In Sinuessano et Puteolano spiracula vocant, alii charonea*[1]. C'est ainsi qu'elles étaient appelées, à cause de leur contiguité avec le royaume de Pluton, en supposant que leur chaleur tirait son origine des régions infernales.

Mais on ne trouve pas dans toute la Troade cette formation volcanique primordiale : la partie principale des contrées volcaniques est située au sud. C'est là qu'on rencontre à chaque pas des fontaines thermales, et même, en grande abondance, des sources salées, dont l'intime relation avec les phénomènes des conflagrations volcaniques a été si souvent observée par les géologues : elles sont si nombreuses, que la vapeur produite par les eaux chaudes et par les *charonées* d'Eolie a fait dire à quelques auteurs qu'elles répandaient un nuage épais à l'extrémité du golfe d'Adramyttium. La masse principale du Gargare est composée de schiste micacé à partir du sommet (formé lui-même de schiste actinolitique) jusqu'à la base. Ce schiste se trouve accompagné de dépôts immenses de calcaire primitif composant la zone moyenne de la montagne dans laquelle est percée la caverne d'où sort le Scamandre. Cette caverne a été visitée intérieurement par les curieux jusqu'à cent

[1] Pline, *Hist. nat.*, liv. II, chap. 93.

toises environ, sans qu'on ait pu arriver à l'origine de ses sources. Dans la partie supérieure et près du cône, le calcaire prend une apparence luisante, et est composé de cristaux assez grands, tandis que près de la source du Scamandre le grain en est plus fin; ordinairement la couleur en est d'un bleu foncé. Le schiste, qui forme la cime de la montagne, est tellement chargé d'*actinolite*, qu'aussitôt qu'il est frappé par les rayons du soleil, il éblouit entièrement les yeux. Le mica a une couleur tirant sur le verdâtre; il renferme quelquefois un peu d'asbeste. Dans la partie inférieure de la montagne, ce schiste prend un aspect différent; et sous sa nouvelle forme, qui est celle du vrai schiste micacé, il s'étend exclusivement du sommet de la chaîne idéenne, depuis le Gargare jusqu'à *Saliclar Keui*. Cette roche primitive se prolonge jusqu'à la plaine, sur la rive septentrionale de la rivière, où les montagnes ont une certaine élévation.

En nous tournant à présent vers le midi, nous rencontrons immédiatement un pays qui diffère tout-à-fait de celui que nous quittons. Alexandrie est bâtie sur un granit cendré, formé des trois éléments ordinaires, parmi lesquels le feldspath domine et donne sa couleur à toute la masse, même malgré la quantité de cristaux de mica noirâtre. C'est à l'aide des matériaux tirés de cette roche qu'on a élevé les magnifiques

édifices de cette ville. Plusieurs colonnes sont renversées dans la poussière sur la plage, destinées peut-être à voir d'autres contrées lointaines. Plusieurs autres ont été taillées par les Turcs, et ils en ont fait des boulets pour leurs canons; d'autres ont été transportées par les empereurs grecs ou par les sultans eux-mêmes pour servir d'ornements aux édifices de la capitale. Sur l'ancienne voie, dont les pavés sont encore conservés, et qui conduit en ligne droite d'Alexandrie à Chemalli, se trouve un seul tronc de la longueur de 40 pieds anglais.

Ce granit s'étend dans tout le pays situé derrière Alexandrie, vers l'orient, jusqu'à la vallée d'Enée. Non loin de la ville, là où sont les thermes de *Lidjah Hammam*, la vallée est formée de schiste environné de tout côté de granit. Nous trouvâmes les eaux à la température de 150 degrés de Fahrenheit, d'une couleur tirant sur le jaune, et déposant une espèce de sel, de la couleur à peu près du fer, probablement un muriate de soude.

En passant entre *Chemalli* et *Ené*, à deux heures environ de ce dernier lieu, on trouve les mines d'argent dont nous avons parlé plus haut, appelées par les Turcs *Maden Magara*. Le minéral est une galène [1] argentifère qui se

[1] Plomb sulfuré, d'après les chimistes modernes.

trouve dans le granit. Cette mine n'est travaillée que par intervalles. En descendant la colline de 100 toises environ, nous nous trouvâmes sur un tuf volcanique, auquel succédèrent des colonnes de phonolithe, et enfin de trachyte, jusqu'à Éné. Plusieurs raisons nous portent à croire que ce granit d'Alexandrie est de formation beaucoup plus récente que les anciens granits, que l'école de Werner suppose avoir été originairement déposés par le fluide primordial. C'est M. de Buch qui observa le premier, en Norwège, une roche granitique s'appuyant sur un calcaire coquillier; et d'autres après lui ont cité des faits semblables en d'autres parties du monde. L'infatigable comte Marzari a décrit dans le Tyrol, non loin des rivages du Lavis, un grand espace de pays granitique qui se trouve placé sur le calcaire coquillier, et sur d'autres substances de formation récente. Ce granit fut appelé tertiaire par le savant qui le découvrit; ne voulant pas contredire le célèbre Werner, il le considéra comme superposé aux roches secondaires de cet auteur [1].

Le granit d'Alexandrie paraît évidemment appartenir à la formation décrite par ces naturalistes. Les faits suivants viennent justifier notre

[1] Voyez la relation des découvertes du comte Marzari, vol. 21, page 370, de la *Biblioteca italiana*.

opinion : 1° le calcaire de la plaine d'Idgikli, où il est en contact avec le granit, est sensiblement plus dur, et présente une cassure schisteuse, phénomène qui accompagne le trapp et le basalte, et auquel nous avons déjà fait allusion; 2° l'aspect du granit même et l'éclat vitreux du feldspath, qui forme son principal élément, paraît le distinguer des granits primitifs observés jusqu'à ce jour; 3° les eaux thermales et salées dont ce granit se trouve accompagné, le distinguent également du granit primitif : en admettant même comme trop générale l'assertion de M. Brongniart, qu'on ne trouve jamais dans les couches primitives des fontaines thermales, il est cependant certain que les eaux thermales et les eaux salées sont très-rares dans des roches semblables, et elles ne sont jamais alors chargées de beaucoup de sel, tandis que leur connexion avec les régions volcaniques est bien connue; 4° l'aspect du pays même est celui d'une région volcanique ou trappique, car elle est découpée en formes fantastiques et couverte çà et là de petites collines isolées dont la forme est conique. Cet argument, considéré en lui-même, n'est pas d'un grand poids, mais, ajouté aux précédents, il ne manque pas d'une certaine autorité.

A deux heures de distance d'*Ené*, comme nous l'avons dit, le granit se rattache à une série de

roches trappiques et basaltiques. Non loin d'*Ené*, on voit la curieuse colline conique appelée *Ené* ou *Souran Tépé*, que quelques-uns ont cru être un tumulus artificiel, mais qui n'est en réalité qu'une masse isolée de basalte qui s'élève tout à coup au milieu de la plaine. Le sujet que nous traitons nous force de sortir pour un moment des confins du territoire de Troie. Au sud du promontoire *Lectum*, la côte s'incline rapidement vers l'est, et après avoir formé le promontoire sur lequel on voit encore les ruines d'Assos, s'étend vers l'est et vers le nord-est, et forme avec le rivage opposé le golfe d'*Adramyttium*. De cette conformation du golfe, qui n'est exactement marquée sur aucune carte moderne, il résulte que le Gargare, au lieu d'être placé, comme on le suppose ordinairement, au centre de la Phrygie, se rapproche beaucoup plus du golfe d'*Adramyttium*, et paraît presque s'élever au-dessus. Ainsi le récit d'Hérodote sur Xerxès, qui laissa, dans sa marche de Sardes à l'Hellespont, le Gargare à sa gauche, récit étrange pour beaucoup de monde, se trouve être vrai par la position réelle de la montagne [1].

La vallée de Bairamitche, ainsi que les autres vallées latérales qui y convergent, sont composées du calcaire secondaire de la Troade. Plu-

[1] Voyez Clarke, *Voyages*, etc.

sieurs chaînes de collines la pénètrent vers le sud ; elles sont entièrement basaltiques ou formées de trapp, et proviennent du grand centre d'anciens volcans autour d'Assos, contrée que l'on pourrait appeler l'Auvergne de l'Asie septentrionale.

Des vallées latérales, la plus grande est celle de *Aïvadgek*, ville éloignée de trois heures environ de *Bairamitche*, dans une direction ouest-sud-ouest. A moitié route, à peu près entre ces deux villes, s'élève une belle colline conique, appelée *Cara Euli*, tout-à-fait isolée dans la plaine. Les côtés, semblables à un mur, sont formés de colonnes basaltiques, s'avançant en dehors sous mille formes élégantes. Après avoir passé ce monticule, nous avions devant nous et autour de nous mille variétés de trachyte et d'autres roches d'origine ignée, avec des agglomérations volcaniques et du tuf. Quelquefois elles sont aussi alternées par des espaces assez larges d'une argile endurcie, schisteuse, et striée à couleurs variées, accompagnée du jaspe et de la *thermantide jaspoïde* de Haüy. Aïvadgek est bâti pareillement sur une hauteur de roche volcanique, et ses murs ont été construits avec la même matière. Nous remarquâmes parmi les pierres employées à cet usage un tuf blanc très-singulier qu'on a probablement pris dans quelque carrière du voisinage. Le pays continue

toujours à se montrer à nous bouleversé par d'anciens volcans jusqu'au moment où l'on arrive à Assos, actuellement nommé *Baïram*. Cet endroit est remarquable par le contraste qu'il offre des débris de sa magnificence passée avec l'extrême misère de sa condition présente, et par les curiosités naturelles du territoire sur lequel Baïram est situé. Ce lieu restera longtemps dans notre mémoire, non-seulement à cause des beautés pittoresques de son paysage, mais parce que ce fut là que nous goûtâmes pour la première fois ce repos que nous cherchions vainement en parcourant la Troade. Ce fut encore là que nous prîmes congé de nos deux compagnons qui partagèrent avec nous les peines et les plaisirs de ce pénible voyage.

Nos amis s'embarquèrent pour la Macédoine; nous, au contraire, nous poursuivîmes notre voyage à travers l'Asie-Mineure, passant par Adramyttium et Pergame, jusqu'à Smyrne.

A *Mantaschà*, éloigné d'Assos d'une heure environ, sur la route d'Aïvadgek, on voit encore un château en ruines, situé au sommet d'une petite montagne, au bord d'une rivière que l'on traverse sur un pont à arches aiguës. Ce monticule offre toutes les apparences d'un volcan éteint. Nous remarquâmes aussi vers la rivière un courant de lave trachytique parcourant une distance considérable; et comme on y trouve des

tufs et des conglomérés, il est probable que c'était un volcan sous-marin (dont les scories, les cendres et les pierres-ponces ont été emportées par les eaux); néanmoins nous éprouvâmes un plaisir très-grand en apercevant encore des restes volcaniques et plusieurs masses erratiques d'obsidienne parsemées çà et là sur la surface du courant. La petite montagne sur laquelle est situé Assos est le pendant de celle de *Mantaschà*, quoique la première soit de beaucoup plus haute et occupe une plus grande étendue de terrain. Du sommet où actuellement on voit les ruines de la citadelle d'Assos, coulent en diverses directions des torrents de trachyte semblables à ceux de Nemi, près de Rome, principalement vers le golfe d'Adramyttium. Ce pays nous rappela aussi, quoique dans une proportion plus grande, le mont volcanique de Radicofani en Toscane; et ce qui augmenta de beaucoup la ressemblance, c'est que nous trouvâmes dans cette roche le minéral que Thomson appelle *fiorite*, et qui est nommé par les minéralogistes allemands *hyalite*. Quoique le volcan ne soit pas aujourd'hui en activité, nous remarquâmes des signes évidents des bouleversements intérieurs du sol et des fréquents tremblements de terre qui ravagèrent cette contrée. Un immense théâtre sous l'acropole, creusé dans le roc et suspendu au-dessus de la mer, serait encore intact

si toutes les pierres qui ferment les différents tours des marches n'eussent pas été, toutes du même côté et dans la même direction, renversées en arrière : aussi les spectateurs ne pourraient maintenant y rester assis que le dos presque plié. Sur l'acropole, on voit les ruines d'un temple dorique, formé de masses de trachyte, avec des bas-reliefs d'un style très-ancien, semblables à ceux du Jupiter Panhellénique à Egine, taillés aussi dans le trachyte, renversés et épars çà et là. Les murs de la ville ont cinq milles de circuit : ce travail est le seul qui ait pu résister aux efforts du temps et aux révolutions de la nature. Ces murailles ont dix pieds d'épaisseur, et sont construites avec de grandes masses de trachyte ; la surface de chaque pierre forme une bosse, et ressemble à ce que les architectes italiens appellent *bugnato*, ce qui donne une apparence de force. L'intérieur du mur est rempli de fragments irréguliers cimentés par la chaux. Les murailles sont entières en plusieurs endroits, comme celles de Pompéi, et beaucoup plus magnifiques. La porte, du côté de la terre, est restée pareillement intacte. Des sarcophages massifs de trachyte d'un côté, des murs immenses de l'autre, produisent en entrant une impression à la fois grande et mélancolique. Le premier édifice qu'on a devant les yeux dès qu'on pénètre dans la ville, est le gymnase, comme l'indique

une inscription qui s'y trouve placée; puis, plus en avant, le théâtre, dont la masse est encore couverte des tristes débris de l'acropole. La route tortueuse qui conduit de la mer à cet endroit subsiste encore en grande partie; elle donna lieu, comme on sait, au spirituel sarcasme du musicien Stratonique [1]. Pour suppléer à la quantité de trachyte exigée par un si grand nombre d'édifices, l'acropole fut entamée en plusieurs endroits; aussi, de quelques côtés, s'offre-t-elle à la vue taillée à pic et entièrement perpendiculaire. Mais arrêtons-nous ici, car nous avons dépassé les limites de notre ouvrage, de même que celles de la Troade, qui est l'unique objet de ce mémoire [2]. Nous ne décrirons pas le territoire de la Mysie, de la Lydie et de la Katakekaumenie (régions brûlées de Strabon), que nous avons traversées dans notre voyage à Smyrne; ce que nous avons dit à ce sujet est plus propre à exciter qu'à

[1] Ἄσσον ἰθ', ὥσπερ θᾶσσον ὀλέθρου πείραθ' ἵκηαι.

C'est la parodie d'un vers du sixième livre de l'Iliade; on pourrait l'exprimer par ce vers latin :

Asson eas : thasson sic Ditis regna videbis,

en ajoutant, pour celui qui ne sait pas le grec, que *thasson* signifie plus vite.

[2] Promontorium Lectum disterminans Æolida et Troada. Pline, *Hist. nat.*, l. v, ch. 13. Ainsi Assos est hors de la Troade.

satisfaire la curiosité de nos lecteurs; nous avouerons même sincèrement que nous n'aurions jamais songé à publier cette ébauche sans l'encouragement et les prières réitérées de M. Acerbi, directeur de la *Biblioteca italiana*. — Sur les rives du Bosphore, nous étions à même de nous vouer aux recherches géologiques; mais dans la Troade, ce ne fut que l'accessoire de la grande question topographique qui appela principalement notre attention. L'essai que nous avons donné suffit à démontrer combien la Troade, même sous le rapport de la géologie, mérite d'être étudiée. Notre ouvrage est pour les voyageurs un travail en quelque sorte semblable à celui des sapeurs pour les armées : nous avons déblayé le terrain et ouvert le chemin à nos successeurs.

CHAPITRE VII.

Quelques mots sur notre médaille d'Ilion et sur des inscriptions inédites.

Ce chapitre sera court : nous ne voulons pas répéter ce que les autres ont déjà dit en parcourant le vaste champ des antiquités troyennes; les voyageurs modernes n'ont plus qu'à glaner après leurs devanciers.

Nous avons vu comment les fondements des anciennes villes disparaissent peu à peu. Les inscriptions ont été presque toutes copiées et publiées; les statues, les bustes sont mutilés et rongés par le temps; les médailles ou les monnaies deviennent de jour en jour plus rares : ajoutez à cela que presque tous les voyageurs qui visitent la Troade n'y cherchent que ces objets.

Nous avons pu nous procurer quelques monnaies dans les différentes villes de la Troade,

mais elles sont toutes connues des antiquaires ou de ceux qui s'occupent de numismatique. La médaille que nous avons placée en tête de notre carte topographique est la seule qui, d'après notre opinion, mérite de fixer l'attention de nos lecteurs.

Cependant, avant de la publier, nous avons voulu nous assurer qu'elle était inédite. Au volume VII des *Lettres sur la numismatique* de Sestini, on trouve une longue série des médailles d'Ilion, parmi lesquelles est pareillement classée, sous le n° 36, celle de Ganymède, semblable à la nôtre : ceci pourtant ne lui ôte pas le mérite d'être inédite, car la médaille de M. Sestini, auparavant indiquée par Holstenius dans ses notes sur Etienne de Byzance, et ensuite par Vaillant dans ses *Numismata græca*, représente Commode, et non pas Marc-Aurèle. Cependant il se pourrait que la description des auteurs que nous venons de citer ait été faite sur une médaille détériorée par le temps; et cette conjecture n'est pas sans fondement, si l'on réfléchit que le revers du médaillon en question a été décrit avec bien peu d'exactitude, car ils prétendent y voir le tronc d'un arbre au lieu du tronc d'une colonne, au-dessus de laquelle est l'effigie d'une divinité.

M. Charles-Richard Fox, fils du célèbre lord Holland, revenu récemment de la Grèce et de

ce même champ troyen que nous avons décrit, a rapporté plusieurs médailles, parmi lesquelles il y en a une aussi qui sert singulièrement à expliquer la nôtre, précisément en cette partie qui est moins bien conservée : c'est une médaille de Crispine, frappée à Ilion, représentant sur le revers un simulacre placé sur un tronc de colonne, ayant la tête surmontée d'un modius avec une lance ou un javelot dans la main droite, et dans la gauche un autre symbole qu'on ne pouvait pas distinguer. En face du simulacre, il y avait une chèvre, ou peut-être un taureau, qui se levait en s'appuyant sur ses jambes postérieures, et qu'un homme tirait en arrière par les cornes [1]. Les savants qui ont étudié la numismatique sauront nous dire probablement ce que cela veut dire : ce qui est certain, c'est que ce sujet, si bien conservé dans la médaille de M. Fox, sert à expliquer le nôtre, qui se trouve quelque peu détérioré ; cependant il faut en excepter le modius, qu'on peut assez bien recon-

[1] On lit dans Mionnet, à propos d'une médaille de Faustine (junior), frappée à Ilion, la description suivante, page 662, n° 216 : R. ΙΛΙΕΩ, figure attachée sur un taureau, suspendue à un mât devant une statue de Minerve Iliaque, posée sur une base. Il n'est pas impossible que le revers ne soit le même, et peut-être le taureau est-il suspendu à un arbre avec ses branches et ses feuilles, plutôt qu'à un mât.

naître, ce qui, au premier abord, nous fit croire qu'il représentait un Jupiter *Sérapis*. Nous consultâmes à cet égard M. Cattaneo, directeur du cabinet I. R. numismatique de Brera, aux talents duquel je rends ici un hommage sincère ; il nous donna, avec cette courtoisie qui le caractérise si bien, plusieurs notices, et nous adressa même deux lettres, dans l'une desquelles il dit :

« Quant à moi, je ne doute pas que ce ne soit « l'image de la Minerve Iliaque : je crois que « c'est la vraie configuration du célèbre Palla- « dium auquel était attaché le sort de Troie. La « forme que les anciens donnaient ordinaire- « ment à quelques divinités dans la partie infé- « rieure, comme aux statues d'*Hermès*, servait « à indiquer leur stabilité dans l'endroit où elles « étaient conservées. La Victoire fut aussi re- « présentée sans ailes lorsqu'on voulut exprimer « l'idée de sa permanence. »

Après avoir essayé d'expliquer de notre mieux le médaillon placé en tête de notre carte topographique, il ne nous reste plus qu'à ajouter ici quelques inscriptions grecques ou latines recueillies dans nos excursions sur ce sol classique, mais en nous bornant à celles que nous croyons inédites.

1

A ALEXANDRIA TROAS.

Sur un piédestal qui avait servi à soutenir une statue :

SEX · QVINCTILIO ·
SEX · FANNIO VALERIO
MAXIMO LATICLAVO
EXORNATO A DIVO AVG
NERVA QUAESTOR PONTI
ET BITHYNIAE PATRONO
COLONIAE PONTIFICI II
VIRO PRAEFECTO FABRUM
II VIRALIB ET SACERD
ORNAM HONOR
D

2

Ibidem.

Sur le couvercle d'un sarcophage :

ΑΥΡΗΛΙΟΣ ΒΑΛΗΡΙΟΣ ΗΓΟΡΑΣΑ ΤΗΝ ΕΜΑΥΤΟΥ ΣΟΡΟΝ

10

3

A ATCHI KEUI.

En très-grands caractères :

ΗΟΑΕΩΣΤΟΥΛΑΟΜΕΔΟΝΤΟΣ
ΤΡΙΑΤΗΣΕ

4

A KISTAMBOL.

ΔΗΜ ΡΩΜ
ΓΥΝΗ ΑΝΕΘΗ
ΕΡΜΩΝ

5

A GHEUMBREK.

Sur une colonne brisée, encaissée dans les murailles d'une maison, en beaux caractères :

ΟΔΗΜΟΣ
ΓΝΑΙΟΝ ΠΟΜΠΗΙΟΝ ΓΝΑΙΟΥ ΥΙΟΝ
ΤΟ ΤΡΙΤΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑ ΤΟΡΑ

Et en grands caractères, sur un fronton :

EPM

6

A KOUM KEUI.

ΘΥΓΑΤΗΡ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ
ΟΦ ΧΑΙΡΕ
ΗΝ Ε ΣΤΗΜΗΝΕ
ΞΟΗ ΟΑΝΗΡΑΥΤΗΣ
ΑΝΔΡΟΣ

7

Ibidem.

ΣΗΜΩΣ
ΚΑΙ ΕΛΠΙΔΑΣ
ΤΑΣ ΧΡΗΣΤΑΣ
ΛΟΝΤΩΝΤΙ

8

A KOUM KALESSI.

En caractères presque effacés sur un sarcophage qui sert de réservoir au café du village :

ΤΗ¯ΥΝΑΙΚΙΜΟΥ ΜΑΣΙΜΑΚΑΙΤΕΚΝΩΜΟΥ. . .
ΗΣΩΜΑΕΕΙΣΦΑΑΕΔΩΣΕΙΤΗΥΜΓΙΩΙ. . .
ΧΑΛΚΕΙΩΝ

9

Ibidem.

ΑΡΙΣΤΑΓΟΡΟΥ . . . ΙΕΡΗΙΤΡΙΜΗΤΡΙ ΚΑΙΚΟΡΗΙ ΑΝ

10

Ibidem.

ΑΝΤΟΝ ΠΑΤΡΩΝΔ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ
ΚΑΙΤΗΣΠΡΟΙΣ ΤΗ ΕΥΕΡΓΕΣΙΑΣ ΕΙΣ
ΕΑΥΤΟΥ

11

Ibidem.

Ψ B
ΠΟΕΠΙΣ ΤΑΤΗV . ΑΥΡ .
ΜΕΝΑΝΔΡΟΝ
ΙΛΙΕΩΝ ΧΕΡΑΡΙΟΝ

12

Ibidem.

P CÆS
DIVI TPAI
PARTHIC F
DIVI NERVÆ
NEP TPAIANV
HADRIANYS AYG
PONT MAX TPIB
POT XIII CON

13

Ibidem.

ΑΙ ΤΟΝ ΥΙΟΝ ΜΟΥ ΡΟΥΦΙΟΝ
ΕΙΔΕ ΤΙΣ ΤΟΛΜ-ΙΣΕΙΕΕΡΟ
+ΩΓΡΟΕ ΓΡΕΑΜ.

14

Ibidem.

Sur une colonne, trois inscriptions, dont la première en grec illisible, les deux autres ainsi qu'il suit :

2. TOLLIANO
III PROCOS
3. L CONSTANTIUS
MAXIMIANUS

Lettre de M. Webb au Directeur de la Bibliothèque italienne, *pour servir d'appendice à ses observations sur l'état ancien et sur l'état actuel de la Troade.*

Paris, ce 15 septembre 1821.

Lorsque je mis en ordre mes observations sur la Troade, qui se trouvent dans le XXII^e^ volume, page 301, et dans le XXIII^e^, page 21, de votre *Bibliothèque,* il est un ouvrage que je n'ai pu consulter et que j'ai vainement cherché dans les bibliothèques publiques et particulières de Milan; c'est la publication posthume du *Voyage pittoresque* du comte de Choiseul-Gouffier en Grèce. Vous avez bien voulu me dire que j'en trouverais une analyse dans le *Journal des savants;* mais je ne comptais pas y voir rien de plus important que ce qui avait déjà été dit par M. Le Chevalier, et je ne me suis pas trompé. Je me bornerai ici à donner une notice succincte de ce bel ouvrage, en appuyant seulement sur quelques points où, quoiqu'il y ait dissentiment avec M. Le Chevalier, il y a cependant aussi erreur.

Le premier volume avait été publié en 1782. Peu après, éclata la révolution. Quand le calme fut rétabli, M. de Choiseul, qui avait émigré lors des premiers troubles, rentra en France, et employa les loisirs d'une honorable retraite à coordonner les matériaux épars de son ou-

vrage, qu'il se proposait de continuer. Il fit plus encore : en 1814, il envoya, à ses frais, M. Dubois en Troade, pour dessiner une nouvelle carte de cette contrée. La première carte, exécutée par M. Le Chevalier, de concert avec MM. Cassas, Kauffmann, etc., avait été généralement jugée défectueuse [1]. Quant à l'honneur d'avoir baptisé le premier du nom de Scamandre le petit ruisseau de Bounar-Baschi, je ne pense pas que personne le lui envie. Après la mort du comte de Choiseul, son ouvrage fut mis entre les mains d'un homme justement célèbre, M. Barbié-Dubocage, qui en a été l'éditeur. Deux livraisons du second volume ont déjà paru, et c'est la seconde où l'auteur traite *ex professo* de la Troade, qui doit faire l'objet de notre examen.

Le style du comte de Choiseul-Gouffier me paraît facile, gracieux, et surtout propre à la narration et au genre descriptif; mais il me semble aussi qu'il n'a pas cette précision si nécessaire dans une discussion philologique et dans l'argumentation. Prenons pour exemple le tumulus qu'il croit être le tombeau d'Æsyétes, et reconnaissons que nous perdrions notre temps à combattre des arguments de cette force. Persuadé que le tumulus près de Koum-Keui est la tombe commune des Grecs, l'auteur prend la chaîne des collines où s'élève la nouvelle Ilion pour le Callicolone. Sur une de ces éminences, « j'aperçois, dit-il, un tombeau; c'est, sans doute, celui d'Æsyétes. » Voilà la valeur et la substance de son argumentation.

[1] Cette carte a été rectifiée, planche IX, et publiée avec les signatures suivantes : J. Cassas delineavit, J.-D. Barbié-Dubocage emendavit et auxit, 1819. Néanmoins, une grave erreur a été commise sur le Califatli Osmack, peut-être à cause du récit exagéré du docteur Clarke; nous indiquerons ensuite les fautes que l'on a faites par rapport au Kamara-Sou.

Je me bornerai donc à vous dire que je diffère d'opinion avec l'auteur, quant à la position du tombeau d'Achille dans le cimetière turc, auprès du pont du Mendereh, à Koum-Kalé, de même que pour la position du throsmos sur la ligne de collines où se trouve le village d'Oudgek, et pour le tombeau d'Ilus à Oudgek-Tépé; je ne change rien à ce que j'ai déjà dit sur ces monuments.

Je proteste encore une fois contre le ruisseau de Bounar-Baschi, indiqué comme un fleuve considérable, pareil au Mendereh, dans lequel il vient se perdre. Le texte même de l'auteur dépose contre l'exactitude de sa carte. Il dit, en parlant du ruisseau de Bounar-Baschi : *En cet endroit* (Oudgek), *ce fleuve a trente pieds de largeur, et ses eaux resserrées passent dans un chenal de sept pieds d'ouverture sur dix-huit pouces de profondeur*[1]; tandis qu'il dit du Mendereh : *Cette rivière offre, en général, une largeur de plus de cent toises*[2]. La carte a-t-elle donc été faite pour embarrasser le lecteur idiot ou ignorant, surtout si l'on réfléchit à la signification des mots *fleuve* et *rivière?* On nous apprend encore que ce fameux *fleuve,* large de sept pieds et ayant dix-huit pouces de profondeur, *reçoit, à peu de distance de sa source, les eaux du Simoïs,* c'est-à-dire du Mendereh, que nous avons trouvé avoir une largeur de cent toises ou six cents pieds : est-ce possible?

Venons maintenant à cette partie de l'ouvrage dont le savant éditeur est seul responsable. Il y est principalement traité des lieux situés en dehors de la plaine de Troie, et ici nos opinions s'accordent souvent; mais comme parfois il arrive qu'elles diffèrent, je sollicite

[1] *Voyage pittoresque,* page 191.

[2] *Idem,* page 276.

votre patience pour entendre les raisons qui amènent cette dissidence.

Dans mes observations, j'ai laissé entrevoir le soupçon qui m'était venu en examinant les ruines de Koutchoun-lou-Tépé, qu'elles devaient appartenir à quelque ancienne cité plutôt qu'au temple de Jupiter Idéen, comme Clarke l'avait imaginé. Je consens volontiers à croire, avec M. Barbié-Dubocage, que cette ville pouvait être Cébrène. Mais je me hâte d'arriver à d'autres passages sur lesquels mon opinion est entièrement différente de celle du savant géographe. Je me garde bien de croire qu'il ait suivi par complaisance le système de l'auteur, quoique, dans une note de la page 29, il s'efforce de prouver qu'il y a entre les précipices du Bally-Dagh et Palajo-Califatli à peu près la distance que Strabon et Démétrius établissent entre Ilion et l'ancienne cité. Même en admettant cette supposition, il reste encore trop de raisons qui empêchent de considérer Bounar-Baschi comme l'endroit où les anciens plaçaient la ville de Priam. Là peut être la Troie du comte de Choiseul, de l'abbé Le Chevalier, de sir W. Gell, et de tant d'autres; mais non pas celle assurément de Strabon, de Démétrius, ni d'aucun géographe de l'antiquité. Je ne pense pas non plus que ce soit la Troie de M. Barbié-Dubocage, parce que je crois qu'on peut affirmer en toute sûreté que ce n'est pas celle d'Homère. (Voyez chap. II de cet ouvrage.)

Dans une longue note, page 296, se trouvent des conclusions fausses : comme elles se rapportent à la carte, planche XIX, il n'est pas sans importance de les signaler, surtout parce qu'elles sont appuyées de l'autorité d'un géographe aussi justement célèbre. Voici ce dont il s'agit : 1° il est dit, et c'est aussi la croyance de Rennel et de sir W. Gell, que le Callicolone était situé à Atchi-

Keui, et cette opinion est fondée sur une glose qui diffère du texte reçu de Strabon ; 2° le Kimar [1], ou Kamara-Sou, est le Simoïs, et un autre ruisseau de l'autre côté d'Atchi-Keui, est le Thymbrius; 3° Polium ou Polisma se trouvait à Eski-Atchi-Keui, et le village des Iliens (Iliensium pagus) était auprès, etc.

La position d'Ilion sur une langue de terre renverse de suite tout ce système. Cette langue de terre, entre deux fleuves, si bien décrite par le géographe grec, force l'homme le plus sceptique à reconnaître que le Simoïs ne saurait être que le Gheumbreck (voyez page 43). Les arguments employés pour combattre l'assertion de Clarke, que le Califatli-Osmak était le Simoïs, s'appliquent avec plus de force au Kamara; et si j'avais pu m'imaginer qu'une rivière située si avant dans les terres passât pour le Simoïs, je n'aurais pas manqué d'en parler (voyez page). Enfin, je crois avoir suffisamment prouvé, à la page 47, que le *Kimar* ou *Kamara* n'est autre chose que le Thymbrius des géographes.

Malgré l'autorité tant vantée de la carte qui accompagne cet ouvrage, je crois devoir affirmer encore que le *Kamara-Sou* est un ruisseau un peu plus important que le Gheumbrek, et que M. Dubois a commis une grave erreur en s'imaginant l'avoir passé à sec pendant l'hi-

[1] Le nom de Schimar, donné par Carlisle à ce ruisseau, ne vient pas d'une fausse interprétation de son manuscrit, comme le suppose M. Barbié-Dubocage. Le nom de *Simores* est fort ancien, et remonte au temps de Sandys. Lady M. W. Montagne s'en est aussi servie. Ce mot est une corruption de Kimar ou Kamara, qui veut dire *arche,* ce fleuve étant ainsi nommé à cause d'un ancien aquéduc romain qui le traverse ; car dans beaucoup d'endroits, en Grèce et Turquie, on prononce le *k* comme *tch.* A Athènes et dans les Cyclades, on prononce Κύριος, *tchirios,* χὰι, *tche,* etc..... Kodrika, dans son Μελετὴ τῆς Κοίνης γλώσσας (Paris, 1818), énumère douze dialectes de la langue romaïque.

ver. Le pont indiqué sur sa carte n'est pas sur le *Kamara*, mais plutôt sur le *Califatli-Osmak*, ou à quelque autre endroit marécageux de la plaine. La carte (planche XIX) n'est pas exacte dans cette partie, et celle de M. Dubois (planche XVIII) est aussi fautive en plaçant la source du Kamara juste au-dessus de l'aquéduc.

Quant à la ville de Polium ou Polisma, fondée par les Astypaléens dans un lieu marécageux voisin du Simoïs, nous devons la chercher entre l'Æanteum et *Koum-Keui;* pour le Callicolone, nous le placerons, d'après Strabon et Homère, sur les hauteurs au nord de Gheumbrek.

Pour ce qui concerne la topographie des environs d'Ilion, les observations de M. Barbié-Dubocage sont aussi fines qu'ingénieuses; seulement il croit à tort que le Lidgie-Deressi-Sou est l'Andrius, et il confond la Nea de Pline avec l'Ænea de Strabon. Tchigri, où était l'ancienne Cenchrée, a été omis par notre graveur; mais ce lieu est bien indiqué sur la carte (planche XVIII) de M. Barbié-Dubocage, à six milles environ au sud d'Éné, au pied de la chaîne des montagnes granitiques. Kistamboul est, avec raison, regardé comme l'Astytzium dont font mention les historiens du Bas-Empire; et il n'est pas impossible qu'avec le temps le nom de Neandria ne se soit changé en celui de Scamandria ou Scamandros. Néanmoins, l'existence d'une ville ancienne de ce nom semble combattre cette conjecture.

A l'est de Nesrak-Keui, que je considère comme l'ancienne Larissa, au bord d'un ruisseau salé, qui coule près du *Tousla-Tchai*, je trouve sur la carte (planche XIX) un village sous le nom de Lerissi. L'ancienne Larissa est néanmoins placée à Nessourak-Keui, sur la *Tousla*, qui est probablement notre *Nesrack*. Il me semble pourtant que, s'il existait un endroit nommé Lerissi,

la ressemblance du nom serait trop évidente pour que ce ne fût pas l'ancienne Larissa : mais je dois avouer en même temps que je n'ai jamais entendu prononcer le nom d'un pareil village.

Les cartes et les dessins font honneur aux artistes distingués qui ont coopéré à cet ouvrage. Les planches de M. Cassas (déjà connu par ses belles vues de Palmyre) unissent le mérite si rare de la fidélité et de l'exactitude à une distribution judicieuse et pittoresque des objets. En général, ce volume est supérieur au premier, en ce que la réalité y a plus de place que l'imagination. Nous dirons seulement que la planche XXV, intitulée : *Vue du Gargare et des sources du Simoïs* (le Mendereh), est plutôt une vue de la vallée avant d'arriver aux sources du fleuve, que celle de cette immense montagne, comme on peut s'en convaincre en comparant cette planche aux descriptions de Clarke, de Hunt, de Walpole, et aux miennes.

J'ai l'honneur, etc.

Webb.

APPENDICE.

NOTE A [1].

*Raisons sur lesquelles s'appuie M. Mac Laren pour prouver l'identité d'*Ilium recens *avec la ville d'Homère.*

(Chapitre XII, page 181.)

Les arguments employés par les auteurs modernes, ou résultant de leurs opinions, contre le système qui place Troie à la nouvelle Ilion, se réduisent à trois principaux, et l'on peut aisément les combattre. 1° Si Troie eût été située en ce lieu, il eût été inutile de placer un espion près du camp des Grecs pour y observer leurs mouvements. Pour répondre à cette objection, il suffit de remarquer que les arbres de la plaine, et surtout des bords de la rivière (arbres dont l'existence est attestée par les opérations de Vulcain, liv. XXI), pouvaient intercepter la vue, et que le but des Troyens était peut-être de savoir si Achille s'était séparé de l'armée; et pour cela il fallait se placer fort près du camp. 2° Il est dit par Polydamas, lorsque les Troyens sont en face du camp des Grecs, qu'ils sont *loin de la ville;* et une phrase semblable se reproduit dans une ou deux autres occasions. Mais une expression aussi indéterminée peut s'appliquer à une petite comme à une grande distance, sui-

[1] Nous insérons à l'appui de nos opinions ce chapitre du savant ouvrage de M. Mac Laren, dans lequel les arguments sont exposés avec beaucoup de clarté.

vant les circonstances, et ne saurait être admise comme une preuve évidente en faveur d'aucune position. Ainsi, dans la course des chars, il est dit que le but est *loin* de l'endroit où se tiennent les chefs (Iliad., l. XXIII, 359). Le camp troyen était assez éloigné de la ville pour qu'un corps de troupes grecques pût rompre les lignes des Troyens, vînt se placer entre eux et Troie, et les exposât au danger imminent que redoutait Polydamas. 3° Si la ville était si près des vaisseaux, les Troyens n'avaient pas besoin de camper dans la plaine. Il faudrait pourtant ne pas perdre de vue que le projet d'Hector était d'attaquer les Grecs au moment où ils essaieraient de s'embarquer, comme il leur en supposait l'intention (Iliad., l. VIII, 510). Son campement, non-seulement lui évitait deux milles de marche (avantage important en pareil cas), mais retenait encore ses soldats sous les armes, prêts à agir au premier signal, au lieu d'être dispersés dans la ville. A cela j'ajouterai que l'idée d'une armée campée à sept ou dix milles d'une ville, pour l'assiéger ou pour en former le blocus, dans ces temps anciens où l'on n'avait point de machines dont on pût se servir à une distance de cent mètres, et quand on ignorait l'art de fortifier un poste et la tactique des combinaisons étendues, me semble incroyablement absurde.

Voyons maintenant jusqu'à quel point les détails donnés par Homère s'accordent avec la supposition qui place la ville à Issarlik. La distance de l'extrémité occidentale de cette colline à l'endroit où stationnaient les vaisseaux est d'environ trois milles [1]; la distance de la

[1] La distance, sur la carte du major Rennel est d'environ deux milles et demi, en ligne droite; sur celle de Kauffer, telle que la donne le major Rennel, d'environ trois milles et un quart; sur celle de Choiseul-Gouffier, d'environ trois milles et demi.

Troie de Strabon est d'environ sept milles par la route. Tous les récits de combats, dans Homère, supposent une si petite distance entre la ville et le camp, qu'il me semble fort difficile d'expliquer l'intervalle considérable qu'on admet si généralement. L'autorité de Strabon paraît avoir égaré à la fois les anciens et les modernes; et cependant il est singulier, lorsque quelques-uns de ceux-ci ont rejeté des opinions bien fondées de cet auteur, il est singulier que presque tous l'aient suivi en ce point, où assurément il avait tort. Le major Rennel est le seul qui ait bien compris Homère en cette occasion; car, après avoir placé la ville à quatre milles du camp des Grecs, il reconnaît que même cette distance est trop considérable. (*Observ.*, page 121.)

1° Le récit de la marche et de la rencontre des deux armées, dans la première bataille, fait présumer que ces deux endroits étaient peu éloignés l'un de l'autre. Les Grecs se rangèrent dans la plaine ou dans la prairie du Scamandre (Iliad., II, 464), sans y établir leur camp; et aussitôt qu'ils se mirent en mouvement, ou plutôt même avant, comme la suite le prouve, la déesse Isis en prévint les Troyens, qui étaient tout prêts et réunis dans le palais de Priam (Iliad., II, 780–788). Ils sortirent aussitôt de la ville, et se rangèrent en bataille à Batieia (Iliad., II, 808–815). Suit la description des deux armées, avançant dans la plaine par un mouvement simultané, comme si elles se fussent mises en marche en même temps. Voici les expressions du poëte : Aussitôt que les armées furent rangées sous les ordres de leurs chefs respectifs, les Troyens, semblables à une nuée d'oiseaux, s'avancèrent avec un grand bruit....., tandis que les Grecs marchaient en silence..... (Iliad., III, 15.) Ils se rencontrèrent donc, comme on doit le supposer, à peu près au milieu de la plaine; et il n'en

est pas moins vrai que, dans cette position, ils sont si près de Troie, qu'Hélène et le vieux Priam, assis sur les remparts, peuvent distinguer les chefs grecs sur le champ de bataille (Iliad. II, 161) : en supposant une vue ordinaire, cela peut à peine avoir lieu à une distance d'un mille.

2° Lors du combat de Pâris et de Ménélas, dans un endroit justement désigné comme proche de la ville, Hector y envoya chercher deux agneaux, et Agamemnon ordonna en même temps à Talthybius d'en rapporter un du camp (Iliad., III, 116). Il serait fort peu probable qu'avec le projet qu'on avait en vue, les deux armées eussent attendu trois heures, temps nécessaire pour aller de la colline d'Eski-Atchi-Keui au camp, et pour en revenir avec un animal vivant, du vin, des fruits, etc. ; et il serait encore moins probable que le poëte n'eût fait aucune mention de ce retard dans un récit aussi circonstancié. Au contraire, les détails donnés porteraient plutôt à croire que les vivres arrivèrent aussi vite du camp que de la ville (Iliad., III, 245–268).

3° Non-seulement les blessés et les prisonniers étaient envoyés, par les Grecs, de Troie au camp, et par les Troyens, du camp à la ville, pendant le combat; mais les chevaux et les chars, objets qui se meuvent plus aisément qu'une armée, y étaient aussi envoyés. Cela se comprend si la distance était peu considérable, parce que les soldats chargés du soin des captifs, des blessés et des chevaux, étaient bientôt débarrassés et prêts à retourner au combat; mais s'il y eût eu une distance de six à sept milles, le meilleur parti eût été de les mettre en sûreté à l'arrière-garde, comme on le fait généralement (Iliad., V, 165, 325; VI, 52).

4° Quand les Troyens allumèrent des feux pendant la nuit sur les rives du Scamandre, à une distance qui,

comme nous l'avons vu, ne pouvait excéder un mille ou un mille et demi, il est dit que ces feux « brillent devant Troie, » et plus loin, qu'ils « sont allumés devant Troie. » (Iliad., VIII, 557; X, 12). Il n'est pas dit qu'ils brûlaient sur le rivage devant le camp des Grecs, comme nous pouvions nous y attendre; la raison en est apparemment que le camp était plus bas, et la ville plus élevée. Cette expression, en quelque sorte expliquée par la comparaison employée dans le premier passage, donne à entendre que la clarté répandue par les feux nombreux de la plaine, rendait la ville visible aux Troyens eux-mêmes de leur camp, « de même que la clarté de la lune et des étoiles, dans une nuit pure, rend visibles les forêts, les collines, et le sommet des montagnes; » et dans cette position, les troupes se croyaient, pour ainsi dire, au pied des remparts. Du second passage il résulte qu'Agamemnon, au milieu des retranchements de son camp (peut-être au Dthyo-tépé), et ayant à la fois sous ses yeux les feux de la plaine, et la ville elle-même éclairée par leurs flammes, devait apercevoir les premiers sur le devant ou au-dessous de la ville. Si la ville était à Issarlik, la description est juste et exacte; si elle était à Eski-Atchi-Keui, c'est le contraire; les feux de la plaine pouvaient être vus de l'acropole d'une ville située à Eski-Atchi-Keui; mais il n'auraient pas *répandu une telle clarté sur la ville* elle-même à cet endroit en général, ou à l'emplacement du major Rennel. En un mot, l'expression ne peut se concilier qu'avec la supposition d'une très-petite distance entre le camp troyen et la ville.

5° Après que l'armée troyenne s'est établie sur les rives du Scamandre, Hector ordonne aux troupes « d'aller chercher promptement à la ville, des bœufs, de grasses brebis, du vin et du pain de leurs maisons, » d'apporter

tout cela au camp pour le souper, et de faire provision de bois pour les feux, ce qui fut en conséquence exécuté promptement. (Iliad., VIII, 503, 545.) Il n'y a rien de plus juste que les remarques du major Rennel à cette occasion (Observ., p. 122). L'ordre ne fut pas donné avant le commencement de la nuit, probablement vers huit heures. L'attaque des lignes grecques était projetée pour le point du jour, c'est-à-dire moins de sept heures et demie après que l'ordre avait été donné. (Iliad., VIII, 508.) Il eût été à peine possible d'aller à la ville à Eski-Atchi-Keui, éloignée de six ou sept milles, d'y prendre le bétail, le pain, le vin, le bois, etc., et de refaire le même trajet avec des troupeaux de moutons et de bœufs, animaux qui ne vont que lentement, de les tuer et préparer, de prendre le temps nécessaire pour le sacrifice et pour le repas, tout cela dans l'espace de sept heures et demie; et en réalité, ces opérations n'exigèrent qu'une bien petite partie de ce temps. Les provisions étaient pour le souper, et les troupes sont représentées reposant autour des feux, pendant toute la nuit, après avoir réparé leurs forces par la nourriture. (Iliad., VIII, 549.) Un peu de réflexion sur ces circonstances nous convaincra que la distance entre Issarlik et le camp (environ deux milles), loin d'être trop petite, est plutôt encore trop considérable.

6° Diverses circonstances montrent que Troie était plus étroitement bloquée par les Grecs que n'aurait pu l'être une ville située à Eski-Atchi-Keui par une armée campée à Sigée. Hector demande à Polydamas s'il n'est pas fatigué de rester enfermé *dans les murs*, ce qui causait l'appauvrissement de la ville. (Iliad., XVII, 287.) Priam demande permission à Achille d'envoyer prendre sur le mont Ida du bois pour le bûcher d'Hector, disant qu'ils étaient *renfermés dans la ville*, comme Achille le

savait. (Iliad., XXIV, 662.) Maintenant il est évident que les communications d'une ville à Eski-Atchi-Keni avec les collines de l'est, et en général avec la contrée, n'auraient pas été interceptées par une armée campée à Sigée; surtout quand nous voyons que les Grecs n'avaient pas une supériorité assez forte pour empêcher les Troyens de leur tenir tête en rase campagne, lorsqu'Achille et sa petite armée de 2500 hommes restaient neutres. Achille dit encore que, pendant qu'il combattait, *Hector n'osait s'aventurer au-delà des portes de Scée, ni dépasser le hêtre* (Iliad., IX, 352); et ce n'était pas une vaine bravade de la part d'Achille, car nous retrouvons le même fait appuyé de la grave autorité de Junon. (Iliad., V, 788.) Enfin, depuis l'arrivée des Grecs, *les femmes troyennes avaient cessé de laver leur linge aux sources d'eau chaude et d'eau froide, quoiqu'elles fussent aux pieds des murs.* (Iliad., XXII, 154.) Ces deux derniers faits montrent, non seulement, que la ville était près du camp, mais encore que dès qu'on sortait des murs de Troie (d'un côté de la ville), on était aperçu soit du camp lui-même, soit peut-être de la colline qui le dominait[1]. Il est évident

[1] Quand le combat a lieu près de Troie apparemment, nous voyons Ajax exprimant ses craintes que leurs compagnons restés près des vaisseaux, ne soient découragés en les voyant repoussés par Hector (Iliad., XVII, 637). Ce fait, avec ceux mentionnés dans le texte, et quelques autres, semble indiquer que l'on se voyait réciproquement de la ville et du camp. Il y a cependant des circonstances (comme en ce qui concerne Polites) d'un caractère opposé en apparence, qu'on ne peut concilier avec les premières, qu'en supposant que le camp était visible de la ville, mais imparfaitement, à cause des arbres de la plaine; et d'un autre côté, que les Grecs découvraient Troie de la colline de Jenitchere. D'après Virgile, on pouvait apercevoir les vaisseaux de la ville (Æn. II, 460); et Quintus Calaber représente les femmes troyennes contemplant la flotte du haut des remparts, et entendant les cris

que la colline d'Issarlik, et elle seule a cette situation élevée, et n'est pas plus près des vaisseaux que les circonstances ne le demandent; d'un autre côté, l'éloignement de la colline d'Eski-Atchi-Keui, et plus encore les éminences intermédiaires, rendent cette position inconciliable avec le récit du poëte.

7° Le lendemain du premier combat, le héros troyen Idæus vint (ηωθεν), au point du jour, de la ville au camp des Grecs, où il trouva les chefs réunis sur le vaisseau d'Agamemnon, — il conclut une trève avec eux pour enterrer les morts, — il retourna à Troie, y fit connaître le résultat de sa mission, — après quoi, les Troyens qui étaient tout prêts, sortirent de la ville pour enlever leurs morts du champ de bataille; et là il rencontrèrent les Grecs (venus pour le même objet), *lorsque le soleil se levant dans les cieux, commençait à répandre sa lumière sur les campagnes*. (Iliad., VII, 381, 423.) Ainsi dans le court espace de temps entre l'aube et le lever du soleil, ou peu après, peut-être *une heure et demie au plus*, le héraut, non seulement s'était acquitté de deux messages, mais *avait fait deux fois le trajet de la ville au camp, et les Grecs et les Troyens en avaient fait respectivement la moitié*[1]. On peut mettre en doute que cette circonstance puisse strictement s'accorder même avec une distance de trois milles, mais dans tous les cas, elle est complétement inconciliable avec une distance de cinq ou six milles.

des Grecs, lorsqu'ils sortaient du camp (IX, 75, 492; 592, 612). Ce ne sont pourtant que des exemples de *l'opinion* de ces deux écrivains plus récents, par rapport à la distance et à la situation relative du camp et de la ville.

[1] Ηωθεν, au point du jour, εωθι in aurora (Iliad., XI, 50). Si l'on objecte que ce mot veut seulement dire *de bonne heure*, nous répondrons qu'il n'est pas probable que les chefs se soient assemblés *avant l'aube du jour*; Idæus devait encore moins s'attendre à

8° Patrocle commença son attaque à l'extrémité de la flotte où se se trouvaient les vaisseaux d'Ajax, à peu près un ou trois sans doute; là, il repoussa la première division de l'armée troyenne; mais comme il y avait encore d'autres corps dans le camp, il ne poursuivit pas longtemps les fuyards, et probablement ne dépassa pas l'endroit le plus proche où l'on pouvait traverser la rivière[1]; de là, il ramena ses troupes pour recommencer le combat auprès des vaisseaux, *et ne leur permit pas, malgré leur désir, de monter jusqu'à la ville* (Iliad., XVI, 284, 398); expression qui indique clairement que la ville n'était pas éloignée, et que l'éminence, sur laquelle elle était située, commençait en ce lieu même. On verra de suite combien

les trouver avant le point du jour, ou penser à aller de nuit au camp d'un ennemi. Voyez un exemple du soupçon avec lequel on reçoit un visiteur nocturne (Iliad., X, 80). Idæus a pu partir assez longtemps avant l'aube, pour être arrivé aux vaisseaux, lorsque paraissaient les premiers rayons du soleil; mais c'est tout ce que l'on peut accorder.

[1] Car en revenant, il combattit *entre les vaisseaux, les remparts et la rivière*. Par cette expression, j'entends qu'il combattit en partie dans l'espace compris entre les remparts, et en partie dans l'espace compris entre les remparts et le lieu où étaient les vaisseaux.

Dans le passage cité, j'ai suivi la traduction de madame Dacier, qui est aussi préférée par Pope. Le sens paraît saisi plus exactement par Wakefield, pour montrer, — que Patrocle sépara une partie des Troyens du reste, les repoussa vers les vaisseaux, *et ne leur permit pas, malgré leur désir, de monter vers la ville*. La traduction de madame Dacier s'accorde mieux avec le reste du récit, d'où il ne résulte pas que les Troyens aient eu la retraite coupée, mais plutôt qu'ils se retirèrent peu à peu vers la ville (v. 700). Peu importe pour notre argument, quel sens il faut adopter, puis qu'il est prouvé, en tout cas, que d'un endroit un peu au-delà du camp, la ville, quoique située sur une éminence peu élevée, était si près, que l'espace intermédiaire présentait à l'œil l'apparence d'une montée graduelle.

cette manière de parler s'accorde exactement avec une ville placée sur la colline d'Issarlik, tandis qu'elle est entièrement inapplicable à l'emplacement d'Eski-Atchi-Keui ou à tout autre lieu entre les rivières. Quoiqu'une portion du terrain offre une surface plane entre la côte et la colline d'Issarlik, la pente pourrait cependant s'étendre un peu vers la rivière, que l'on considérerait avec raison comme marquant l'extrémité de la vallée, et servant de limite à la descente[1].

Ces arguments ont une grande valeur en eux-mêmes, et

[1] L'argument additionnel qui suit me paraît avoir quelque valeur, quoique je ne lui aie pas donné place dans le texte, à cause des circonstances surnaturelles sur lesquelles il se fonde.

Au commencement du dernier combat, lorsque les Troyens étaient rangés en bataille entre le camp des Grecs et le Scamandre, Minerve excitait les Grecs par ses cris, du rempart et du rivage, et Mars, de l'autre côté, animait les Troyens du haut de la citadelle (Iliad., XX, 51). Par là il est évident, que la citadelle était fort près du lieu occupé par les Troyens, puisque Mars s'y était placé pour animer de là les soldats, par des cris semblables à ceux qu'ils poussaient en marchant au combat (Iliad., XIV, 400). On peut à peine admettre que les cris de Mars, qu'Homère, dans un autre passage, compare à ceux d'une armée, pussent être entendus assez distinctement pour ranimer le courage, du sommet de la colline d'Issarlik; mais de tout autre point plus éloigné, la supposition devient absurde. Sans doute la puissance de Mars était surnaturelle, mais même dans ce qui est surnaturel, Homère garde une mesure. Le meilleur poste du dieu, pour exciter les troupes, était au milieu, ou tout près d'elles, de même que nous voyons Minerve, jouant le même rôle dans le camp des Grecs, allant d'un côté à l'autre. (Iliad., XX, 49). Il est vrai que les cris de Mars avaient probablement pour objet d'encourager les Troyens de la ville, aussi bien que ceux de la plaine; mais s'il y avait eu une distance de six à neuf milles, le poëte certainement eût fait passer le dieu de l'un à l'autre endroit, — supposition que l'ensemble du récit semble rendre inadmissible. (Voyez v. 24, 32, 38, 47, 53.)

n'étant pas affaiblis par une preuve contraire de quelque importance, ils me semblent complétement décisifs pour prouver que Troie n'était pas à une distance de plus de trois milles du camp des Grecs. Ce point établi, il ne nous sera pas difficile de déterminer le lieu précis. En effet, 1° la ville était sur une colline, et il n'y a pas de colline entre le Simoïs et le Scamandre, dans l'espace qui nous est fixé, si ce n'est Issarlik ; et 2°, puisque Troie, comme nous le montrerons, était séparée du camp par un terrain plat, sans éminence, la colline sur laquelle elle était située, devait être la première dans l'angle formé par les deux rivières, ce qui s'applique bien à Issarlik, mais à cet endroit seul. Ces deux arguments sont indépendants l'un de l'autre, et la conclusion que tous deux tendent à établir, est encore confirmée par un grand nombre de circonstances accessoires.

Si nous examinons les détails de la première bataille (livrée le vingt-troisième jour d'après le calcul de Pope), nous trouvons en ce seul jour une quantité de faits beaucoup trop grande, si l'on ne suppose pas que la distance entre le camp et la ville n'excédait pas trois milles. Le matin et le soir y sont si bien indiqués, qu'il n'y a pas à douter que tout cela ne se passe en une seule journée. Au point du jour, Agamemnon appelle les Grecs à l'assemblée, et leur propose de retourner dans leur patrie; — ils y consentent avec joie; — ils se dispersent sur leurs vaisseaux pour les préparatifs du départ; — une seconde assemblée est convoquée, plusieurs discours y sont tenus, on prend enfin la résolution de rester et d'attaquer les Troyens; — tous se dispersent de nouveaux sur les vaisseaux, — ils prennent le repas du matin, — les sacrifices solennels sont offerts, après quoi il se rangent en bataille devant leur camp, dans la plaine du Scamandre. (Iliad. II, I; 48, 91, 149, 207, — 335, 381, 399, 464.) Toutes ces

opérations, dans une armée de 50,000 hommes, campée dans un espace d'un mille d'étendue, demandent au moins quatre ou cinq heures; il devait donc être pour le moins dix heures lorsqu'ils furent rangés en bataille. Voyons maintenant quels sont les événements compris dans les neuf ou dix heures qui restent. Les Grecs s'avancèrent dans la plaine, jusqu'à ce qu'ils fussent assez près de la ville, pour que des remparts Priam pût distinguer leurs chefs; — Ménélas est provoqué par Pâris; ce qui amène une longue pause, pendant laquelle Agamemnon envoie chercher à la flotte un agneau, du vin, etc., — les sacrifices ont lieu, — vient alors le combat singulier, et Pâris prend la fuite, — après quoi, les deux armées en viennent aux mains, — les Troyens sont d'abord repoussés (Iliad., V; 37), et doivent naturellement se retirer fort près des murs, — ils ont l'avantage à leur tour, et refoulent les Grecs qui se réfugient επι νηυσι, *jusqu'aux vaisseaux ou à côté*. (V, 788.) Ceux-ci repoussent encore une fois les Troyens jusqu'au pied des murs de la ville. (VI, 256, 435.) Hector monte à l'acropole et ordonne des sacrifices; puis il rejoint l'armée, et après avoir fait un grand carnage, il provoque à un combat singulier le plus hardi de ses adversaires. Neuf prétendants se présentent; Ajax, choisi par le sort, combat Hector jusqu'à ce que l'approche de la nuit mette fin à cette rencontre (Iliad., VII, 282), et les deux armées se retirent. (Iliad., VII, 306, 311.) Ainsi dans l'espace d'une après-midi ou un peu plus, les Grecs traversent quatre fois le terrain compris entre Troie et leur camp, deux fois en combattant, deux fois en marchant seulement. Outre toutes ces opérations, *les armées restent sur le champ de bataille*, pendant qu'un héraut va d'un lieu voisin de la ville au camp, et revient avec un animal vivant; pendant que deux combats singuliers ont lieu, dont l'un est précédé par des sacrifices.

Quiconque prendra en considération ces circonstances, et réfléchira au temps qu'exigent nécessairement des combats longs et acharnés entre deux armées, sans qu'aucun mouvement se fasse, comprendra l'impossibilité de concilier les événements de ce jour avec la suppotition d'un intervalle de plus de trois milles entre le camp et la ville. Cette distance même paraîtra probablement trop considérable.

Le Chevalier et ses adhérens, qui placent Troie à Bounar-Baschi, soutiennent que les Grecs, tout en livrant tant de combats acharnés, faisaient trente ou quarante milles en moins d'une demi-journée. Ils s'appuient sur ce principe, qu'Homère, en qualité de poëte, exagère, et que les guerriers de ces temps héroïques pouvaient être capables, ou du moins crus capables d'efforts beaucoup plus grands que les hommes des siècles suivants. Mais, 1° Homère, en le considérant comme poëte, et en mettant de côté l'intervention des dieux, loin d'être porté à l'exagération, est d'une exactitude remarquable dans les faits. Lorsqu'il nous dit qu'Achille, si Neptune lui donnait une traversée heureuse, serait à Phthie (à une distance de deux cents milles) en trois jours (Iliad., IX, 363), et que les flottes de Nestor et de Diomède, avec des vents constamment favorables, iraient de Troie à Argos (à une distance de trois cents milles) en quatre jours (Od. III, 150, 183), il nous parle d'un voyage non pas héroïque, mais fort ordinaire, puisqu'Hérodote compte pour un jour de navigation sept cents stades (soixante-dix milles), et pour un jour et une nuit à la fois, mille trois cents stades. (Liv. IV, chap. 86.) 2° Le major Rennel démontre que rien n'est plus uniforme que la marche ordinaire des armées, et que de nombreux et importants exemples, dans les temps anciens aussi bien que dans les temps modernes, donnent pour résultat une marche de quinze milles par jour sans combat. (Géog.

d'Hérod., p. 22.) 3° La supposition d'une marche extraordinairement rapide est contredite par un fait positif. Télémaque et Pisistrate, dans un char attelé de coursiers rapides, avec toute la diligence possible, mirent *deux jours entiers* depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, pour aller de Pylos à Sparte, à une distance de cinquante milles sur la carte de d'Anville, à travers une contrée montagneuse il est vrai; mais certainement cela équivalait tout au plus à un voyage ordinaire de soixante-dix milles. Même en supposant que ce fût pendant l'hiver, rien ne combat plus fortement l'idée que, dans Homère, les marches et les voyages soient différents de ceux des hommes ordinaires. Télémaque avec ses coursiers agiles, sans embarras, sans obstacle, ne fait que trente-cinq milles par jour, tandis que d'après Chevalier, l'infanterie grecque, pesamment armée, en présence d'un ennemi qui lui dispute le terrain pas à pas, pour faire trente-cinq ou quarante milles, ne met pas la moitié de ce temps. Il ne peut être douteux qu'il eût été plus facile à Télémaque d'aller à Sparte en une demi-journée, qu'aux Grecs de remplir la tâche que leur impose le système de Le Chevalier. (Od. III, IV.)

En général on peut observer qu'en somme le combat est d'une longue durée, quoique Homère le décrive en peu de mots. Ses détails ne commencent ordinairement que quand les rangs sont rompus par quelque chef hardi, quand un parti a l'avantage. Ainsi, dans la seconde bataille et dans la troisième, la lutte continue et reste indécise jusqu'à midi, et les efforts des combattants, probablement pendant une demi-journée, sont décrits en quelques lignes. (Iliad., VIII, 66; IX, 85.)

Ceux qui soutiennent que la ville était près du camp, ont généralement fondé leurs arguments sur les événements de la troisième bataille, dans laquelle les Grecs paraissent aussi avoir traversé quatre fois l'espace compris entre la

ville et le camp, dans une après-midi. (Iliad., XI, 84[1].) Cependant, il y a tant de circonstances douteuses pendant la durée de ce jour, que j'ai cru qu'il valait mieux s'appuyer sur les détails de la première bataille.

Le second combat est le plus stérile en incidents; et comme les Grecs en ce jour ne traversèrent point l'espace entre la ville et le camp, le récit ne répand aucune lumière sur la question.

La dernière bataille n'occupe qu'une partie d'une journée. Les premières heures du jour furent consacrées

[1] Dans cette troisième bataille (qui eut lieu le vingt-huitième jour, d'après le calcul de Pope), le matin est annoncé (Iliad., XI, 1), le milieu du jour est indiqué (XI, 84), et il n'y a pas d'interruption jusqu'à ce que le retour de la nuit soit formellement mentionné (Iliad., XVIII,239). Tous les faits devraient donc se passer dans un seul jour, mais les détails ne s'accordent pas bien avec cette supposition. Les Grecs, au milieu du jour, repoussent les Troyens jusqu'à la porte de Scée (XI, 170), mais Jupiter promet à Hector, que les Troyens, après ce premier échec, continueraient à avoir l'avantage jusqu'au moment où ils parviendraient aux vaisseaux des Grecs, et où la nuit viendrait (XI, 207), et cependant, ils sont repoussés une seconde fois vers la ville par Patrocle. Il est à remarquer pourtant que ce succès momentané des Grecs est dit *contraire aux destinées* (XVI, 657, 780). Par moments une obscurité couvre la plaine, et une fois elle est appelée νυξ, la nuit (XVI, 567, 667; XVII, 642, 366); et quoique le combat dure longtemps sur les vaisseaux, nous voyons, liv. XVIII, v. 453, que les Grecs ont combattu tout le jour à la porte de Scée. Mais le passage le plus embarrassant se trouve dans le 16ᵉ liv., v. 777, et je ne sache pas qu'on l'ait encore remarqué. Le milieu du jour a été annoncé depuis longtemps, et à cet instant de la bataille, où l'on devrait supposer qu'il ne reste plus qu'une petite portion de l'après-midi, nous voyons commencer *une nouvelle journée entière.* Et cette nouvelle journée a dû suivre les faits rpaportés en dernier lieu, car les Troyens sont représentés en déroute et repoussés jusque sous les murs (XVI, 657, 697), tandis qu'ici la bataille est indécise jusqu'à midi, après quoi les Grecs ont l'avantage. Je ne suis heureusement pas dans la nécessité de résoudre ces difficultés.

aux cérémonies funéraires, aux regrets sur la mort de Patrocle; — au renvoi de Briseis, et à une infinité de négociations et de messages entre Achille et Agamemnon. Alors les Grecs sortent, attaquent les Troyens, et après une résistance obstinée les mettent en fuite, — un second combat s'engage contre le Scamandre, qui s'oppose au passage de l'armée, — quand Vulcain l'a réduit, Achille s'avance vers la porte de Scée, mais il est attiré par Apollon vers une autre partie de la rivière où il ne peut plus être aperçu de la ville. Il revient, — poursuit trois fois Hector autour de Troie, — le combat et le tue, — et retourne au camp avec l'armée. Nous voyons que chaque jour est rempli par une foule d'incidents variés, indépendants de la marche pour aller vers la ville ou en revenir; d'où il résulte que cette marche n'exigeait qu'un espace de temps fort peu considérable.

Le trajet du camp à la ville est indiqué dans les termes les plus brefs, comme étant fort court (Iliad., III; 1, 15, VIII, 53, 59), et même, le premier échec semble entraîner les vaincus à l'autre extrêmité du terrain. (Iliad., XI, 90. — 170, 311, XIII, 723.) Les seuls objets mentionnés dans l'intervalle sont le Scamandre, — le tombeau d'Ilus, — l'Erineus, ou le figuier sauvage, — et enfin le hêtre près de la porte de Scée. J'ai montré que l'armée troyenne, postée sur les bords de la rivière, se trouvait si près des vaisseaux d'un coté, que les Grecs entendaient le son de leurs flûtes et leurs voix, et si près du tombeau d'Ilus de l'autre, qu'Hector y tenait son conseil. Le tombeau d'Ilus est à peu de distance de l'Erineus, car le récit les associe et les place tous deux sur la route, *vers le milieu de la plaine* (Iliad., XI, 166, 170); et le dernier est aussi représenté comme étant sous les murs de la ville. (Iliad., VI, 433; XXII, 149.) Nous avons donc le camp des Grecs à un mille ou un mille et demi du Sca-

mandre, — le Scamandre encore plus près du tombeau d'Ilus, — le tombeau d'Ilus, peu éloigné de l'Erineus, qui était sous les remparts. Tels sont les trois degrés qui nous mènent du camp à Troie. Rien il est vrai, ne nous indique positivement l'étendue du terrain entre le tombeau et l'Erineus, mais elle était peu considérable, comme deux circonstances le montrent. 1° Il n'y a point d'autre objet mentionné entre ces deux endroits, quoique des détails aussi minutieux qu'un hêtre soient assez importants pour être nommés dans un espace où ont lieu tant d'opérations; et 2°, pas un seul incident n'est mentionné comme se passant entre le tombeau d'Ilus et les murs, en face des Grecs (Iliad., XI; 166, 250); puis, dans leur retraite, les Troyens n'ont pas plutôt repris le dessus, que les Grecs qui se trouvaient sous les remparts, sont au-delà du tombeau d'Ilus. (Iliad., XI; 181, — 370.) Si l'intervalle entre le camp et la ville eût été de sept milles, il est fort peu probable que nous n'eussions que deux objets désignés (la rivière et le tombeau d'Ilus), à un mille et demi du camp, et deux autres (le hêtre et le figuier), à un demi-mille de la ville, sans que rien fût indiqué dans l'espace intermédiaire de cinq milles, formant le centre du champ de bataille.

(Chap. XIV, p. 219.)

Issarlik est mentionné par M. Hobhouse, comme *une colline ou une éminence* (p. 750), et par le docteur Clarke, comme *un lieu élevé, entouré de tous côtés par une plaine unie* (III, 131). D'après la description de M. Turner, il y a de chaque côté une pente progressive, excepté vers le Nord, où la montée *est fort roide, et d'une hauteur per-*

pendiculaire de soixante-dix pieds environ (III, 226). Sur la carte de M. Foster, il y a trois marais près de la ville, au Nord, comme il y en a probablement à différents endroits des autres côtés, durant toute l'année; et nous savons que l'ancienne Troie était aussi entourée de marais (Od. XIV, 472). Je ne doute pas qu'Issarlik ne soit visible du haut du Gargare, comme Troie l'était; car le docteur Hunt reconnait que l'on aperçoit le sommet de l'Ida de la jonction du Kirke-joss avec le Mendereh, et en général de la plaine. D'un côté, l'accès à la colline d'Issarlik est plus facile que de l'autre, comme pour Troie, — cette colline a la même élévation presque insensible que suppose le récit d'Homère, — en sorte qu'un char pouvait facilement y monter, et qu'Apollon, de l'acropole, empruntant la voix humaine, était entendu des troupes postées au-dessous dans la plaine (Iliad., IV, 507). Si l'élévation eût été plus grande, cet endroit eût probablement été entouré d'éminences inférieures, la pente se fût prolongée plus loin, ce qui aurait mis obstacle à une course comme celle d'Achille, le long des remparts. Issarlik est détaché et isolé des hauteurs environnantes, ou peu s'en faut[1], entouré d'une plaine, comme devait l'être la Troie d'Homère, et comme ne l'est aucune colline dans la ligne d'éminences, où Strabon place Troie; même sous le rapport de l'étendue, c'est le lieu qui correspond le mieux avec l'idée que je puis me former de l'ancienne ville. Sur la carte du major Rennel, il y a à peu près sept stades de longueur et cinq de

[1] J'ai suivi le major Rennel en séparant presque la colline de la ligne des autres éminences. Sur les cartes de C. Gouffier, Gell et Foster, elle se rattache pourtant à ces dernières, — quoiqu'il y ait sur les cartes des deux premiers un trait qui n'indique qu'un étroit passage.

largeur, ou trois milles de circonférence. Une ville dont les maisons sont compactes, bâtie sur ce terrain, pourrait contenir soixante mille habitants; et l'espace parcouru par Hector et par Achille serait de neuf milles, — course que des guerriers aussi renommés pour leur agilité pouvaient bien faire en une heure. Ainsi, que l'on considère la hauteur, l'étendue, la situation, ou toute autre circonstance essentielle, la coïncidence, est aussi frappante que satisfaisante.

(Chap. XV, p. 235.)

Puisque cette colline, sous quelque rapport essentiel qu'on l'examine, correspond avec la situation de la Troie d'Homère, le fait d'une ville du même nom, existant plus tard au même endroit, vient plutôt confirmer qu'affaiblir ses droits à être considérée comme l'emplacement de la ville célébrée par le poëte. La similitude de nom est une présomption en faveur de la coïncidence de position; et nous n'avons pas d'autre preuve de l'identité des lieux anciens et des lieux modernes, comme cela s'est présenté cent fois, sans que le moindre doute se soit élevé. En outre, où devait-on vraisemblablement rebâtir la ville, si ce n'est sur les lieux qu'elle occupait précédemment, où les débris des anciennes constructions offraient des matériaux pour les nouvelles.

Strabon lui-même reconnaît que l'Ilion existant de son temps, avait été bâtie pendant la durée de l'empire de Lydie, qui commença 797 ans avant notre ère (Blair); c'est-à-dire qu'il lui accorde une existence antérieure à la période authentique de l'histoire, et la fait rentrer dans la sphère de la tradition. En ces circonstances, l'his-

toire de la ville n'a dû être nulle part mieux conservée que parmi ses habitants eux-mêmes, et suivant leurs traditions, non-seulement la nouvelle Ilion occupait la même place que l'ancienne, mais, ce qui est fort probable, ils soutenaient que l'ancienne ville n'avait pas été entièrement détruite par les Grecs (Strabon, liv. XIII, p. 593, 600). En tout cas, Troie ne pouvait pas être plus complétement rasée par Agamemnon, que Thèbes ne le fut par Alexandre; et cependant vingt ans après ce dernier événement, nous voyons les habitants relever leurs murailles. (Diodore, liv. XIX.) Il serait inutile, parmi cette foule d'histoires auxquelles la destruction de Troie a donné naissance, d'attacher aucune importance à la tradition mentionnée (mais non pas sanctionnée) par Strabon, que l'on se garda de rebâtir la ville sur l'ancien emplacement, à cause de la malédiction prononcée par Agamemnon (p. 601). Cette histoire n'a pas plus de valeur que celle des oiseaux de Memnon, ou que celle de l'arbre au merveilleux feuillage, près du tombeau de Protésilas. En réalité, l'identité de la ville ancienne avec la nouvelle semble à peine avoir été mise en doute, jusqu'à une de ces époques de raffinement où les hommes discutent sur toute chose par pur besoin de spéculation et par amour du paradoxe. Hellanicus, auteur fort ancien, ne distingue pas les deux villes l'une de l'autre, comme Strabon nous l'apprend, et pendant longues années après lui, la nouvelle Ilion continua d'être comblée d'honneurs et de priviléges, sur la supposition que c'était la Troie d'Homère. Lorsque Xerxès vint dans la citadelle d'Ilion (A. A. C. 480), examina les antiquités et sacrifia mille bœufs à Minerve Iliaque, — lorsque les mages faisaient en même temps des libations aux mânes des héros, — le roi de Perse était certainement bien persuadé, que c'était là la véritable Troie renversée par Agamemnon, et dont

il invoqua la destruction pour servir de prétexte à son invasion en Grèce. L'historien que l'on peut présumer avoir été le mieux informé, donne à cette citadelle le nom de Pergame de Priam, et semble évidemment, d'après l'ensemble de son récit, acquiescer à la croyance de Xerxès (Hérodote, liv. VII, chap. 43). Alexandre, à une époque illustrée par la science et par la philosophie, sacrifia dans Ilion à Minerve et aux mânes de Priam,—prit dans la citadelle une armure, qui d'après la tradition, y était suspendue depuis la guerre de Troie,—et se fit couronner par le gouverneur de la place, pour bien établir qu'il succédait à Priam et à l'empire de l'Asie. On ne trouve pas chez les historiens les plus anciens la moindre allusion qui fasse supposer qu'il allât chercher Troie dans un endroit désert. Au contraire, son ardente admiration pour Homère, lui fit rétablir les murs de cette même ville et accorder des dons et des priviléges à ses habitants, ce qu'il n'aurait pas fait, s'il avait découvert que l'emplacement fût dans un autre endroit (Arrien, liv. I, chap. 11, 12; Strabon, liv. XIII, p. 593). Les hommes peuvent admettre des opinions oiseuses, quand il ne leur en coûte rien, mais pour qu'ils donnent leur argent, il faut en général qu'ils aient reconnu les droits de ceux qui le reçoivent. Alexandre, entouré comme il l'était par des savants, ne se serait probablement pas arrêté dans sa marche triomphante, pour donner ses trésors et sa sollicitude à la nouvelle Ilion, s'il avait eu quelques bonnes raisons, alors connues, de croire que l'emplacement actuel n'était pas celui de l'ancienne ville,—la seule qu'il voulait combler de faveurs. Arrien et Plutarque, en rapportant le passage d'Alexandre à Ilion, ne laissent pas échapper le moindre doute, quand à l'identité de l'ancienne ville avec celle qui existait alors. Les Romains, qui se prétendaient issus des Troyens, traitèrent les ha-

bitants d'Ilion avec plus de distinction encore. Justin rapporte qu'à la première expédition de ces conquérants en Asie, ce fut un échange mutuel de félicitations entre eux et les habitants d'Ilion, comme entre des enfants et leurs parents, après une longue séparation. (Liv. XXXI, chap. 8.)

NOTE B[1].

Lettre de M. Albert Parolini à M. Brocchi, sur son voyage en Grèce et en Asie-Mineure (*insérée dans la* **Biblioteca italiana**).

Palerme, 5 juin 1820.

Depuis que nous nous étions séparés à Naples, l'année dernière, au commencement d'avril, j'espérais pouvoir vous rejoindre en Sicile au bout de quelques mois, ne pensant pas alors que mon voyage en Grèce me tiendrait éloigné de l'Italie une année entière. Vous aviez quitté Naples le 3 avril pour aller en Calabre; je me rendis dans la Pouille, d'où je devais m'embarquer pour Corfou. Comme vous le savez, j'avais pour compagnon de voyage M. Webb, jeune Anglais fort instruit, avec lequel je me décidai à partager les chances bonnes ou mauvaises du voyage. La Pouille n'était pas un pays nouveau pour moi; car j'y étais allé avec vous en 1812. Je me rappelle vous avoir entendu faire des observations sur la minéralogie de cette contrée, qui n'offre pas une grande importance relativement à cette science; car en allant de Brindes à Otrante, nous n'avons rien rencontré qui fût digne de

[1] Nous reproduisons cette lettre de notre ami Parolini comme complément de ce travail : elle contient le récit abrégé de l'heureux voyage que nous avons fait ensemble.

remarque. Je crois plutôt que la Pouille présenterait plus de ressources à ceux qui s'occupent de botanique; dans les bruyères de Brindes surtout, j'ai recueilli une assez grande quantité de plantes curieuses, et quelques-unes que nous cultivons avec soin dans nos jardins de Lombardie, et que j'étais heureux de trouver, venant spontanément sur ce terrain, parce que je supposais qu'elles appartenaient à un climat plus méridional. Telles sont par exemple les plantes suivantes : Phlomis fruticosa, Cistus heterophyllus, Iris Sisyrinchium, Solanum sodomæum, Quercus coccifera, Hypecoum procumbens, Andrachne telephioides, et d'autres que je n'avais pas encore vues, et dont je voulais enrichir mon herbier.

Vous désirez une relation succincte de mon voyage en Grèce et en Asie-Mineure; mais comment faire entrer dans une seule lettre le journal de toute une année? Permettez-moi donc de ne vous donner maintenant que le nom des lieux principaux que nous avons visités; de cette manière vous aurez au moins une idée de la direction de notre voyage et de la ligne que nous avons suivie. Quittant la côte de l'Italie à Otrante, nous visitâmes les îles Ioniennes, c'est-à-dire, Corfou, Sainte-Maure, Ithaque et Zante. De Corfou nous fîmes une excursion à Prevesa, et nous vîmes le fameux Ali-Pacha, le jour même de la reddition de Parga.

Des îles Ioniennes nous nous rendîmes par la Morée à Corinthe et de là à Athènes. Après un séjour d'un mois dans l'Attique, nous continuâmes notre voyage à travers l'Archipel, visitant surtout les îles d'Egine, de Paros, Hydra, Rhenia, Delos, Scio (l'Athènes actuelle de l'Archipel), etc...., et nous y fîmes beaucoup d'observations géologiques, que je vous communiquerai plus tard. Remontant l'Hellespont et la mer de Marmora, nous arrivâmes enfin à Constantinople. Nous nous arrêtâmes près

de deux mois sur le Bosphore dans l'intention d'examiner la partie volcanique du littoral à l'embouchure de la mer Noire, le long des deux côtes de l'Europe et de l'Asie; la description, comme vous devez le savoir, en a été récemment publiée à Paris, par le comte Andreossi. Du village de Bouïoukdéré (où réside le corps diplomatique pendant les chaleurs de l'été), nous fîmes de fréquentes excursions à l'embouchure de la Mer Noire, et nous avons tracé une carte géologique qui, je l'ose espérer, ne sera pas sans intérêt pour vous. La séparation de ce terrain volcanique et du schiste micacé est indiquée avec soin le long de la côte, et parfois aussi dans l'intérieur des terres, ainsi que les passages des roches volcaniques les unes dans les autres, telles que : Tufs, Basalte, etc.

J'ai fait une ample collection de ces objets et d'autres minéraux trouvés dans le cours de notre voyage, et j'espère vous la montrer à Bassano. Je ne vous parle pas de l'admirable situation de Constantinople, que j'ai trouvée, comme tant d'autres, supérieure à l'idée que je m'en étais formée; mais la peste y faisait de tels ravages au mois d'août, que près de mille personnes mouraient chaque jour : ce qui ne m'a nullement empêché de m'établir dans la ville même, en prenant les précautions nécessaires pour jouir de la magnifique perspective de cette capitale, et visiter tout ce qu'elle renferme d'intéressant.

Du Bosphore, nous continuâmes notre voyage à travers l'Asie-Mineure, par terre, jusqu'à Smyrne. En quinze jours nous avons parcouru la Troade, où aucun débris de la cité de Priam n'a dû se présenter à nos yeux, puisqu'il n'en reste plus de traces reconnaissables. Nous suivîmes le cours des deux fleuves, le Gheumbreck et le fameux Mendereh, depuis leur source jusqu'à leur embouchure dans l'Hellespont. Les sources du Gheumbreck n'ont pas été visitées par d'autres voyageurs, à ma connaissance

du moins : vous savez que le cours de ces fleuves une fois reconnu, on peut fixer la position de Troie d'après le récit d'Homère, mais ce travail est demeuré imparfait à la honte des ouvrages publiés jusqu'à présent sur la Troade, à Londres et à Paris, ouvrages que par bonheur nous avons pu examiner sur les lieux mêmes. Les ruines d'Alexandria Troas sont propres à satisfaire les amateurs des antiquités romaines; mais après avoir vu les superbes temples grecs d'Athènes, l'impression était faible, je vous l'assure. Nous chercherions vainement ailleurs la magnificence du Parthénon, l'élégance du temple d'Erecthée, et la conservation de celui de Thésée.

Parmi les antiquités de l'Asie-Mineure, il faut particulièrement mentionner les ruines de la ville d'Assos (nommée par les Turcs Bayrahm), d'où, comme vous le savez, saint Paul s'embarqua pour venir à Rome. Au commencement de notre ère, Assos était inconnu, et je crois que c'est un Anglais, le docteur Hunt, qui le premier l'a fait connaître, dans un excellent mémoire inséré dans les œuvres de Walpole.

Les murs de la ville d'Assos sont plus beaux et mieux conservés que ceux de Pestum; la porte principale, les sépulcres au-dehors, un amphithéâtre, et beaucoup d'autres monuments peuvent être comparés à ceux de Pompeï, dont la conservation est dûe aux cendres du Vésuve. Mais les murs et les édifices d'Assos ont été construits avec d'énormes roches qu'on est convenu d'appeler trachytes (ce sont vos nécrolites), et il se conserveront pendant bien des siècles encore, tandis que les murs de Pompeï récemment découverts, n'étant plus protégés par les cendres qui les couvraient, ne tarderont pas à tomber en ruines. Assos ou Bayram, est éloigné de Mitylène de près de quinze milles d'Italie, vers le Nord, et à la même distance du cap Baba à l'est; c'est sur cette partie de

l'Asie-Mineure que je voudrais surtout attirer votre attention, non sous le rapport des antiquités, mais pour une grande étendue de terrain volcanique, qu'aucun voyageur n'a encore indiquée, et que je vous annonce comme une chose tout à fait nouvelle.

Le docteur Clarke, professeur de minéralogie à Cambridge, que j'ai connu en Angleterre, donna le premier en publiant ses voyages, une notice sur l'existence du basalte dans une partie de la Troade. Après avoir visité les lieux décrits par Clarke, et particulièrement le sommet du fameux mont Ida, qui est formé de schiste micacé mêlé de *horneblende schiefer*, d'asbeste et d'un beau calcaire primitif, nous parcourûmes un vaste espace de terrain volcanique, contenant un calcaire secondaire et du granit en quelques endroits. Pour embrasser cette importante localité, il faut fixer ses regards sur la carte géographique du pays, qui est borné au nord-est par l'île de Mitylène, depuis le cap Baba jusqu'à l'entrée du golfe de Smyrne. Toute cette portion du continent est volcanique, à quelques interruptions près, et la partie la plus remarquable se trouve entre Papasli et Adramyttium, où l'on voit des montagnes formées de calcaire primitif, et où nous avons vainement cherché des restes de la ville d'Antandros. La colline de Kara-Evli à l'ouest de Bairamitche présente en grand les basaltes du mont Bolca. J'ai observé à Eivagich une roche volcanique qui ressemble parfaitement au schiste argileux, et est accompagnée de tuf et de basalte. Entre Eivagich et Baïram, le pays ressemble aux champs phlégréens, et on y trouve de nombreuses et belles variétés de basalte, de lave, de tuf et de débris volcaniques. Ces produits sont parfois altérés et décomposés, et alors ils deviennent blanchâtres comme la solfatara de Naples. Je trouvai à Mantascha quelques beaux courants de lave qui renfermaient de la

chalcédoine, de la semi-opale, et des silices comme au mont Amiata et à Francfort. Le tuf contenait en général beaucoup de mica, la lave du feldspath et du pyroxène, mais je ne vis point de cristaux de leucite. Je ne trouvai pas non plus en ces lieux les masses erratiques de roches primitives, qu'on observe dans d'autres régions volcaniques, par exemple, dans les environs d'Andernach, de Santa-Fiora, du Latium, du Vésuve, etc. La montagne de Baïram est formée de trachyte, et près de la mer il y a des courants de lave scorifiée, semblables à ceux du lac de Nemi. Parmi les échantillons que nous avons recueillis, il se trouve une substance qui m'est étrangère, et sur laquelle je suis impatient de vous consulter.

Il est temps de finir, parce que je me plais à tenir un peu votre curiosité en suspens, et parce que cette lettre est déjà suffisamment longue. Toujours avec mon excellent ami et compagnon de voyage, M. Webb, je quittai Smyrne et arrivai à Malte, et de là en Sicile, où je suis depuis deux mois. Nous avons déjà fait dans l'intérieur de cette île une grande partie du voyage que vous aviez entrepris l'année dernière, en commençant par Syracuse, où à mon grand plaisir, je reçus enfin de vos nouvelles.

Je suis, etc.

NOTE C.

PRÉFACE ET OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR ALLEMAND.

Avant d'annoncer maintenant de nouvelles recherches sur la Troade, il faut se justifier auprès de ses lecteurs; car il semble que ce soit un sujet déjà trop souvent traité et épuisé. La littérature, qui à l'exemple de l'art culinaire, d'une masse de faits connus, et avec un peu de savoir-faire, sait composer un livre, a soulevé une opinion défavorable et assez motivée, contre tout nouvel ouvrage sur l'Italie, sur la Sicile, et sur la contrée où se passe la scène de l'Iliade; mais le traducteur croit que l'ouvrage de M. Webb, qu'il publie, est une exception remarquable à cette classe trop nombreuse. Toutes ses données topographiques ont été prises sur les lieux-mêmes, pendant un séjour en Troade plus long que celui de la plupart des voyageurs, et il ne s'en est rapporté qu'à ses propres observations. Quant aux propriétés du terrain et aux phénomènes de la nature, cet auteur instruit et classique les a examinés avec l'œil attentif et exercé d'un naturaliste, qualité qui a manqué à tant d'admirateurs fantastiques d'Homère, à tant de mauvais interprètes de Strabon. Il mentionne avec distinction tout ce qui a été dit avant lui sur le même sujet, sans pourtant s'astreindre à suivre aveuglément aucune assertion; son principe a

été de s'appuyer du suffrage et du témoignage de Strabon, que l'antiquité n'a jamais contesté (jus suffragii optimâ conditione), plutôt que de rechercher l'honneur de fonder un nouveau système, modestie assez rare chez ceux qui l'ont précédé. La jalousie et la vanité nationale des Anglais et des Français ont donné à la discussion sur les sources du Scamandre, un caractère de vivacité, qui a arrêté les recherches, et que l'intérêt de la vérité ne demandait pas. Peut-être les données nouvelles que nous croyons si bien fondées, rencontreront la même opposition ; mais il nous semble que l'opinion d'un géologue, tel que nous devons considérer M. Webb, dans une discussion sur des fleuves et sur des montagnes, est plus décisive, et mérite plus d'attention que les clameurs inconsidérées de tous ces beaux esprits, qui ont combattu avec tant d'assurance l'autorité et l'opinion de Démétrius de Scepsis, témoin oculaire. A l'appui de ses observations, M. Webb donne une carte, d'après laquelle des juges même prévenus, pourront apprécier le mérite réel de son ouvrage. Séparé des recherches dont elle est accompagnée, elle serait encore bien accueillie par les simples lecteurs d'Homère, comme étant la meilleure pour servir à l'intelligence de l'Iliade. L'ouvrage aura d'abord été écrit en anglais, puis traduit en italien, sous les yeux de l'auteur, pour la *Biblioteca italiana* de Milan. — Il est dans les livraisons de juin et de juillet de l'année dernière.—Je l'offre à mes lecteurs sans aucun retranchement et traduit littéralement dans le texte et dans les notes. En quelques endroits des observations sont ajoutées pour faciliter l'intelligence du texte, le traducteur ayant naturellement en vue ses lecteurs allemands.—Les inscriptions sont restées telles que dans l'original, sans autres éclaircissements.

Quant à la partie minéralogique, le traducteur doit reconnaître ses obligations envers M. Prystanovski; l'ex-

périence que ce dernier a acquise pendant un voyage en Italie, donne un nouveau poids aux observations de M. Webb, et est une forte présomption en faveur de ses autres recherches.

Dresde, novembre 1824.

D. Henri Hase.

OBSERVATIONS.

I.

Pour l'orthographe des noms propres, le traducteur a principalement suivi Lenz dans son travail sur l'ouvrage de Le Chevalier. Le texte et la carte présentent malheureusement une circonstance blâmable. C'est d'après la prononciation italienne que les mots orientaux ont été écrits. La plupart des lecteurs allemands n'y comprendraient rien; il a donc fallu s'en tenir aux auteurs précédents. Il faut dire cependant que les savants les plus habiles prononcent différemment les langues orientales, et voici quelques exemples de noms pris dans l'ouvrage de M. Webb, et que l'on trouve écrits de plusieurs manières : *Kirk Ghios* était écrit *Kirk Ghieuz* par Akerblad, qui parlait l'allemand pur, sans mélange de prononciation étrangère. M. de Hammer (vues topographiques), met Kirkgoëz. — Notre *Atchi-Keui* est écrit *Atsche-Keui*, par Akerblad, Aktschekoï, par Hammer; au lieu de Sou, par exemple Thymbreksu, Hammer met Souji. Nous avons conservé en italien Bairamicce, tandis qu'on voit Bairamisse dans les anciennes descriptions, ou Bairamitch.

II.

M. Webb paraît n'avoir pas connu les auteurs allemands qui ont écrit sur ce sujet. Il les cite en passant dans une note. Le traducteur n'a pas été à même de savoir si la judicieuse description de la plaine de Troie, par Walpole, a été empruntée à des ouvrages allemands comme on pourrait le supposer. Parmi ces derniers, il faut citer en première ligne celui de M. Hammer; c'est un témoin oculaire comme Akerblad, Schultz, le général Helwig, Bartholdy, mais s'il s'occupe des accessoires, il se présente tout d'abord comme le champion de Le Chevalier. Son imagination l'emporte encore plus loin que le comte de Choiseul-Gouffier : il voit le précipice où les Troyens voulurent jeter le cheval de bois, après l'avoir transporté dans l'Acropole. (Voyez p. 34.) *(Vues typographiques.)* A la vue des collines, il se demande si ce sont là les tombeaux des héros qui ont fondé Troie, si Tros y est enseveli? (p. 35.) Il a en réserve (ce sont ses expressions), pour les adversaires aboyants et mordants de son Simoïs et de son Scamandre, sept noisettes, qu'il croit de force à leur casser les dents. Il s'agite à propos de ces deux fleuves, qu'en partisan fidèle de Le Chevalier, il reconnaît à l'endroit où celui-ci les indique. — Il en est de même des sources de Bounar-Bachi, prétendues chaudes et froides, qu'il visita le jour d'une avalanche, 17 mars 1800, et où il vit s'élever une épaisse fumée. Les voyageurs ont toujours parlé de ce phénomène; mais la différence de température a été démontrée ne pas exister, par une telle suite d'expériences exactes, que cet illustre savant finira par se rétracter. Le temps montrera si les données de

M. Webb, si différentes des siennes, auront le mérite de l'y obliger. Il serait inutile de faire mention de ce qu'il avance à l'appui de ses idées, et nous avons assez appelé l'attention des partisans du système de Le Chevalier sur ce frère d'armes. Il est à regretter que le professeur Brondstedt, un des derniers voyageurs allemands en Troade, n'ait pas publié ses observations sur cette contrée. Autant que le traducteur peut s'en souvenir, elles auraient confirmé celles de M. Webb et préparé les opinions.

III.

Au nombre des arguments dont on se sert pour appuyer les hypothèses de Le Chevalier, il y a lieu de s'étonner qu'on n'ait pas mis ce que dit un homme dont l'autorité n'est pas de peu de valeur : Hérodote lui-même raconte, comme on le sait (VII 43), que lorsque l'armée de Xerxès arriva sur les bords du Scamandre, le fleuve ne put fournir la quantité d'eau nécessaire.

Wernsdorf (Adhimer. or. II, p. 480) a rassemblé des passages semblables. Il serait commode de pouvoir faire passer ce Scamandre qui ne suffisait pas à l'armée des Perses, pour le petit ruisseau de Bounar-Bachi. Un argument si frappant n'a pu échapper aux partisans du système de Le Chevalier ; et il faut chercher ailleurs les motifs de cette apparente omission. — Il est probable que tout en racontant de bonne foi la fable de la variété de température, les voyageurs, qui la tenaient de leurs guides juifs, ne pouvaient s'empêcher d'y voir une hyperbole à laquelle Diodore fait allusion (T. I, p. 407), et Lucien, dans son

traité *Comment se forme un sophiste* (Reht. præcept. §18), la recommande à ses auditeurs comme un talisman dont l'effet est immanquable sur le peuple athénien.

IV.

Le voyageur Leake, observateur plein de sagacité et savant habile, auteur d'une topographie d'Athènes récemment publiée, remarque combien il est difficile de voyager en Orient d'une manière suivie, attentive et méthodique. — Il croit que le seul moyen d'avoir une bonne géographie de ces contrées, serait de coordonner les descriptions isolées et l'itinéraire des voyageurs. La même idée a été exprimée par un auteur français, M. Letronne, dans le *Journal des Savants* (avril 1817, p. 239), en rendant compte de l'ouvrage de M. Walpole; il a eu l'honneur d'énoncer le premier cette opinion, et a ajouté un nouveau témoignage en faveur des observations de notre auteur, qui semble être parti de ce principe.

FIN.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE. V

CHAPITRE PREMIER.

Question à résoudre. — Opinions et systèmes des voyageurs précédents. — La saine critique commence avec Pococke, Wood et Chandler. — Enthousiasme du Romain Pietro della Valle.—Wheler. — Le Chevalier et sa nouvelle théorie, qui manque de bases solides. — Jacob Bryant. — Réponse de Morrit. — Sir W. Gell. — Le docteur Clarke.—Son erreur par rapport au Simoïs; il reconnaît l'emplacement d'Ilion ; valeur de son témoignage.—Voyage de Hobhouse ; son scepticisme.— Arguments contraires.— OEuvres de Walpole. — Journal du docteur Hunt. — Observations de Walpole ; en quoi les nôtres en diffèrent.—Revue des faits.—Erreurs des voyageurs et leurs causes. —Notre plan. 1

13

Pages.

Lettre de M. Webb au Directeur de la *Bibliothèque italienne*, pour servir d'appendice à ses observations sur l'état ancien et sur l'état actuel de la Troade. 151

APPENDICE.

Note A. — Raisons sur lesquelles s'appuie M. Mac Laren pour prouver l'identité d'*Ilium recens* avec la ville d'Homère. 158

Note B. — Lettre de M. Albert Parolini à M. Brocchi, sur son voyage en Grèce et en Asie-Mineure (insérée dans la *Biblioteca italiana*). 180

Note C. — Préface et observations du traducteur allemand. 186

Observations. 188

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. d'A. SIROU, rue des Noyers, 37.



Laplante lith. Lith. de Thierry Frères, Paris. daprés M.r Fox Strangways.

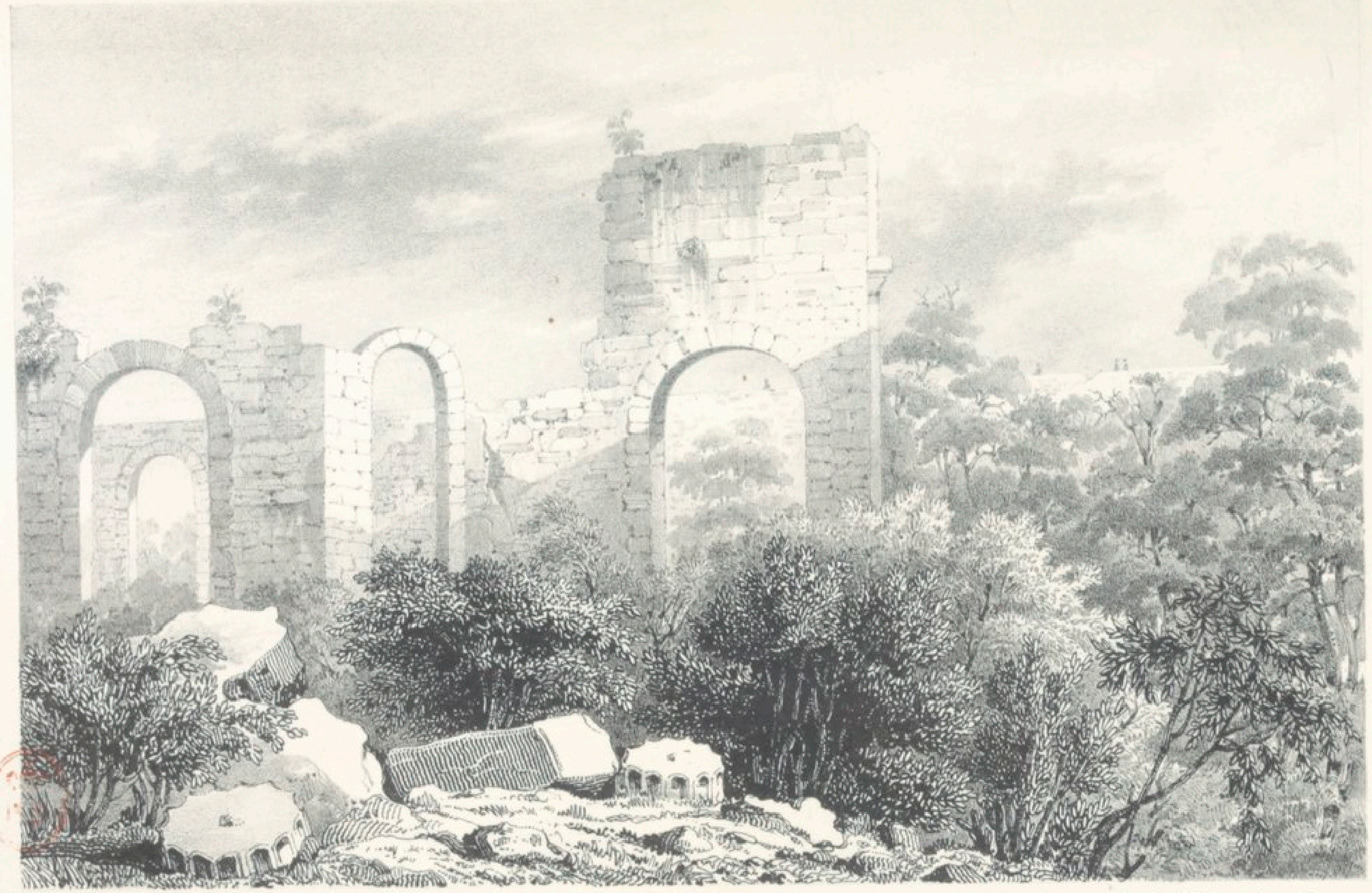
AQUEDUC SUR LE KAMARA-SOU.



Laplante lith. Lith. de Thierry frères, Paris. d'après Mr Fox Strangways.

IMBROS ET SAMOTHRACE.

prises d'Alexandria - Troas.



Laplante lith. Lith. de Thierry frères, à Paris. daprès Mr Fox Strangways.

RUINES A ALEXANDRIA – TROAS.



H. Aliand del.

Lith. de Thierry frères, Cité Bergère, 1, à Paris.

Ph. Blanchard lith.

1 Tombeau d'Antilochus

2 La Thrace de l'autre côté de l'Hellespont.

3 Ypsiches/ Lycien

4 Tombeau d'Achille avec Calchas Accompagné

5 Camp des Mirmidons. Son Commandant

6 Hippodrome ou Palais Calyptè. Leur armée

7 Monument de Tithonus. Troyen

8 Tombeau d'Ilus, et commencement de Troie Ancienne

PLAINE DE TROIE.

CARTE TOPOGRAPHIQUE
DE
LA TROADE
d'après les observations
de P. B. WEBB.

EUROPE

Protesilai tum.
Ellez Baba
Elæus



HELLESPONTUS

Echelle de 4000 Mètres.
2000 4000 Mètres.

MARE AEGAEUM

Koum Kalé
Scamandria ?
Stomalimne
Cap Yenischehr
Sigeum Prom. et opp.
Achillis tum.
Djaour Keui
Antilochi tum
Démetri Tépé
Rhoeteum Prom. et opp.
Les Taches Blanches
Moulin
Ophrynium
Frenk Keui
Hectoris Lucus
Tombeau d'Ajax d'après Maudurt
Æanteum *Tombeau d'Ajax*
DARDANIA
Ghiaurtepe
Ghiaurtepe Keui
Hatil elli Keui
Ruines
Ghiaurtepe sou Simois
Kouru Keui
Menderesi sou
Tchiblak Keui
Ilium Novum
Ruines
TROIA
Califatli Keui
Califatli Ormack
Eski Atcha Keui
Ilienium Pagus
Veni Keui
Opp. Nea
Semaunder vel Xanthus
Bounar Bachi Tchai
Canal
Bechick Tépé
Penelei tum.
Cap Troye
Oudgek Keui
Oudgek Tépé
Atcha Keui
Thymbra
Thymbrius Fl.
sou
Kamaret Tépé
Kamaret sou
Ruines
Ruines
Bounar Bachi Keui
Souroun Kirk ghiez
Balli Dagh
ERINIA

Gravé par Chanvant, à Paris.